

11/3/28
VOL. III No. 2

Beauceville, Mai 1928

MON MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



Allo, Printemps!

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION "MON MAGAZINE"

Beauceville — Montréal

Prix 25 cents

APRÈS-RAFRAICHISSEZ-VOUS

Il n'existe point
de breuvage plus
rafraichissant que
la bière BLACK
HORSE. Elle sou-
tient votre énergie
et vous garde en ex-
cellente condition.



DAWES

BLACK HORSE

Bière naturelle



très bien vieillie

Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille

D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

Les biographies de M. Raphaël Ouimet

MON excellent ami, M. Raphaël Ouimet, vient de mettre au jour une septième édition de ses "Biographies Canadiennes-Françaises". Ce volume de 1927 ne contient pas moins de cinq cents "Biographies", dont un très grand nombre sont inédites, je veux dire paraissent, dans les livres de M. Ouimet, pour la première fois. Cette année, c'est M. Olivar Asselin qui a écrit la préface, ou plutôt, "en manière de préface", une page pleine d'humour. On ne saurait mieux recommander et taquiner tout ensemble Ouimet et son oeuvre! Asselin, c'est entendu, ne trouve que rarement la perfection dans les oeuvres humaines — où elle n'est jamais du reste. Mais il a une manière à lui de piquer sans faire trop mal qui est bien plaisante. Le plat qu'il sert au biographe et aux biographiés du recueil qui vient de paraître n'est pas précisément de la sauce blanche. Mais il sera goûté! Et ça fera acheter le volume. Tant mieux.

"Le défaut des "Biographies" de Ouimet, me disait un autre malin, qui, s'il n'a pas l'esprit d'Asselin, ne manque pas de bon sens, c'est qu'il y a dans ses galeries une foule de gens qui ne devraient pas y être et que beaucoup d'autres devraient y être et qui n'y sont pas." Je lui ai demandé: "Y êtes-vous, vous-même?" — "Oui, avec ma femme". J'ai envie de vous indiquer la page. Vous verriez qu'il a raison, au moins sur un point, et non pas peut-être dans le sens qu'il croit.

Nous sommes tous des vaniteux, et Ouimet le sait bien. Asselin a beau dire, il ne changera pas la nature des gens, hommes ou femmes. On aime toujours à se faire photographe et à entendre louer ses propres mérites. Ce n'est pas là, sans doute, pratiquer l'humilité que prêchent les saints. Mais c'est bien humain. Ceux qui ne figurent pas dans les livres de Ouimet et haussent les épaules sont peut-être orgueilleux d'une autre façon. Et, si Ouimet voulait tous les "biographier" pour rien, je gage qu'ils lui fourniraient volontiers les notes. Pauvres hommes!

Pour être plus sérieux, je n'hésite pas à écrire, comme je le crois, que les livres de M. Ouimet sont des livres utiles, très utiles, en dépit des lacunes et des... surabondances. Ainsi que le dit M. Asselin, ils constituent une mine précieuse pour nos frères les journalistes, gens souvent aussi pressés que curieux. Tout le monde n'a pas l'avantage d'être connu en dehors du cercle de ses intimes. On meurt sans préparer sa notice nécrologique, comme on meurt souvent sans faire son testament. Il convient de dire du bien des défunts. Le journaliste n'a qu'à se documenter dans ces bénies "Biographies" et l'éloge funèbre se trouve prêt.

Et puis, il est agréable toujours, sinon indispensable parfois, de connaître ceux avec qui l'on chemine en ce bas monde. On aime à savoir qui ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils ont fait, comment ils ont réussi. Tout cela, les livres de M. Ouimet le disent excellemment, sans calomnies et sans médisances, d'abord parce que le compilateur est le plus débonnaire des hommes, et ensuite parce que le "biographié", qui fournit lui-même d'ordinaire les renseignements qui le concernent, n'est pas naturellement enclin à faire une confession publique de ses méfaits, et qu'il se représente toujours en beau. Je le sais parbleu! puisque c'est moi qui ai condensé ma propre notice, sauf deux lignes que ce cher Ouimet a imaginées ou inventées pour que mon portrait paraisse mieux!

Qu'on me pardonne le ton trop léger de cette courte recension. L'important, c'est qu'on achète le volume, ce que je recommande fort. M. Ouimet se donne assez de peine pour mettre ses livres au point tous les ans que, vraiment, il le mérite largement.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR.

LA GLOIRE DU CANADA

"L'honneur du Cardinalat est la récompense de vos vertus sacerdotales, Messieurs les membres du clergé. Il est donné à la foi vivante et agissante qui anime votre vie privée et votre vie publique, ô fidèles de Québec et du Canada! N'est-ce pas le témoignage solennel qu'a bien voulu rendre à notre pays le Vicaire du Christ, lorsqu'il déclarait, le 21 décembre, lors de la remise de la barette cardinalice, en présence des cardinaux, des évêques, du patriarcat romain et d'une illustre assemblée, que le Canada est un pays catholique, et magnifiquement catholique: *Questo catolico et magnificamente catolico paese che il Canada...* C'est là un titre dont nous devons être

infiniment fiers. Il proclame un passé de trois siècles de pure et vaillante foi. Il dit trois siècles de zèle apostolique pour conquérir à Jésus-Christ ces terres nouvelles, trois siècles remplis d'oeuvres magnifiques pour assurer la solide formation intellectuelle et morale de notre jeunesse depuis l'école élémentaire jusqu'à l'enseignement supérieur de nos universités; trois siècles pendant lesquels se sont multipliées les institutions charitables et sociales pour soulager toutes les misères et pour favoriser tous les progrès, à la lumière de l'Évangile, trois siècles, enfin de fidèle et confiante union au Siège de Pierre. Voilà ce que le Pape a voulu reconnaître." — S. Em. le Cardinal Rouleau: réponse à S. G. Mgr. Plante, au clergé et aux fidèles: 7 février 1928.

LE CENTENAIRE CARTIER,

Par J. L. K. Laflamme.

C'est un volume de 500 pages, orné de 47 gravures hors-texte, où se retrouve l'histoire des monuments érigés au Canada à la mémoire du grand homme d'Etat canadien, et donnant au moyen d'une compilation préparée avec le plus grand soin, l'histoire d'un mouvement patriotique qui a occupé l'attention canadienne pendant une période de plusieurs années.

Le livre, qui a pour titre "Le Centenaire Cartier", bénéficiant de l'importance de l'oeuvre qu'il a mission de raconter, a été honoré, du haut patronage des hommes distingués qui étaient, à cette époque à la tête des affaires de l'Etat. Ainsi, on trouvera en tête du volume des lettres d'adhésion de la part de Son Altesse Royale le duc de Connaught, de Sa Grâce le duc de Devonshire, deux anciens Gouverneurs-Généraux du Canada, ainsi que celles du Très honorable Sir Robert Laird Borden, ancien premier ministre du Dominion, et de l'honorable Sir Lomer Gouin, ancien premier ministre de la Province de Québec et ancien ministre dans le cabinet fédéral.

Dans la suite du livre se trouvent également, à part l'adhésion unanime de l'épiscopat canadien, celle non moins généreuse des grands corps de l'Etat, des gouvernements provinciaux, du gouvernement impérial, des Dominions d'outre-mer et des nations alliées.

Il est à peine nécessaire de rappeler le caractère national de l'oeuvre du Centenaire Cartier. Inspirée, à son origine, par le désir d'un parti politique d'honorer l'un de ses fondateurs, elle est vite devenue l'expression d'un sentiment de gratitude et d'admiration partagé par la nation tout entière. Cela ressort bien, du reste, des discours qui ont été prononcés à cette occasion, ainsi que des nombreux articles de journaux et de revues qui sont reproduits et qui sont comme un hommage ému de la presse de tous les pays d'empire.

L'auteur a réussi, à maintenir tout le long de l'ouvrage, la belle impartialité dont ont fait preuve, avec autant de désintéressement que de patriotisme, les hommes politiques de toutes opinions qui ont tenu à honorer, comme il le méritait, le grand canadien qui les précéda dans la carrière où ils ont eux-mêmes joué un rôle éclatant.

Sous un rapport le livre est, à proprement parler, une oeuvre bilingue, ce qui le met bien d'accord avec l'esprit d'entente cordiale qui a caractérisé tout le Centenaire. Les pièces principales, discours, articles, y sont reproduits dans leur texte original, anglais ou français. Certains morceaux importants, comme l'introduction et les panégyriques, d'une grande beauté, prononcés par le Très honorable Sir Charles Fitzpatrick, représentant le Gouverneur-Général, et par l'honorable sénateur Thomas Chappais sont reproduits dans les deux langues. On pourra ainsi goûter dans son idiome préféré les pièces oratoires ou littéraires contribuées par ceux qui représentent de plus près les sentiments de chacun.

"Le Centenaire Cartier" est un livre qui aura sa place dans toutes les bibliothèques.

En vente dans toutes les librairies.

LE JEU DE GOLF

Les amateurs de ce fameux sport, si en vogue, vont bientôt couvrir les "links". Le jeu de golf, dont le succès augmente tous les jours, ne date pas d'hier.

Il était pratiqué, en 1718, à Montpellier, qui occupait à peu près la même situation au point de vue des élégances hivernales, que Nice à présent. C'était le vieux jeu de "mail", où l'on poussait une balle avec un maillet, et les nombreux Écossais qui s'étaient réfugiés en France après la chute des Stuarts, le jouaient absolument comme le golf et y prenaient le même plaisir.

Lévis

A quoi songez-vous donc, ô mon beau ténébreux
Dans la paix de ce jour, de ce jour de septembre
Qui caresse les sens, comme un archet très tendre
Que l'automne tiendrait dans ses doigts langoureux?

Peut-être écoutez-vous, de la forêt prochaine,
Monter comme un refrain l'adieu tristement doux
Que murmurent déjà les grands érables roux,
Dans le vent qui les blesse en rafales soudaines?

Peut-être suivez-vous, au-dessus des maisons,
Ainsi qu'un vol d'oiseaux, la chute de ces feuilles
Que la peur de mourir, vers le ciel qui s'endeuille,
Fait monter et planer en légers tourbillons?

Peut-être laissez-vous votre âme encor rebelle
Oublier la défaite et ce rude pays
Pour évoquer la France et les combats fleuris
Vos triomphes futurs de la "Guerre de Dentelles?"

Peut-être priez-vous, chevalier de l'Amour,
Afin que Cupidon, à vos vœux favorable,
Permette que bientôt une bouche adorable
Réponde d'un baiser à votre ardente cour?

A quoi songez-vous donc, ô rêveur solitaire,
Par ce beau jour d'automne, où déjà dans les champs,
Parce qu'ils savent bien que demain le printemps
Reviendra, les soldats d'hier préparent la terre?

"Je songe à mes drapeaux que tous j'ai vu tomber
Puis se tordre en la flamme, ô belles feuilles mortes
Que le sang empourrait, sublimes feuilles mortes,
Que même le printemps ne saurait remplacer!"

PAUL GOUIN.

(Médailles Anciennes).

Il existe même un livre daté de 1717, et dû à un professionnel français nommé Lauthier, qui était fait pour instruire les amateurs venus en France. Voilà qui précède de loin les premiers et brillants exploits de Mlle Thion de la Chaume.

DE VERITABLES OBSTACLES

Québec était dévasté, ses monastères et ses institutions avaient été détruits, plus de 1,400 fermes avaient été incendiées ou mises à sac; les moulins à farine avaient été abattus; les instruments agricoles mis hors d'usage; le papier-monnaie qu'ils détenaient leur avait été racheté de perte; leurs églises à Montréal et à Québec avaient été saisies par l'envahisseur à 90 pour cent et transformées en entrepôts.

A cela ajoutez qu'Amherst et le Baron Mazères voulaient remplacer les prêtres, à leur décès, par des ministres protestants; que les Lords Commissaires désiraient ouvrir toutes nos églises catholiques aux réformés; que Prescott s'opposait à la création de nouvelles paroisses; que Craig voulait se réserver le droit de nommer les curés; que les biens des Jésuites et des Récollets avaient été confisqués, et demandons-nous, en présence d'une si terrible situation, s'il était humainement possible d'espérer la survie française et catholique des quelques milliers de malheureux qui avaient vu fondre sur eux tant de désastres et qui allaient avoir à essayer tant d'épreuves.

Et nos pères ont pourtant réussi à surmonter ces obstacles!

Ne pourrions-nous pas faire comme eux? Ne nous ont-ils pas appris à lutter?

APOSTOLAT SECULIER

"Toutes les âmes d'élite ne sont pas appelées à la vie religieuse. Il faut aussi dans le monde de ces sanctuaires réservés, "Béthanies du Maître", où il vient se consoler... Il y faut de ces flammes ardentes qui demeurent là, parmi les miasmes morbides et empêchent la masse de se corrompre; ne serait-ce que par le rayonnement divin qui émane d'elles!... Il y faut de ces bons Samaritains qui pansent les plaies cachées qui ne se révèlent qu'à un de leurs semblables et dont le costume austère n'effarouchera pas, ne paralysera pas les confidences. Il faut là de ces paratonnerres de la Justice divine, de ces "Moïse" en contact direct avec l'Éternel et dont le Parce Domine incessant attire les miséricordieuses bontés divines sur une terre qui devait être depuis longtemps maudite pour ses crimes officiels et privés." — Jean LACROIX.



Festival de la Chanson et des Métiers du Terroir

A Québec, du 24 au 28 mai

Le Festival de la Chanson et des Métiers du Terroir aura lieu de nouveau cette année à Québec, sous la direction conjointe de MM. Marius Barbeau, du Musée National Victoria, et Harold Eustache Key, directeur musical du Pacifique Canadien.

VEDETTES D'OPERA CHANTEURS DU TERROIR

Le Festival durera quatre jours. Les airs du terroir y seront rendus dans leur pure forme primitive et des opérettes, opéras-ballades, suites d'orchestre et compositions chorales, basés sur des mélodies canadiennes, y seront exécutés. On y entendra des vedettes d'opéra et des chanteurs du terroir.

Robin et Marion, opéra-ballade du treizième siècle, sera le clou du Festival. Cette production originale sera dirigée par Wilfrid Pelletier, du "Metropolitan Opera" de New-York, et la distribution comprendra Tokatyan, du "Metropolitan Opera", Camille Bernard, Cédia Brault, Rodolphe Plamondon et le baryton Pierre Pelletier.

"*L'Ordre du Bon Temps*", une association de joyeux compères, fondée par Champlain à Port-Royal, en 1606, sera le thème d'un autre opéra-ballade que chanteront Léon Rothier, du "Metropolitan Opera" de New-York, le ténor Rodolphe Plamondon et J. Campbell McInnes.

Madame de Repentigny et sa "manufacture". Une opérette qui reconstituera les débuts de l'industrie du tissage domestique au Canada, sera un numéro important au programme. Jeanne Dusseau y chantera le rôle de Madame de Repentigny, qui fut l'initiatrice de cette industrie.

Charles Marchand et ses "Troubadours de Bytown", interprètes bien connus des chansons du terroir, représenteront la cérémonie d'initiation qui avait lieu au départ de la brigade des trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les compositions musicales, basées sur mélodies du terroir, qui ont remporté les \$3,000 de prix, donnés par M. E. W. Beatty, président du Pacifique Canadien, seront encore exécutées au cours du Festival.

Taux modérés au Château Frontenac durant le Festival. Pour réserver, s'adresser à M. P.-E. Gingras, agent de District, Service des Voyageurs, gare Windsor, Montréal, au Château Frontenac ou aux bureaux des agents du Pacifique Canadien.

Chateau Frontenac

Bienvenue à Québec

L'influence du moral dans les maladies

Par le Docteur J.-M.-E. Prevost
Directeur médical de l'Institut de Prophylaxie
de Montréal

DEPUIS que j'observe par moi-même des malades et chaque fois que je me fais relater des histoires de morts, je me convaincs et me persuade, de plus en plus, que l'action morale joue, dans l'issue fatale des maladies, un rôle de premier ordre. Souvent préparé déjà par un milieu hostile, l'état morbide se fortifie et s'aggrave par le pessimisme, conscient ou non, de l'entourage des malades. Il est avéré que le médecin Tant-mieux guérit ses malades, alors que son confrère Tant-pis les perd ordinairement.

Mais à côté du médecin, dont le rôle est capital (et, d'ailleurs, presque toujours rempli avec autant d'intelligence que de bonté), il y a la famille, il y a les gardes-malades, il y a les amis et les indifférents qui viennent en visite.

Dans la famille, nous avons, presque toujours, affaire à une personne qui exerce sur toute la maisonnée (et plus particulièrement sur le patient) un rôle suggestif par excellence et qui, toujours anxieuse, ne cesse d'interroger le médecin sur la gravité du cas. C'est généralement par excès d'affection, c'est par l'intérêt exalté et la sollicitude exagérée portée au patient, que nous voyons cette personne, très affectueuse (généralement la mère, la soeur ou la fille) aller inconsciemment à l'encontre de toute suggestion utile. La moindre parole, le moindre geste pessimiste, qui échappent au médecin traitant le plus froid ou le plus bienveillant, sont aussitôt interprétés, grossis, multipliés en progression géométrique, par cet être à pressentiments et particulièrement sensible, qui, avec la meilleure volonté du monde, sème le découragement et les pronostics sombres. Bientôt, tout l'entourage du malade s'ancre dans ces idées de mort probable et prochaine. On voit la garde-malade multiplier et exagérer ses soins, afin de les rendre plus précieux. On ne présente pas une potion ou un aliment, on n'entame pas la moindre conversation avec le patient, sans prendre la figure de circonstance, le verbe de componction discrète, l'oeil apitoyé et larmoyant, adéquats à la situation. Pour certains malades (disons-le sans froisser aucune conviction et uniquement parce que c'est la vérité) la vue du prêtre est un indice de leur fin prochaine. Détaché lui-même des choses d'ici-bas, il les prépare à une vie future dont l'Extrême-Onction doit leur ouvrir les portes.

J'ajouterai que dans les moments de défaillance de cet organisme chancelant, certaines altérations du visage, reflets de la détresse vitale, peuvent être prises par l'entourage pour le souffle dernier. Alors survient cette pratique, essentiellement suggestive et surannée, qui consiste à fermer les paupières par une apposition des doigts qui pressent le globe oculaire. Serait-ce la peur qui, vraiment, fait si tôt fermer les yeux, alors qu'ils pourraient encore bénéficier de leur excitant naturel : la lumière? Ce procédé cher aux hypnotiseurs de profession pour accentuer leur suggestion, devient un vrai danger lorsqu'il est appliqué à un moribond — ou à une personne très suggestible, par une autre trop persuadée de la réalité de la mort.

Ce procédé est d'ailleurs le signal d'autres pratiques de personnes présentes, toutes imbues de l'idée de mort, pratiques qui consistent à donner au corps la forme qu'il devra occuper dans le cercueil...

Et je ne parle pas des propos qui se tiennent autour du lit et qui ne sont

que la confirmation du décès.

Il est de toute nécessité que chaque visite, celle du prêtre et du médecin surtout, soit pour le malade un apport de force et d'énergie, une sollicitation à la vie, un baume, un rayon de soleil, un espoir. Toutes les paroles dépressives doivent être évitées à ceux dont la résistance organique est amoindrie. Leurs sens, la vue et l'ouïe surtout, sont en éveil permanent : il faut donc redoubler de précautions et de vigilance, pour remonter leur courage et leur ôter tout prétexte prophétique concernant une issue fatale possible. Faute de ces précautions, je suis certain que des affections, notoirement bénignes et sans gravité, peuvent se terminer brutalement par la mort, chez des personnes dont l'âge et la constitution promettaient encore de longs jours.

Sachons bien que la machine humaine est la plus merveilleuse de toutes. Elle ne devrait disparaître que par une usure, si nous savions pratiquer les lois de l'hygiène physique, de l'hygiène morale, et de ce que j'appellerai l'hygiène physiologique. Cette hygiène consiste à éliminer de l'organisme vivant les résidus qui sont le résultat de la vie cellulaire. Nous mourons tous empoisonnés — avons-nous dit — par nos propres résidus; le microbe n'intervient qu'après coup : il ne trouverait pas un terrain propice dans une place forte.

Et ici, je ne dis rien des opérés, me contentant de renvoyer, sur ce chapitre, aux belles leçons de Verneuil, de Sir James Paget, et à ce que nous avons dit nous-même sur l'influence des émotions, au cours des affections chirurgicales.

La crainte de la mort agit sur les éléments nerveux, sur l'appareil cérébro-spinal, à la manière brutale d'un véritable traumatisme. De même que nous voyons la confiance et la joie dilater, en quelque sorte, la nutrition et accroître la vitalité organique, de même un moral défectueux, un cerveau terrifié constituent les plus tristes éléments de pronostic au cours des maladies. Espérer guérir, c'est travailler implicitement à sa guérison : les médecins sauveurs sont ceux qui manient le mieux l'âme humaine à leur gré et savent insuffler avec succès à leurs clients le courage et la confiance : *The best physician, a dit Richardson, is the best inspirer of Hope.* Rien n'est plus vrai, car l'Espoir est peut-être le plus grand moteur, le seul moteur même de l'existence.

Il faut nous attacher, par tous les moyens en notre pouvoir (à force d'énergique suggestion, d'habile présence d'esprit, de sang-froid toujours en éveil), il faut nous attacher à combattre cette crainte de mourir, inhérente à tout être sensible, cette idée même de la Mort, que le plus courageux des malades ne saurait envisager fixement. C'est ainsi que nous pouvons contrebalancer utilement les chocs les plus funestes et restaurer les impressions curatives toujours en route : tant est grande l'influence du moral sur le physique, principalement chez les malades de notre époque, qui, tous, sont plus ou moins entachés de la tare névropathique! Cherchons surtout à déloger l'idée fixe, l'idée de prévision de la mort, parce que, poursuivie un certain temps par le patient, elle aboutirait fatalement à la ruine de toute réaction curative.

Agissons donc surtout sur ces personnes au coeur si sensible et si bon, dont l'autorité s'exerce communément autour des lits de souffrance. Ces êtres

(Suite à la page 29)

SOMMAIRE

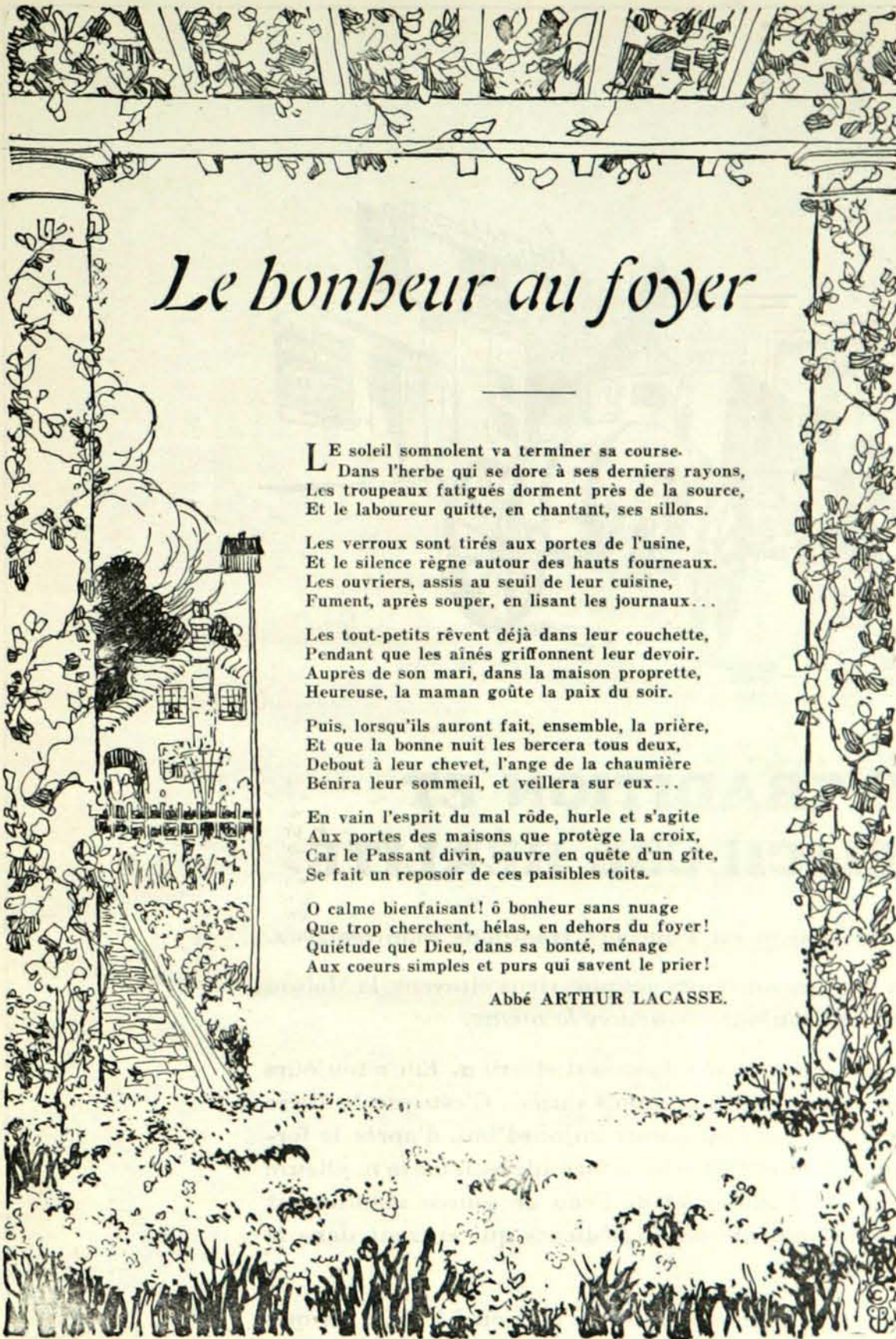
	Page
D'UN MOIS A L'AUTRE	1
L'INFLUENCE DU MORAL DANS LES MALADIES.—Docteur J.-M.-E. Provost	2
PARLONS UN PEU DE NOUS	3
FAITS ET COMMENTAIRES	5
POUR LES DESEPERES. — Arthur Buies.	6
LE SUFFRAGE FEMININ ET Mlle MacPHAIL. — Gaétane Montreuil	7
LE SECRET DE LINDBERG.—Claude- Henri Grignon	8
LA VIEILLE RUE NOTRE-DAME.— Hector Fabre	10
LE PEINTRE ET L'AMI. — Hector Veillat	12
LES TRESORS DU GEANT. — Henri Lapointe	14
L'EMIGRATION ET LES FEMMES LIBERALES.—Gaétane de Montreuil.	17
LA CAUSERIE DE TANTE	18
BRODERIES VENNAT 19	22
NOS MODES	20
LA PAGE DES ENFANTS	23
NOUVEAU FESTIVAL DE LA CHANSON A QUEBEC	24
LA BONNE CUISINE	30
NOS RECETTES	31
VERS LES REGIONS DE VILLEGIA- TURE.—Illustration des C. de F. N.	32
LE DERNIER MOT	40

Dans notre prochain numéro

Pour le mois de juin — le mois des fleurs et des beaux jours où la campagne s'éveille sous les chaudes caresses du soleil d'été — "Mon Magazine" promet à ses lecteurs un choix d'articles inédits et de nouvelles intéressantes qui feront d'agréables instants. Mentionnons, à tout hasard:

- NOTES DE VOYAGE,
par Arthur T. Hall.
- UNE LEGENDE HAWAIIENNE,
par M. de Vis Norton.
- NOS AMIS ET NOS ENNEMIS,
par Gaétane de Montreuil.
- EN LIBRE GRACE,
par Michel Corday.
- ETUDE SUR LE FEMINISME,
par M. Mathys.

Et d'autres nouvelles, la continuation de notre roman canadien inédit dont la lecture est de plus en plus intéressante, nos pages de modes qui seront augmentées, nos chroniques, etc. Le tout, abondamment illustré. Cette livraison de juin sera distribuée à tous nos abonnés et mise en vente à la fin de mai.



Le bonheur au foyer

LE soleil somnolent va terminer sa course.
Dans l'herbe qui se dore à ses derniers rayons,
Les troupeaux fatigués dorment près de la source,
Et le laboureur quitte, en chantant, ses sillons.

Les verroux sont tirés aux portes de l'usine,
Et le silence règne autour des hauts fourneaux.
Les ouvriers, assis au seuil de leur cuisine,
Fument, après souper, en lisant les journaux...

Les tout-petits rêvent déjà dans leur couchette,
Pendant que les aînés griffonnent leur devoir.
Auprès de son mari, dans la maison proprette,
Heureuse, la maman goûte la paix du soir.

Puis, lorsqu'ils auront fait, ensemble, la prière,
Et que la bonne nuit les bercera tous deux,
Debout à leur chevet, l'ange de la chaumière
Bénera leur sommeil, et veillera sur eux...

En vain l'esprit du mal rôde, hurle et s'agite
Aux portes des maisons que protège la croix,
Car le Passant divin, pauvre en quête d'un gîte,
Se fait un reposoir de ces paisibles toits.

O calme bienfaisant! ô bonheur sans nuage
Que trop cherchent, hélas, en dehors du foyer!
Quiétude que Dieu, dans sa bonté, ménage
Aux coeurs simples et purs qui savent le prier!

Abbé ARTHUR LACASSE.

Parlons un peu de nous

NOS lecteurs ont compris quels obstacles les éditeurs de "Mon Magazine" ont eu à surmonter depuis le jour où ils l'ont pris des mains de ses anciens propriétaires. Il serait oiseux de vouloir mettre nos fidèles abonnés au courant des ennuis, des luttes et des embarras que la direction a eu à supporter et à renverser pour, aujourd'hui, pouvoir assurer au public que "Mon Magazine" est définitivement entré dans la voie du progrès et que son existence est matériellement assurée.

Après la livraison de février, M. J. L. K. Laflamme, qui occupait la position de directeur de la revue, a quitté la maison et la direction de "Mon Magazine" a été confiée au président de notre compagnie, M. Edouard Fortin, journaliste de carrière et homme de lettres, qui consacre son temps à faire de notre revue une publication de grande envergure. Déjà, nous avons reçu des témoignages flatteurs et qui nous sont un encouragement précieux. Ainsi, M. Louvigny de Montigny, le distingué et fin lettré que le public connaît si bien et qui administre, au

Canada, les intérêts de la Société des Gens de Lettres, nous écrit, à la date du 21 avril :

"Bien que je ne me reconnaisse aucune autorité pour me prononcer sur la confection rédactionnelle de votre magazine, celle du dernier numéro était très supérieure à celle des numéros précédents. Les matières à lire sont moins hachées; elles sont disposées de façon moins déconcertante pour le lecteur; et j'ai particulièrement observé que vous faites une part intéressante à la collaboration canadienne. L'amélioration que j'ai remarquée, dans votre dernier numéro, a sans doute été remarquée de même de vos autres lecteurs qui, comme moi, devront vous en féliciter."

Et M. Georges Emile Marquis, le chef du Service des Statistiques de notre province, publiciste et auteur averti, qui a honoré notre revue de son intéressante collaboration, nous écrit, sous l'impulsion du moment: "Je viens de recevoir le numéro d'avril de "Mon Magazine". Il n'y a pas à dire, c'est le plus intéressant qui soit paru, au point de vue canadien, depuis des années. Je vous en félicite sincèrement. Continuez."

Voilà des témoignages qui nous engagent à continuer, comme nous le conseille M. Marquis, et nous allons continuer.

Il serait inutile d'insister sur l'importance du rôle que peuvent jouer, à notre époque, des magazines canadiens rédigés avec soin et avec courage, tout en étant les égaux par l'apparence, le fond et la forme, des meilleures publications connues.

Et ce n'est pas trop dire que de prétendre que "Mon Magazine" répond en tout point à cette idée que l'on se fait du magazine ou de la revue du foyer. Accueilli dans toutes les familles où l'on parle le français, il recoit, de la nature même de son organisation et des précieuses collaborations qui garantissent son existence, une mission à laquelle il ne faillira pas et qui est de contribuer pour sa large part à la réalisation d'un voeu patriotique exprimé dans un des premiers articles de son programme: être une oeuvre de "bonne entente", être, pour les divers éléments de la nation, une oeuvre de concorde, de fraternité et de paix.



UNE TRADITION ET UNE DÉLICIEUSE RÉALITÉ

L'exqu Coasté de la Bière Molson est l'une des traditions montréalaises.

Aussi loin que se reportent les souvenirs des plus vieux citoyens, la Molson est l'*unique Bière* qui soit toujours *demeurée la même*.

Elle a toujours eu du corps et toujours donné satisfaction. Elle a toujours été riche et crémeuse. Sa saveur n'a jamais varié. C'est que la Bière Molson fut toujours brassée, et l'est encore aujourd'hui, d'après la formule que l'on adopta en 1786 et cette vieille formule réclame la meilleure qualité de malt d'orge, de houblon et de l'eau de source absolument pure. Tels sont—exclusivement—les ingrédients qui entrent dans le brassage de la Bière Molson.

Quand vous commandez de la Bière Molson au club ou à l'hôtel ou que vous en faites venir à la maison, vous SAVEZ que l'on vous donne LA MÊME BIÈRE que vous avez toujours su apprécier—même *qualité* et même *saveur*.

LA BIÈRE MOLSON

La Bière Que Votre Arrière-Grand-Père Buvait

Vol. III, No 2

ABONNEMENT: — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Édouard FORTIN

Directeur



J.-A. FORTIN

Gérant-Général

MAI 1928

ADMINISTRATION GÉNÉRALE

1725 rue St-Denis, Montréal.

Tél. Harbour 9464.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

Faits et commentaires

Ce mois d'avril vient d'assister à un nouveau triomphe de l'aviation. La traversée de l'Atlantique de l'Est à l'Ouest par le "Bremen", aéroplane allemand, monté par un équipage irlandogermanique, et l'heureuse conclusion d'une randonnée de 35,000 milles, à travers trente pays par les aviateurs Costes et Lebriz, à bord du "Nussenger-Coli", sont des exploits qui non seulement jettent un lustre glorieux sur les auteurs de ses envolés merveilleux, mais promettent de brillants avancements à la science aéronautique.

Le premier, au-dessus de l'Atlantique, l'"aigle des aigles", l'héroïque Lindbergh, dans sa légère machine, avec une audace et courage encore jamais surpassés, a tracé la voie aux hardis aviateurs. Monté sur son Pégase moderne, dans l'immensité et dans la solitude de l'Océan, confiant dans son rêve audacieux, les yeux fixés sur le continent européen comme sur une Terre Promise, le jeune Américain a étonné le monde qui en a fait le chevalier d'une inconcevable épopée.

D'autres hardis nautonniers de l'espace ont tenté l'aventure, animés du seul désir d'assurer au monde l'empire des airs. La mort est venue briser leur rêve, mais leur généreux sacrifice aidera au triomphe suprême de l'homme sur les éléments. Et la récente victoire du raid Dublin-New-York est un pas de plus vers la réalisation de ce problème vertigineux.

Applaudissons à ces exploits et souhaitons qu'ils aident à prévenir désormais les regrettables accidents de l'air comme ceux que nous avons eu à déplorer récemment. Chose certaine, c'est que rien ne peut arrêter l'élan, maintenant qu'il est commencé. Dans toutes les directions et malgré les dangers, les aviateurs des divers pays vont se disputer la palme et essayer sans cesse de se dépasser les uns les autres. Le jeu est fascinant et il est aisé de comprendre comment plusieurs choisissent de s'y adonner corps et âme.

* *

Notre distinguée collaboratrice, Gaétane de Montreuil, publiée, dans la présente livraison de "Mon Magazine", un vigoureux article où elle prend la défense du féminisme et du mouvement qui s'accroît, dans notre province, en faveur de l'émancipation de la femme, dans notre vie politique et sociale. Nos lecteurs liront avec intérêt ces lignes qui placent dans leur véritable cadre cette fameuse question, si vivement discutée, si diversement appréciée. On semble se méprendre sur le véritable but que cherchent à atteindre les partisans du féminisme. Que la femme conserve, dans la société, le rôle qu'elle tient actuellement, nous ne croyons pas que les féministes y contredisent. Et elles trouveraient bien peu de sympathie chez nos législateurs, dans notre monde intellectuel et politique, si elles tentaient de nous imposer la mode du "suffragisme". La femme doit rester dans son rôle, c'est entendu. Comme l'écrivait, l'autre jour, un prêtre distingué, nous avons chacun notre mission à remplir. Celle de

la femme est éminemment noble, grande et sacrée. La femme c'est l'épouse, la mère, la reine. La femme fait le foyer. La femme donne le ton dans la famille. La femme "pètrit" la race. La femme garde les destinées de la nation. La femme veille sur la foi et la vertu. La femme façonne les chefs de l'Eglise et ceux de l'Etat. La femme fait le bonheur ou le malheur des familles et des pays. La femme, c'est le sacrifice caché de toute une vie; c'est le dévouement obscur de l'amour; c'est le ministre du foyer. Le foyer est ce que la femme le fait, ce que la femme le veut, ce que la femme le crée. Le bonheur et le bien de l'époux et des enfants doivent primer sur toute autre occupation.

Entendu et nous ne croyons pas qu'il ait jamais été question d'arracher la femme à son foyer pour la lancer dans la politique, les affaires ou le commerce, pas plus qu'à l'affubler de costumes excentriques, d'en faire une suffragette, une n'importe qui. Mais de là à la confier exclusivement à son foyer, d'en faire un personnage de second ordre, sans responsabilité extérieure, de lui fermer la porte à toute initiative personnelle, à toute ambition d'être quelqu'un dans la vie intellectuelle et politique de la nation, pour celle dont l'état de vie et les conditions peuvent faciliter la tâche, il y a une marge, une très large marge et c'est à quoi s'opposent les champions du féminisme d'aujourd'hui.

Sans vouloir entrer dans la querelle, nous croyons qu'il serait osé de leur jeter le blâme inconsidérément, sans, au préalable, bien peser le pour et le contre. Développer l'instruction chez la femme, en faire une épouse, une mère supérieure et par l'esprit et par le coeur, lui donner ce droit légitime de pouvoir aider de ses conseils judicieux le compagnon de sa vie, l'outiller d'avantage pour les luttes du lendemain, quel danger y a-t-il à cela? La femme restera toujours dans les limites de son rôle de femme, n'ayons crainte du contraire. De par sa nature et ses aspirations, elle ne pourra jamais dépasser la barrière qui la sépare de son compagnon de chaîne. Pourquoi donc lui créer de futiles misères et lui chercher querelle?

* *

Nous sommes envahis par les magazines américains qui continuent à entrer dans notre pays à pleins sacs de malle. Et c'est autant de perdu pour nos écrivains, nos éditeurs, nos marchands de papier, nos imprimeurs et le ministère des Postes. Pourquoi tolère-t-on un tel état de choses? Si encore la lecture de ces magazines offrait un aliment intellectuel et moral à nos populations? Mais on sait quel est le menu de la plupart de ces publications qui, à peu d'exception près, sont des ramassis d'histoires grivoises et saugrenues, et dont le caractère souvent licencieux est une constante menace pour nos populations.

À ce sujet le Devoir faisait récemment les commentaires qui suivent:

"Le ministre des douanes, à Ottawa, M. Euler, ne fait guère parler de lui, occupé qu'il est à remanier de fond en comble ses différents services et à surveiller les contrebandiers. Mais s'il le voulait, ne pourrait-il trouver quelques minutes de loisir pour feuilleter la collection des illustrés américains qui nous viennent chaque semaine de New-York et d'ailleurs et pour interdire à plusieurs de ces publications l'entrée du Canada? Un Canadien qui a vécu plusieurs années à Paris exprimait l'autre jour son étonnement de constater le caractère licencieux de maints illustrés américains qu'il avait vus aux montres de kiosques de journaux et dans de petites librairies de quartier, à Montréal. Il désignait en particulier une de ces feuilles et disait, en l'ouvrant: "Je n'ai jamais rien vu de pire en Europe, parmi les publications boulevardières". Il avait raison. Et pourtant ce magazine entre en toute liberté au Canada, bien qu'il ait été maintes fois dénoncé au ministère des douanes et qu'on en ait fourni à celui-ci des exemplaires pour lui permettre de constater quelles saletés, quelles obscénités il laisse importer au pays. C'est fort bien de faire la chasse aux contrebandiers, à ceux qui introduisent ici en fraude des soieries, des automobiles et le reste. Mais n'est-il pas de toute première importance de fermer l'accès du Canada aux publications immorales et licencieuses, d'où quelles viennent. — et elles viennent surtout, par le temps qui court, de maisons d'éditions américaines?"

En même temps que le Devoir, la Tribune de Winnipeg, et à sa suite le Globe de Toronto, jetaient le cri d'alarme. La Tribune disait en substance:

"Il n'est pas nécessaire d'établir un bureau de censure littéraire. Les magazines dont il est question ne peuvent pas être classés comme des producteurs littéraires. Ils sont écoeurants. Ce sont des déchets. Puisque nous mettons un embargo sur le bétail atteint de maladies, et même sur les bulbes et plants affectés, ces magazines devraient être exclus d'une façon permanente."

De son côté le Globe fait les commentaires suivants, en marge de l'article de la Tribune:

"De temps à autre le Globe a protesté contre le déversement de saletés sous le couvert de périodiques et de magazines qui nous viennent des Etats-Unis, et nous avons demandé que des mesures soient prises pour enrayer ce courant de lascivité. Nous apprenons avec plaisir que l'honorable P.-J. Veniot, ministre des Postes, a promis qu'une enquête minutieuse serait faite, pendant la vacance, à ce sujet.

"Il n'y a pas de raison au monde qui nous oblige à tolérer plus longtemps cet affront journalier à la décence humaine que constitue la vente de ces publications."

Nous enrégistrons ces protestations à titre documentaire, pour compléter le dossier que nous avons déjà établi dans notre revue, sur cette question.

Arthur Buies

JE viens de voir une statistique désolante. L'année dernière il s'est commis, dans la France seulement, plus de quatre mille suicides, dont 734 par amour!

Si la statistique se met à constater et à fixer le nombre des faiblesses humaines, elle a du champ devant elle.

On dit que notre siècle est froid, matériel, calculé, dur. Voilà pourtant un chiffre effrayant, 734, qui montre qu'il y a encore du cœur de reste dans cette pauvre humanité tant calomniée. Se suicider par amour, quelle horrible chose! Mais ce qui est plus horrible encore, c'est de compter tout ce qu'il faut avoir souffert pour en arriver là. Qu'on ajoute la folie de se tuer à la folie d'aimer, c'est à se révolter contre sa propre nature. Si encore cela servait à quelque chose! Mais plus on se révoltera, plus on se tuera; plus il y a aura de femmes méchantes, égoïstes, cruelles, plus il y aura de cervelles sautées en leur honneur.

Hélas! rien n'est plus puéril que l'amour, et cependant rien n'agit si fortement sur l'esprit humain. Qu'y a-t-il de plus déplorable en effet que de voir un homme faire d'une créature l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses actions, de voir que l'humanité entière est jetée dans l'oubli pour l'amour d'une femme qui souvent n'est qu'un monstre de mensonge et de cruauté? On se tue pour cet être qui, probablement, ne viendra pas verser une seule larme sur la tombe qu'elle aura creusée et qui n'aura pas même la peine de se consoler de vous avoir perdu.

Comment la femme peut-elle prendre sur le cœur de l'homme un empire aussi funeste, aussi inévitable, c'est là un de ces mystères douloureux, une de ces fatalités horribles que la chute du premier homme a attachées à notre espèce maudite.

"Qu'il est doux d'être aimé", dit-on de toutes parts. Oui, mais à la condition de l'être tout seul et de ne pas payer de retour. Que de maux en effet naissent du lien formé entre deux cœurs! Est-il une seule douleur, est-il quelque amère déception, quelque désespoir que l'amour mutuel ne renferme en lui et ne fasse éclater à travers toutes les fibres de l'âme? Est-il une illusion qu'il n'ait détruite, une vie qu'il n'ait brisée?

Plus la passion est grande, plus elle est malheureuse, plus elle renferme de jalousie, de craintes qu'un rien éveille, de supplices à chaque instant renouvelée, de tortures morales que le moindre soupçon ou la moindre chimère enfante en un instant. Tous nos maux viennent de l'amour et le cœur de l'homme n'en soupire pas moins après lui! Pauvres mortels! tristes jouets de toutes les faiblesses, vous désirez l'éternel, l'infini, et le moindre choc des choses périssables suffit à vous anéantir!

* * *

Tu veux te donner la mort, malheureux! parce que ta première illusion peut-être vient de se détruire. Tu dis que la vie est un fardeau trop lourd quand l'espoir ne la soutient plus; tu dis que lorsque les liens du cœur sont brisés, l'homme devient insensible au sentiment ou au bienfait de l'existence. Cela serait vrai si l'homme pouvait être un seul instant isolé sur la terre, et s'il pouvait trouver le vide quand la vie s'agite tout autour de lui.

Tu te plains de la chute de tes espérances. Mais vois d'abord si elles étaient légitimes et si tu ne les enfantais pas seulement dans les chimères de ton imagination. Compare les espérances légitimes à celles que nourrit un cœur malade et dévoyé, et dis-moi si elles périssent. Insensé! tu crois donc avoir fait à vingt ans tout ce que tu devais faire sur la terre? Tu crois donc pouvoir mettre toi-même un terme au bien

que tu peux accomplir, aux services que tu peux rendre, à l'utilité dont tu peux être pour tes semblables? Tu te crois donc seul dans le monde, affranchi de tous les devoirs et de la solidarité qui lie les hommes entre eux? Tu dis que ta vie t'appartient et que tu as le droit de la détruire. Eh bien! non, ta vie n'est pas à toi; j'y ai autant de droit que toi-même, et, ce droit, je veux l'exercer, parce que chacun se doit à tous; j'exige que tu vives, parce que ta vie est un contrat fait avec la mienne.

Que peux-tu me répondre? Ton découragement, tes désillusions! Enfant, qui te crois malheureux et qui as encore des illusions à perdre! Attends donc que tu ne puisses plus t'affliger de rien, que tu ne saches plus comment ni pourquoi pleurer pour croire à la souffrance.

Chaque homme en naissant reçoit une coupe que sa vie entière se passe à remplir de fiel. A vingt ans, âge des sourires de l'amour, quand le premier rêve est brisé, le flot monte subitement dans la coupe jusqu'aux bords, et l'homme, qui n'a pas la mesure de ses forces, se croit perdu. On a tant de confiance à cet âge que le premier malheur semble irréparable; la douleur est une chose si nouvelle, si inattendue, elle saisit tellement à l'improviste, et ses premiers coups sont si violents que le malheureux, ne sachant comment résister devant cette terrible inconnue, fléchit, s'épouvante et se croit anéanti parce qu'il est accablé.

Mais ce qu'elle a de plus redoutable, c'est la volupté même qu'elle inspire. Ce qu'on redoute le plus lorsqu'on est frappé pour la première fois, c'est la consolation; on repousse tout espoir de remède comme un outrage fait à sa douleur que l'on croit éternelle, et l'on préfère mourir afin de n'avoir pas à se reprocher une vaine affliction.

"Qu'importe la consolation, t'écries-tu, si le mal subsiste! c'est le mal qu'il faut détruire." Mais, mon ami, n'est-ce pas le temps qui a fait naître, qui a agrandi et creusé ta douleur? Eh bien! laisse-le donc maintenant détruire ce qu'il a fait. Quelques jours il t'a donné le bonheur, il te l'ôte aujourd'hui: attends pour le voir revenir.

* * *

Ce qui est triste et malheureux en amour, c'est que la femme aimée remplace le monde entier pour soi, et, quand on l'a perdue, on croit qu'il ne reste plus rien à désirer. On aime encore plus sa souffrance que la femme qui en est la cause. On ne veut pas se consoler, parce qu'on craint de ne pas aimer autant en souffrant moins; on craint le calme des passions comme si l'on devait sentir moins en se résignant davantage.

Le secret de la résignation, il est vrai, est dans le caractère. Un homme bouillant et emporté préfère la mort à la souffrance calme et patiente; mais l'homme vraiment fort accepte son destin et conserve l'espérance.

Pourquoi le cœur de l'homme serait-il seul immuable, éternel dans ses affections? Pourquoi se révolter contre la nature qui veut que tout périsse? Quoi! mon ami, il est donc possible que ton âme se nourrisse toujours d'une seule pensée et que ton esprit succombe parce que ton cœur est malade! Si tu as le courage de vivre, un jour tu trouveras dans la satisfaction de tes vœux, dans le sacrifice de ta personne au bonheur des autres, assez de jouissances pour aimer encore la vie, et, si tu es condamné à souffrir, du moins ce ne sera pas sans compensation et sans utilité.

Ah! ce qui empêche d'être tout-à-fait malheureux, c'est de savoir que ses souffrances peuvent servir au bonheur et à l'expérience des autres hommes. Si tu ne veux plus vivre pour toi, vis au moins pour ceux qui auront besoin de savoir que la vie doit être un exemple et une leçon, non une possession, un métier.

Oublie-toi, si tu le veux, mais songe à l'humanité. Songe que depuis que tu as reçu le jour, tu as vécu sans cesse parmi les hommes, et qu'ils ont besoin tous de se fortifier entre eux, s'ils veulent pouvoir vivre. Dieu a voulu que nous ayons une intelligence et des sentiments pour comprendre nos maux et pour les souffrir; mais l'intelligence et le sentiment doivent nous dire de ne pas nous borner seulement à nous-mêmes. Sache bien ceci: personne n'est heureux, et cependant tout le monde aime la vie; elle a donc certaines jouissances qui l'emportent sur tous les maux possibles.

Quel est l'homme qui n'a pas eu dans le cours de sa vie une pensée dominante, un but suprême auquel il sacrifiait tous ses désirs, auquel il dévouait toutes ses inclinations? Et, que serait aujourd'hui l'humanité si chacun de ces hommes se fût donné la mort pour n'avoir pas réussi? Non, non; l'homme en naissant était fait pour la lutte, car tout lui montrait un obstacle. Luttas dans son cœur, luttas dans sa pensée, luttas pour l'accomplissement du moindre de ses vœux. Dans son cœur était le foyer de l'amour; mais dans son cerveau était le foyer de son immortelle grandeur. Dans son cerveau était le remède à toutes les passions, à tous les maux; car l'homme, par la pensée, devait s'élever au-dessus de toutes les misères qui rattachent son cœur à la terre; là étaient l'énergie, le travail, la foi, l'avenir. Dans le cœur il n'y a que faiblesse et découragement; dans la pensée il y a l'espérance, la force et l'élévation.

Que serait donc notre oeuvre ici-bas si tout se bornait à fléchir sous le premier sentiment qui envahit notre âme, ou devant les tristes déceptions des affections rompues? A quoi servirait l'existence si l'on ne devait pas être plus fort que tous les maux et si le premier souffle devait tout emporter? Il n'y aurait aucune dignité à vivre, et, loin d'être les maîtres, nous serions les esclaves de la nature.

* * *

Avant de vouloir mourir, sache donc au moins ce que c'est que de vivre. Embrasse un instant l'immensité des choses de cet univers qui toutes se rattachent à l'homme; vois ce que tu quittes en quittant la vie, et reporte ensuite ta pensée sur l'objet misérable qui égarait ta raison; tu rougiras de ta faiblesse. Ecoute! tu as vingt ans et tu as connu le bonheur; il est donc possible pour toi! Ton cœur s'est brisé; mais lorsque tu étais heureux, tu ne concevais pas que ton bonheur pût finir. Aujourd'hui, tu souffres, et tu ne veux pas croire que ta souffrance cessera. L'homme étant le jouet des événements, l'espoir seul peut le rendre heureux. Avant d'y renoncer, demande-toi donc s'il est des choses éternelles ici-bas, et si la cause de ton malheur présent ne sera pas celle de ton bonheur futur.

Tu désires ce qui est éternel. Eh bien! vis pour savoir que tes affections ne le sont point. Vis pour souffrir, puisque c'est là ta condition; plus tard tu trouveras que la souffrance est un bien. Si l'homme était fait pour être heureux, il croupirait dans l'oisiveté et laisserait la fortune se charger de son bonheur; tout végéterait et l'existence elle-même perdrait de son prix à cause du peu de cas qu'on en ferait. Le bonheur qu'on ne peut apprécier lasse et tourmente, mais le bien qu'on sait tirer, même de ses maux, est ce qui fait le mérite, la force et la consolation du sage.

Polémique

Le suffrage féminin et Mlle Macphail

Par Gaétane de Montreuil



LE féminisme, par la mauvaise interprétation qu'on lui a donnée, est un mot qui fait peur à ceux qui n'ont pas le sens du raisonnement, ceux qui prennent facilement des vessies pour des lanternes. On a travesti en épouvantail la femme qui pense sans égoïsme en arrêtant un regard attristé sur les maux qui affligent l'humanité, on a dénigré son rêve de dévouement, en la présentant comme une ambitieuse sans frein ni limite, qui voudrait régenter le monde, le bouleverser, pour s'en faire un paradis où elle règnerait en souveraine.

C'est la honte des hommes que d'avoir sans cesse l'anathème à la bouche, lorsqu'il s'agit de reconnaître par un geste d'équité la valeur morale et intellectuelle des femmes, le bien fondé de leur collaboration et la sagesse de leurs conseils dans les circonstances difficiles.

Mais, en invitant l'honorable MacPhail à Montréal, le 16 mars dernier, les dames du Comité Provincial du Suffrage Féminin, n'avaient pas prévu qu'elles attireraient sur elles une vague d'injures, et que l'insulte tomberait même des lèvres du premier ministre de cette province française :

Québec, 21. — L'hon. M. Taschereau a fait des commentaires caustiques sur le discours fait par Mlle Agnès MacPhail à Montréal sur le suffrage féminin, dans une entrevue qu'il a accordée à des journalistes.

"Il est réellement amusant, dit-il, de voir Mlle MacPhail, une citoyenne d'Ontario, venir nous enseigner comment gouverner notre province. Prononcé par un homme un pareil discours aurait été impertinent, mais prononcé par une femme les déclarations de Mlle MacPhail ne sont que les propos inconsiderés d'une jeune fille. On peut facilement pardonner cette attaque faite contre notre province par notre femme député. En effet depuis qu'elle est entrée au parlement fédéral elle s'est tellement spécialisée dans les réformes sociales et politiques que nous devrions accepter avec la plus vive reconnaissance son offre de venir nous aider à conduire nos affaires. D'autant plus qu'elle donne de si excellents conseils à nos femmes en leur enjoignant de ne pas obéir à leur mari. Si Mlle MacPhail revient faire une nouvelle croisade dans notre province, elle y trouvera sûrement un mari. Elle réalisera alors que notre fardeau est très léger et facile à porter. Tant qu'elle sera hors de notre influence, je nie à une jeune fille l'expérience nécessaire pour conduire nos bonnes mères canadiennes."

L'honorable M. Taschereau nous apparaît si étrange en cette déclaration, que nous hésitons à reconnaître comme siennes les paroles publiées par "La

Presse" de Montréal. C'est un effarant sarcasme dans la bouche d'un chef de gouvernement libéral d'une province canadienne; mais "La Presse", où s'accumulent quotidiennement les plus absurdes inconsciences, a franchement, en cette circonstance, affiché son illogisme, et l'honorable M. Du Tremblay, qui venait de faire vaillamment la lutte à Québec, en faveur du suffrage féminin, nous a semblé bien téméraire de se donner en son journal un si piteux démenti.

Mais si le Premier Ministre a vraiment cru que Mlle MacPhail est une jeune fille sans expérience, il pourra, en contemplant sa photographie, constater que la courageuse femme n'a plus dix-huit ans, et en lisant ici le fidèle résumé de son discours, il comprendra que la prudence et la sagesse l'ont sans cesse guidée dans le choix des réformes qu'elle a proposées en Chambre.

Mlle MacPhail est canadienne, mais en acceptant l'invitation de notre Comité, en pleine session parlementaire, elle a eu un geste courtois qui doit avoir une signification de bonne entente.

Nous y étions à ce déjeuner, et en notre qualité de secrétaire du Comité, nous avions le double devoir de bien écouter les discours, et particulièrement celui qui a été si mal interprété et si vilainement traduit par les ennemis du progrès féministes; et nous n'avons pas entendu cet inquiétant conseil aux femmes: "ne plus obéir aux maris."

De plus, à notre demande, l'honorable député de South-Grey a bien voulu nous faire tenir une exacte copie de ses notes, que nous avons présentement sous les yeux. Et vainement y avons-nous cherché la phrase incriminée: Dire à des femmes de ne pas écouter trop servilement les hommes, c'est leur donner un conseil moral qui ne signifie nullement qu'une épouse ne doit pas obéir à son mari. Les hommes n'ont pas tous le droit d'imposer à toute femme les volontés d'un mari.

D'ailleurs, le mot obéissance ne devrait pas être si étrangement invoqué et traduit par les maris: trop vigoureusement et maladroitement interprété, il marque une prétention de domination et d'asservissement. Et dans un ménage, l'ambition des époux doit être de se faire valoir mutuellement, en mettant en lumière toutes les ressources intellectuelles de la femme autant que du mari.

Mlle MacPhail connaît la valeur des mots qu'elle emploie, et nous les avons compris dans leur vrai sens, sans interprétation fantaisiste ou malicieuse. La partie la plus offensante de son discours était les lois de la province de Québec, qu'elle a lues sans commentaire, mais en les comparant à celles de l'Ontario.

Nous avons senti le rouge de l'humiliation nous monter au front, en mesurant l'injustice qui nous met, en présence de toutes les autres provinces du Dominion, dans un tel état d'infériorité. Nos pères, nos frères, nos maris ont vraiment peu de fierté en

s'obstinant à vouloir enfermer les femmes de leur race dans un cercle d'obscurantisme et de servitude. Il est aussi peu sage que galant de regarder les femmes à travers des verres dépolis par le dépit et la crainte d'être dépassé par elles dans la voie des améliorations et des réformes. N'est-ce pas retarder le progrès d'un pays que de paralyser l'énergie d'une moitié de sa population.

Reprocher à un représentant du peuple de se spécialiser dans les réformes, c'est ouvertement se déclarer partisan de l'arriérisme. Et le programme de l'honorable députée n'a rien de scandaleux, elle demande l'amélioration dans la vie sociale et matérielle de l'humanité. Le destin des enfants l'intéresse particulièrement, elle réclame que les lois s'occupent plus généreusement d'eux en ne sacrifiant pas les mères.

Il faut que les hommes soient bien indifférents à ces questions, puisqu'ils en déclarent l'expression absurde et ridicule dans la bouche et le cœur d'une femme.

Les bons conseils, d'où qu'ils viennent, devraient toujours être pris en considération.

Mlle MacPhail, dès les premières phrases de son discours, a rendu un hommage respectueux aux religieuses qui se dévouent au service de l'humanité en ce pays, au début de la Colonie :

"N'est-il pas ridicule de refuser la collaboration des femmes à l'administration publique, dans cette province même où les religieuses françaises, par leur dévouement aux pauvres et aux malheureux, écrivirent la première page dans le livre des devoirs publics et des responsabilités de la femme canadienne."

La députée cita ensuite les paroles du premier ministre d'Angleterre, Baldwin: "There are no grounds in logic, justice or expediency to withhold the franchise from one sex more than the other."

Je traduis ici les divers points développés dans le discours de Mlle MacPhail. Cela prouvera suffisamment que les ambitions et les principes qu'elle représente en Chambre ne sont ni révolutionnaires ni subversifs.

Pourquoi les Femmes devraient être en Parlement.

"Les femmes forment au moins la moitié de la population du Dominion et cette situation ne présente pas seulement une question de sexe, mais une certaine somme d'intelligence et la preuve que ces femmes ont habité un certain nombre d'années en ce pays;

— "Tout groupe considérable a le droit d'être représenté au Parlement: pourquoi les femmes n'auraient-elles pas le même privilège?"

— "Nous avons trop longtemps considéré les intérêts nationaux et internationaux comme les affaires particulières aux hommes;

— "La question de paix et de guerre est la plus grave de cette génération, et pour les femmes la vie humaine est plus sacrée que toute chose: cela est une raison primordiale pour laquelle elles devraient siéger au Parlement;

— "Les femmes souffrent extrêmement et patiemment de longues années d'un travail épuisant, afin que les enfants soient et qu'ils deviennent de bons citoyens;

— "Pour une femme, la valeur humaine est plus importante que les valeurs commerciales; elle ne voudrait donc pas sacrifier la vie humaine dans les guerres, afin qu'il en résultât un gain matériel. La question de paix et de guerre renferme en elle toutes les autres, et l'influence directe des femmes devrait être amenée à appuyer sur ce point, par la représentation en Parlement. Les femmes sont le plus grand élément de paix en ce pays et dans tous les autres;

— "Il est aussi naturel d'attendre des femmes

(Suite à la page 26)



House of Commons
Canada

Ottawa, March 30, 1928.

Dear Miss de Montreuil:-

As requested I am herewith enclosing photo for your magazine. I hope it will meet your requirements.

Sincerely,

Miss G. de Montreuil,
1651 St. Denis St.,
Montreal, Que.

Agnès MacPhail

Le Secret de Lindbergh

VI
SOLITUDE

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi late
maris arbiter, aufert.
(Horace)

Par Claude Henri Grignon

Page inédite

LA nuit, la plus froide et la plus obscure qu'un homme ait jamais vécue, descendit sur l'océan, subite et torturante comme la mort. Cela se pouvait toucher et prenait l'apparence d'un cercueil infini, mais hermétiquement clos, dans lequel respirait un homme assoiffé de lumière.

La nuit dévala des cieux, apportant, cachée dans ses voiles, la poignante solitude. Jamais l'âme ne pourrait échapper à la langueur d'une telle magie.

— Je suis seul, pensa Lindbergh, comme il dépassait Terre-Neuve, mystérieux, tandis que les nuages semblaient reculer devant lui. Je suis seul. Personne ne peut plus m'aider. Que fait donc le cœur qui palpite, sans doute, pour moi, sur la terre ?

Et la nuit, et la solitude, soeurs tragiques, dispensatrices des chagrins profonds et des joies fugitives, s'étaient mêlées, à présent, sous le dôme de son âme. Quel effet merveilleux et quel étrange contraste que cette lumière pénétrante qui montait au centre de l'obscurité. La vie se dédoublait, prodigieusement, et les lamentations de la Nuit ne faisaient qu'aiguiser (même en l'inquiétant) le courage de l'homme précipité dans l'inconnu.

Car, que valaient maintenant, en cette minute décisive, toutes les précisions de l'aviateur ? Il n'y avait pas de science, ni de sortilèges, ni de connaissances capables d'empêcher la nuit de venir et de défendre, de défendre l'homme, surtout, contre la solitude.

La solitude. Parfois on la provoque; souvent elle nous dérouté.

Mais Charles la désirait depuis si longtemps, entière, qu'elle l'enlaça, foudroyante.

Au cours de sa vie (plus belle qu'un conte) il avait éprouvé, maintes fois, un pareil état d'isolement qui ne manquait jamais de lui procurer une sensation délicieuse. Mais, cette fois, acceptant la rigueur du terme, ce lui fut un supplice.

Dans son cœur, à la place même où avait poussé la rose sacrée de l'héroïsme, des vents de regrets s'élevèrent. Déshérité, reviendrait-il vers son pays ? Pourrait-il affronter le sarcasme, les sataniques moqueries de la foule ? Serait-il assez lâche pour abjurer, se délier du serment ou jeter à la mer la promesse de sa vie, comme on se débarrasse d'une chose compromettante ? Cette pensée le frôla, telle une tentation.

Charles-Augustus se plaisait à l'idée que le sort lui était défavorable et qu'il pourrait rebrousser chemin, sans qu'on l'accusât de couardise.

Il avait, peut-être, précipité le départ. Il oublia, sans doute, de tout peser. Pourquoi n'avait-il pas amené sa mère ? Se jeter, seul, dans cette aventure, c'était insensé.

Le monde comprendrait cela.

Toutes ses pensées s'enfonçaient lentement en lui, pareilles à des lames empoisonnées, tandis que le serpent jaune de la solitude s'enroulait autour de son cœur.

Le temps pesait plus que l'éternité. Il semblait à Lindbergh que le cadran (celui de l'avion et celui de la terre) s'était mystérieusement arrêté. Non, non, il n'avançait pas dans cette nuit d'encre, suspendue comme un rideau, devant lui.

Jamais, il ne parviendrait à déchirer l'obstacle, au delà duquel (il le sentait bien) reposait la lumière. La lumière et le salut. Non pas la gloire, mais la sécurité.

Ah ! la lampe, la lampe si douce au regard de l'abandonné, du fugitif malheureux, lorsqu'il la découvre, comme une parole charitable, dans la maison du pain recueillie au pied de la montagne !

Cette lumière, perdue de l'autre côté de l'Atlantique, n'apparaissait toujours pas pour consoler Lindbergh. Les ténèbres, au contraire, se faisaient plus denses, plus accablantes.

— Je périrai, s'exclama Charles. Je dois en finir. La parole mourut, emportée par le vent. Elle fit, sur la mer, l'effet d'une goutte d'eau.

Le "Spirit of St. Louis" marchait toujours en ligne droite. L'air, qu'il déplaçait, continuait, de chanter, monotone, comme une bouillotte. La période du danger, de la désespérance, se dressait implacable sur le désert de la solitude. Le courage enfin serait aboli comme une poignée de sable. Tout finissait, l'histoire, un nom, une légende. Le héros qui avait combattu de si terribles combats succomberait comme cela, obscurément, dans cette nuit terrifiante du vingt mai mil neuf cent vingt-sept !

Est-ce possible ? La justice ?

La justice, c'est le vent qui meurtrit vos pensées, vos sentiments, votre cœur et votre vie. La justice, c'est vous-même. La justice ? Elle règne, cruelle

A l'heure où nous traçons ces lignes, encore sous le coup de l'impression ressentie à la lecture de ces pages vibrantes d'énergie, de beauté morale et de pureté littéraire, l'oeuvre de Claude-Henri Grignon — car ce livre est véritablement une oeuvre — sortira des presses de la maison de l'"Eclaireur" Limitée. Le public fera à ce livre de l'année l'accueil qui lui convient : notre littérature canadienne-française vient de s'enrichir de l'une des plus brillantes productions des écrivains du terroir, où l'on sent l'inspiration du poète et sa puissante conception. Car le "Secret de Lindbergh" est surtout un poème dont la prose imagée traduit les belles envolées. Et c'est un poème de pensées solides et saines. L'auteur ne quitte pas les sommets. Avec son héros, il monte, il vole, il franchit les espaces et il plane dans les régions éthérées, toujours fidèle à la secrète promesse qui s'est faite d'être le compagnon sans tache du grand héros dont il chante l'immortelle épopée.

Nous remercions M. Grignon d'avoir doté les lettres canadiennes de cette oeuvre si belle. Il faudra la lire. Toutes nos bibliothèques lui donneront la place d'honneur et le public lecteur apprendra le secret de celui qui restera toujours le Vainqueur de l'Atlantique.

Nous reproduisons ici, avec la bienveillante permission de l'auteur, l'un des chapitres du livre où l'on sentira le souffle magnifique qui anime l'oeuvre toute entière.

et puissante, ne cessant de tourmenter l'homme avide qui la désire ou qui la souhaite dans un sublime mouvement d'orgueil ou de simple et banale vanité. La justice, le vrai et le pur, tout cela est créé pour le malheureux, seul capable d'en supporter le fardeau et l'écrasante déception.

La justice projeta Charles vers cette parole : "Non, je ne retournerai pas à la terre. Et je ne périrai pas, non plus. Je lutterai."

Le courageux, engagé dans un combat inégal avec les éléments sournois de la nature et surtout avec la solitude, pensait tantôt une chose et tantôt une autre. Certes, ce n'était pas la peur qui le rongait, puisqu'il acceptait de mourir, mais plutôt la crainte de ne pas réussir l'envolée, la crainte de rapporter à son pays un mensonge, quand il s'était promis d'y trouver une lumière.

On ne pouvait donc le franchir ce pas de géant, New-York -- Paris ? Le progrès ne serait qu'un mot et l'humanité toujours vaincue ?

— Je verrai bien, soupira le condamné.

Et il reprit de l'altitude. Formidablement, la proue du "Spirit of St. Louis" dirigée, maintenant, vers le nord de l'Atlantique. Malgré les ailes collantes et noires de la nuit qui le frappaient de toutes parts, Charles volait très vite. Il lui semblait entendre, parfois, un bruit étrange. L'espace était devenu tangible, tissé comme un drap que déchirait l'hélice courroucée de l'avion.

Le solitaire bénit cette diversion.

Mais elle ne devait pas durer longtemps : l'esprit du pilote connaissait trop bien tous les bruits qui peuvent se produire dans les espaces infinis.

Il chercha donc, ailleurs, le repos.

C'était le vide.

Franchement, il aurait désiré qu'un accident se produisît afin de sortir de l'inquiétante réflexion qui l'enchaînait, captif volontaire.

Tout, hormis la solitude.

Et pourtant, c'était ce qu'il avait souhaité avec le plus d'ardeur; et il pouvait s'estimer heureux d'avoir échappé aux griffes de la société.

Mieux valait encore l'autre griffe.

On ne songe pas assez combien il est difficile, au milieu des assises dorées, mais branlantes de la civilisation, sous les arcades fleuries d'une société fiévreuse, où les relations entre semblables, prennent l'apparence d'une nécessité; on ne s'arrête pas à penser qu'il est extrêmement difficile de vivre seul, fermé au monde (dans le monde) à l'ombre de la paix ou du remords.

Ce n'est pas sans éprouver l'effet d'un revirement total que nous évoquons ces siècles, imposants de châteaux et de légendes, siècles lumineux de conquêtes et de désastres, où nous imaginons, par pure fantaisie, de grands seigneurs qui vivaient dans la solitude, ignorés des hommes.

Là, seul, toutefois, réside le calme, en ce lieu que

vous aurez librement choisi, où vous vous retrouvez, seul à seul, avec votre âme, en toute quiétude d'analyse, loin des regards tyranniques ou de l'indifférence universelle.

Il est des moments, au cours de notre existence d'enfer, où nous sentons le besoin de sortir du bruit, des affaires énervantes, de s'évader, afin de reprendre cet état de liberté, duquel on nous avait passagèrement banni.

L'homme moderne, en perpétuelle lutte avec des exigences sociales inconcevables, des habitudes, des modes saugrenues qui rétrécissent le caractère, nous incitant à détester le siècle, recherche souvent au sein de la solitude absolue, un remède qui soulagera ses douleurs. Parce qu'il souffre de n'être pas compris, parce qu'il se retrouve sans cesse en face des critiques inutiles, il invente la réclusion, se débattant avec une ruse singulière, aux invitations de la société amusante et dansante.

S'il n'est pas bon que l'homme vive seul, il n'est pas extrêmement savoureux, d'autre part, de se buter continuellement au mensonge, à l'hypocrisie, à la médiocrité et à cette diabolique invention qu'est la suite contagieuse des mêmes gestes, des paroles toutes préparées à l'avance et des mêmes besognes.

L'homme le plus énergique recherchera souvent une parfaite tranquillité. C'est la force réactive qui le sauvera.

Une éducation trop superficielle et dont l'utilité n'apparaît pas au livre terrible des expériences, nous invite à l'imitation, à la recherche du "déjà fait", du "déjà pensé".

Les hommes, par un sentiment de crainte et peut-être de paresse, les hommes, craignant l'individualité, ne peuvent s'abstenir de vivre en commun, encore qu'il ne s'aiment pas toujours.

Ils n'osent prendre sur eux seuls, la responsabilité d'un acte. Ils pensent avec le siècle, et c'est le siècle qui régularise leurs pas. S'ils agissent mal, ils se reposent sur la faute d'autrui. Si ce n'est point là une excuse, c'est du moins une consolation. La vie est devenue superbement ennuyeuse dans l'étalage des collaborations de savants, des unions de volontés, de l'internationale de l'esprit. L'homme est devenu impersonnel, subissant l'image des groupes et la domination des assemblées; jusqu'au sein des plaisirs énervants, il recherche le commerce de l'amitié et l'assurance d'une approbation, d'où qu'elle vienne.

Cela tue l'action, cela tue l'esprit, cela tue la lettre.

Commune philosophie, que la démonstration la plus élémentaire rend inquiétante. On ne doit pas toucher à de telles misères.

L'homme, incapable de se soustraire à l'homme, craint l'homme, ne cessant toutefois d'implorer sa compagnie ou sa complaisance. La société le rend défiant, si elle ne le rend pas cruel. Et il continue quand même, pour une raison bien explicable (chasser l'ennui), à fréquenter les cercles, la rue, les travaux en commun, où pour se défendre, il invente mille mensonges suaves, mille ruses, mille hypocrisies qui demeurent le résultat positif de la Peur.

Si l'homme est son propre ennemi (homo homini lupus), il peut toujours dans la solitude s'amender et, enfin, se retrouver lui-même, en se combattant.

S'il se livre, il symbolise la lumière. Dans la société, l'homme devient l'ennemi de tous, et ses gestes sont interprétés, toujours, pour le grand malheur des humains, avec les sentiments et l'éducation de celui qui les relate.

Toute personnalité est bannie des groupes et chacun pense par tous. C'est l'effondrement total de la vie dans ce qu'elle comporte de plus cher et de plus délicieux.

C'est la mode qui anime les esprits et non plus le souffle. Carnaval éternel de dominos et de masques bizarres. O, tragique comédie !

S'il n'est pas bon que l'homme vive seul (on n'a jamais dit pourquoi), l'expérience nous force à admettre que la solitude et la méditation systématique ont fait éclore de grandes actions, des gestes courageux et de multiples originalités qui rendent encore l'existence supportable et l'homme intéressant.

Dans le tumulte de la vie sociale, au sein des liaisons tapageuses, il apparaît presque impossible de créer une chose durable, sinon utile.

La retraite de l'être, la douce ordonnance des idées s'impose, si l'on veut atteindre, d'un seul coup, et par les chemins évocateurs de l'absolu, la puissance de l'action qui sauvera la Vie, en arrachant les âmes à la médiocrité et au mensonge conventionnel.

Décidés à l'approche des brûlantes réflexions, loin du monde et des révoltes comprimées, les actes qui élèvent l'Histoire et qui embellissent jusqu'aux faits matériels, obligent les esprits supérieurs à se réfugier dans le Temple de la Solitude.

Ils y trouveront le salut, fugitif, mais lequel garde encore le pouvoir de guérir, momentanément, l'affolante humanité !

Lindbergh, seul, creusant cette méditation, demeure comme un précepte de courage, de volonté absolue, de noblesse de caractère.

— Le destin peut me tuer, songea-t-il. C'est mon ennemi personnel. Et si l'acte que j'accomplis amène la ruine, j'en supporterai seul la responsabilité et le châtement le plus terrible qui soit : celui d'avoir été vaincu. On ne pourra pas rejeter sur autrui ma propre faute. Et le monde m'oubliera complètement. Je ne serai qu'un songe, plus perdu dans l'Atlantique qu'une syllabe dans l'éternité de l'Histoire.

Le "loup solitaire" ne s'arrêta pas à penser que c'était là la grandeur de son acte. Ce lui était si facile de triompher, qu'il ne sentait pas le fardeau de la gloire, ni aucun autre poids moral. Amant farouche du courage, il se complaisait plutôt à réfléchir qu'il apportait, aux cinq continents, une découverte et le trésor d'une émotion véritable, comme le peuple n'en avait jamais éprouvée.

Si Lindbergh eût écouté la voix trompeuse de la société, et même les conseils de l'expérience, il n'aurait rien accompli, car la société est aveugle, hésitante, blasée, passive, peureuse. Elle emprisonne l'individu, le forçant à se soumettre à des lois souvent ineptes, à des méthodes ridicules qui retardent, si elles ne l'étouffent, l'apparition d'un règne nouveau. Il préféra croire en soi, absolument, et décider, seul, l'ancrage de son héroïque passion. On peut affirmer qu'il demeure un être fort socialement et d'un commerce plaisant, mais ce n'est point diminuer la grandeur de son caractère que de lui supposer une certaine indépendance d'allure et un besoin de s'éloigner, un moment, de l'organisation sociale. A scruter la vie de cet "étrange moderne", l'on devine immédiatement que la solitude était, pour lui, un état naturel. Ce fut toujours au sein de la tranquillité, de la paix complète, qu'il réfléchit et qu'il accomplit des actes dont la portée roule, comme un tonnerre (pour ceux qui veulent entendre), sur les montagnes ténébreuses de la civilisation actuelle.

Le siècle, le plus terriblement "société" que l'on puisse concevoir l'avait établi pour qu'il s'arrêtât sur l'angle de lumière d'un effacement passager. Il forçait la vie à remonter vers sa source, démolissant tous les barrages élevés, dans les ténèbres, par des bras chargés d'erreurs. Maintenant qu'il survolait l'Atlantique, il supportait mieux la vérité, dans la carlingue de la solitude. L'énergie était mal située, alors, pour s'en faire accroire. Il ne pouvait se tromper, ni tromper personne. Car, à quoi bon ? La vérité, c'était l'individualisme, plus collé à son "Moi" que sa propre chair. Il accepta de témoigner devant l'infini.

Le prélude à la symphonie de la fougue grondait, maintenant, dans son cœur, comme un fleuve que le printemps délivre. Les idées désastreuses, qui auraient pu gouverner tantôt son esprit, étaient anéanties par une pensée plus haute, une vérité plus soumise.

Comme en une sorte de délire, il avait oublié Terre-Neuve. Le "Spirit of St. Louis" volait, telle une flèche, presque à la surface de l'eau. Lindbergh entendait distinctement la plainte angoissante de la mer, mêlée au chant du moteur. Le tiers du fantastique voyage était à peine franchi que Lindbergh vit surgir l'ennui mortel. Maintenant, par un contraste inexplicable de sa nature, pourtant positive, il aurait voulu échanger des impressions, parler, voir quelqu'un, obéir à une chose matérielle. Seul, il fouillait le néant. Rien d'étrange ne se produisait sur le désert mouvant. Ce qui l'eût arraché à la monotonie des heures, n'apparaissait pas.

La solitude le pénétrait comme un poison lent. Il s'ennuyait, il s'ennuyait, au point de regretter le départ. Il chercha une distraction dans la manoeuvre, laquelle exigeait une grande contention. Recourant à l'altitude, il éprouva une sensation de bien aise et de délivrance. Un moment, il sonda l'inconnu, et cela eut, pour effet, d'adoucir l'ennui qui le rongait. Le brouillard s'éclaircissait, par instants, ainsi qu'un rideau s'entrouvre sur une pâle lumière qui agonise dans un four. Il garda l'impression, tant le silence était blanc, que la mort avait passé sur l'univers, tandis que, lui, se sauvait par le chemin de la révolte, s'efforçant d'échapper à la fin du monde. A une hauteur de 1000 pieds, il apercevait à peine l'océan. Des ombres violettes et noires flottaient sur des trous immenses. Cela remuait, de loin.

Tout à coup, Lindbergh, en se penchant dans la fe-

nêtre de la carlingue, vit une lumière qui étincelait, ainsi qu'une étoile, au fond de l'abîme.

— Un navire, s'écria-t-il. Enfin le monde. Ah! le bon salut!

Il descendit, descendit lentement, approcha de la lampe salvatrice. Il était à la portée de l'atteindre, lorsqu'elle s'éteignit. Il avança quand même: de nouveau le globe brilla!

C'était un iceberg à trois mâts, qui marchait lentement, abandonné comme une prière, sa proue fracassée. Enorme, il plongeait, en gémissant, tandis que les eaux, pareilles à des reptiles jaunes et verts, caressaient ses flancs de glace.

Lindbergh s'empressa d'éviter le cauchemar et se mit à escalader un ciel plus pur.

Pas un navire, jamais un navire sur l'Atlantique, pas une âme, pas un geste, pas un bruit humain. Toutes choses paraissaient vivre dans le vide, coupé, de temps à autre, par le clapotage, que laissaient entendre deux vagues entre-choquées.

Comme Charles buvait une gorgée d'eau (et il n'avait pas soif), en se tournant à sa droite, il vit un paquet de laine noire, à l'extérieur, et qui paraissait voler à tous les vents. C'était un oiseau sans bec,

Encore vingt-deux heures à vivre, à endurer. Ce n'est rien.

L'homme fort se réincarnait en lui. Il n'éprouvait ni faim, ni soif. Solitaire, il triompherait.

Ce qu'il craignait surtout, c'était le sommeil. Mais cette pensée seule, le tenait éveillé comme quelqu'un dans l'attente, espérant un libérateur.

Habitué aux longues courses à travers les ciels américains, il pouvait franchir assez facilement la redoutable étape. Il ne jugeait pas que c'était l'Atlantique qu'il traversait, mais bien plutôt des milles qu'il accumulait et qu'il faisait courir au "Spirit of St. Louis", tout blanc d'écume.

Car il courait, il courait ce cheval fantastique, un mors de feu entre les dents.

La nuit ouvrait ses voiles, à son approche, comme une forteresse, ses portes, au-devant de l'armée triomphante. Il se produisait dans l'espace, au centre même du vent, des cassures si profondes, que le pilote avait l'impression de se buter contre un mur. Parfois, l'avion paraissait ne pas bouger. Il demeurait immobile, suspendu comme une lampe au-dessus de la mer, au-dessus de l'obscur infini, grouillant de mystères. Un tel phénomène irritait Lindbergh qui s'efforça de s'en éloigner.

Il descendit, lentement, tandis que l'aiguille du Pioneer, arrêtée à zéro, indiquait la bonne route.

De nouveau, une lumière blanche apparut dans un coin de la nuit, semblable à une lanterne battue des vents. Lindbergh accepta de ne point voir cette dernière leur de salut, et désormais inutile. L'appétence de l'homme conduisait les choses, cavalièrement. Du reste, il craignait que l'ennui ne revînt, épuisant ses forces et les biens précieux de son énergie. En ce moment, toute vue extérieure avait pour effet désastreux de l'inquiéter, de l'attirer avec violence vers la terre américaine, l'obligeant, ainsi, à réaliser l'état dans lequel il vivait, seul, abandonné, plus éloigné de tout secours qu'un suicidé sur le seuil de son crime.

Il était donc essentiel qu'il combattît furieusement les mauvais songes. Débarrassé de la mélancolie que pouvait faire naître la solitude, débarrassé surtout de l'ennui, il continua, confiant et batailleur, à poursuivre la route d'ombres, tandis que la mer se lamentait, ainsi que des arpèges oubliés sur une harpe lointaine.

Comme il traversait le deuxième cycle de son voyage; qu'il se trouvait exactement dans "l'enfer du Nord", Charles entendit le vent qui s'avancait par bataillons, dissimulés ici et là, dans la plaine inquiétante de l'espace. Cela coulait comme le chant que rythme une rafale, à travers des pins, sur les bords d'un lac immense.

Le vent était froid et blanc. On pouvait le toucher. L'avion fit un écart et plongea quelque cent pieds. Puis il remonta. Manège que les éléments rendaient nécessaire.

Toute l'attention de Lindbergh se concentra sur les instruments. Avec des précautions infinies et son calme habituel il étudia tout.

Le moteur demeurait en parfait ordre. Il y avait, dans sa marche, un air de gaieté et l'alexandrin fameux de la Victoire.

Charles aurait désiré comme une faveur extraordinaire, que ses amis les plus tendres et son affectueuse mère fussent auprès de lui, non pas parce qu'il avait peur, mais plutôt pour prouver, à ceux-là qui le comprennent, combien il était maître de son avion et jusqu'à quel point insondable on n'avait rien à craindre en sa compagnie. Et surtout parler. Rire. Se distraire.

Ah! qu'il est accablant de s'éloigner de la société. C'était encore là une rêverie qui le tourmentait. Chaque fois qu'il se désintéressait de toutes précisions scientifiques, au cours de son voyage, se laissant émouvoir par des phénomènes extérieurs, invariablement, il songeait à sa vie de jadis. Des masses de souvenirs le harcelaient, plus lourdes que des paroles d'accusation.

Tantôt il se voyait à Little Falls, jeune, plein de rêves et de force; tantôt c'était l'explication de ses retours impressionnants, de ses voyages aériens accomplis dans le silence, au-dessus des terres amoureuses de là-bas. C'étaient ses compagnons de route, ses amis de l'usine Ryan; c'était San-Diego, c'était New-York, c'était Saint-Louis. Autant de souvenirs, de figures et de gestes qui passaient et ressuscitaient, sans cesse comme en une peinture sacrée, symbolique et apocalyptique, au centre de laquelle le sourire de sa mère venait agiter, comme une brise, les teintes parfumées.

— O Solitude! Harmonieuse et terrible Solitude,

(Suite à la page 26)



LE VAINQUEUR DE L'ATLANTIQUE

Bois de Maurice LeBel

aux ailes ramassées qui le suivait, hagard. Son oeil brillait comme une perle que l'on fait tourner dans le creux de la main.

— Pleures-tu, mon vieil ami! bon solitaire, dit Charles en riant.

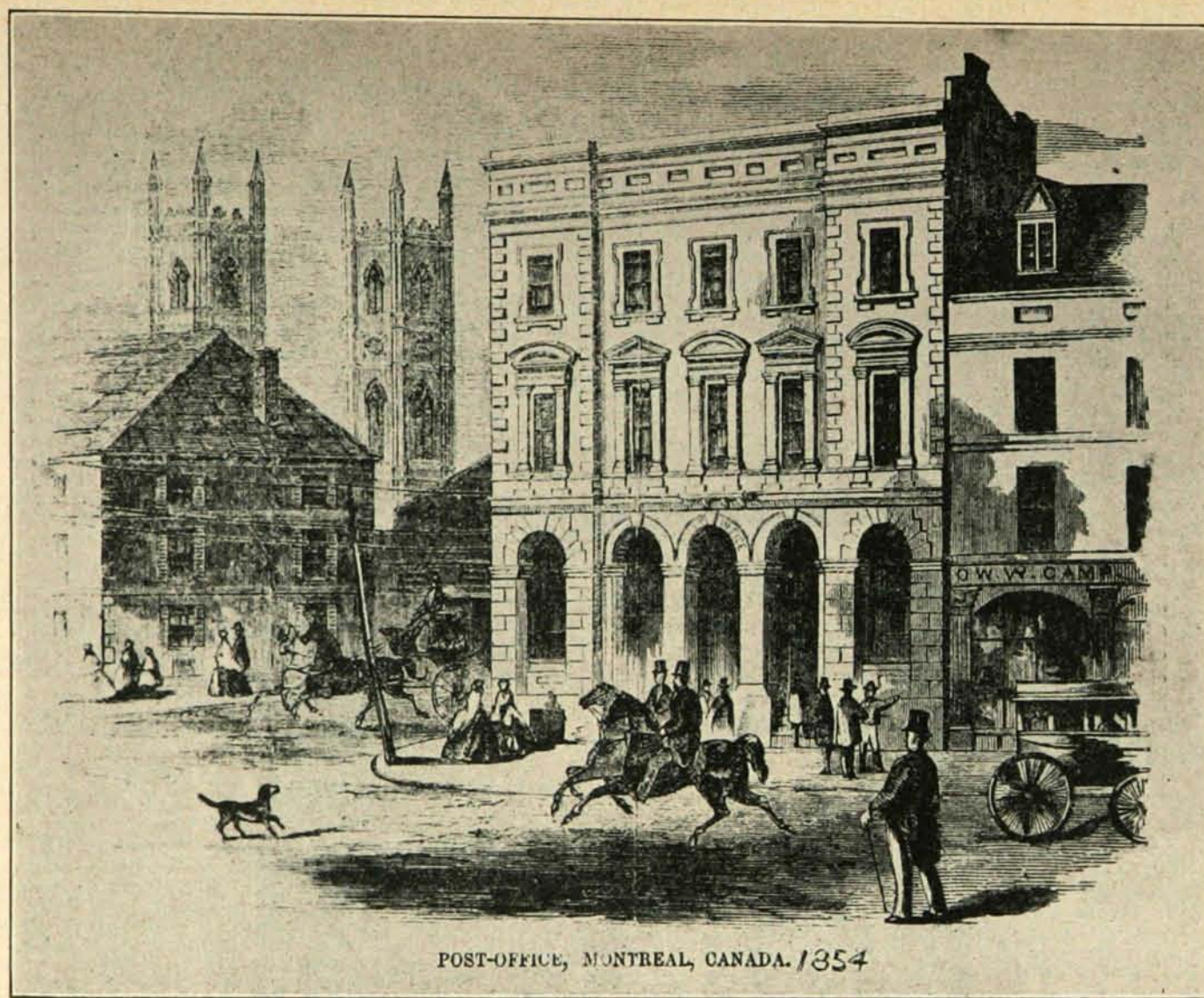
Mais quelle espèce d'oiseau se pouvait bien être, perdu dans la nuit et l'espace cruel?

Ah! la bonne distraction qui adoucissait la solitude de Charles. Mais cela dura peu. Parce qu'il volait beaucoup plus vite que l'oiseau, il eut tôt fait de se retrouver seul, penché sur le cadavre de l'ennui et de l'indolence des choses.

Le "Spirit of St. Louis" montait toujours, s'en-gouffrant dans un dernier cercle au nord de l'Atlantique. Le brouillard immobile avait la couleur et la densité de la suie. L'altimètre marquait 1500 pieds. Charles ne songea pas un moment que la mer hurlait au-dessus de lui. Décidément, tout marchait trop bien, et l'avion allégé, grugeait l'espace avec une joie sauvage.

Il était 8.30 heures P. M.

— Déjà douze heures de route, précisa Charles.

*L'ancien Hôtel des Postes, en 1854**Pages oubliées**Hector Fabre*

La Vieille Rue Notre-Dame

Montréal, 1er mai 1862.

Souvenir d'antan

IL y a dix ans que je fus admis à flâner dans la rue Notre-Dame et à étudier le Droit.

De ces deux professions que j'embrassais avec une inégale ardeur, il en est une au moins dont j'ai pratiqué tous les faciles devoirs avec une consciencieuse fidélité. Dans l'une, j'ai été clerc, et clerc médiocre, lisant Pothier lorsque c'était la prose légale de mes patrons que je devais transcrire de ma moins mauvaise écriture, et lisant Châteaubriand lorsque je devais lire Pothier; mais dans la profession de flâneur, j'ai été maître dès le premier jour. A première vue, j'ai adopté la rue Notre-Dame, et la rue Notre-Dame m'a adopté. Tous les jours, beau temps, mauvais temps, pluie, neige, le 2 décembre comme le 24 février, le 24 mai comme le 24 juin, je n'ai pas failli à la tentation, au devoir, de me promener rue Notre-Dame, de quatre heures à cinq.

L'historien futur de la rue Notre-Dame devra me faire causer. Je lui fournirai des renseignements précieux, des souvenirs piquants; je lui ferai connaître ce que c'est au juste qu'un flâneur convaincu.

Il faut qu'il vienne bientôt cet historien! car la rue Notre-Dame se dépouille de sa vieille physiologie, la rue Notre-Dame des anciens jours s'en va rapidement. Elle n'est plus étroite et resserrée sur tout son parcours; le chemin de fer urbain augmente le nombre des passants, trouble

Quels vieux et charmants souvenirs cette page oubliée de l'homme de lettres si regretté, Hector Fabre, n'évoquera-t-elle pas dans la mémoire de ceux qui ont vu Montréal, il y a cinquante ans! Nous en connaissons encore, de ces respectables octogénaires, qui ont arpenté la vieille rue Notre-Dame dont Fabre évoque les ombres envolées et les vieux pavés disparus.

Nous semblons trop délaissier la lecture des oeuvres de ces pionniers de nos lettres canadiennes-françaises pour s'attacher aux dernières productions qu'apporte, chez nous, la France contemporaine. Et pourtant, nous aurions profit à faire une petite place, dans nos bibliothèques, aux oeuvres de nos premiers littérateurs, tels les Buies, les Fabre, les Faucher de St-Maurice, les de Gaspé et autres.

"Mon Magazine" croit faire oeuvre utile en mettant sous les yeux de ses lecteurs ses pages du passé: la lecture de ces lignes reposeront des romans à thèse et des nouvelles dernier cri.



les conciliabules des flâneurs au coin des rues, et leur donne le scandale de la vitesse.

Saisissons quelques traits de la vieille rue avant qu'ils ne s'altèrent! Consacrons-lui une chronique en attendant l'historien! Qui aurait plus le droit d'en parler que celui qui l'a beaucoup aimée!

Il faut d'abord s'entendre sur ce qui constitue vraiment la rue Notre-Dame. Le règlement

municipal nomme ainsi la longue et étroite rue qui s'étend du faubourg St. Joseph au faubourg Québec; mais cela est du dérèglement. La rue Notre-Dame des flâneurs, la vraie, est comprise entre le coin de la Place d'Armes et le coin de la rue St. Vincent. Un pas plus loin, vous êtes déjà un peu dans la rue St. Joseph ou dans la rue Ste. Marie; Nelson, impassible sur sa colonne, est au delà de la frontière; l'aspect change, le trottoir se dégarnit, le passant ressemble au passant des autres rues, au passant de la rue St. Paul ou de la rue St. Laurent: il regarde devant lui, il marche, il arrive, mais il ne se promène plus.

Que de souvenirs dans cet étroit espace! que de flâneurs y ont promené leur curiosité, leurs caprices, leurs ennuis! Demandez à vos grands parents qui voguent dans les eaux de la soixantaine sous pavillon neutre, comment on y flânait autrefois, plus gaiement, plus familièrement qu'aujourd'hui. La ville n'avait alors qu'une rue, la rue Notre-Dame; il y avait une rivière dans la rue Craig; on allait à la chasse rue Sherbrooke; il fallait être armé jusqu'aux dents pour se risquer vers le *Beaver Hall*. L'été on faisait des parties de canot, de la Place-Viger au Griffintown; on pouvait pêcher à la ligne Place-à-Foin.

Il faut regretter amèrement qu'aucun flâneur de cette époque ne nous ait laissé de mémoires, écrits au jour le jour, avec des portraits esquissés en marge. Que d'anecdotes sont perdues! que de délicieux traits de moeurs sont effacés! que de jolies figures de promeneuses sont oubliées! Personne n'a songé, et personne ne songe encore

à recueillir, à élever, à conserver dans la mémoire les enfants perdus de la gaieté canadienne.

Je voudrais voir un homme d'esprit, qui aurait longtemps vécu dans le commerce et l'intimité de nos aînés, se faire leur historien, leur biographe; nous introduire dans le monde d'il y a cinquante ans, d'il y a vingt-cinq ans. L'esprit d'aujourd'hui n'est plus l'esprit d'hier; il est plus cherché, il est moins original, il est moins gai surtout. Leur esprit, à eux, venait de leur gaieté; le peu de gaieté que nous avons vient de notre esprit. Le grand art de s'amuser pour s'amuser, s'affaiblit de plus en plus; on ne sait plus préférer l'éclat de rire à tout, même à l'esprit et surtout à la médisance.

Il y a encore quelques flâneurs du passé, mais ils flânent peu dans la rue Notre-Dame. Ils ne font qu'y passer. Comme ils se promènent sur-

Le flâneur moderne de la rue Notre-Dame est un être multiple. Les variétés abondent. Il y a d'abord, au premier rang, le type suprême, le flâneur cosmopolite. Celui-là flâne partout où il se trouve; il ne saurait ne pas flâner; il flâne dans l'unique rue d'un hameau, s'il y avait encore des hameaux. Je connais un ancien flâneur de la rue Notre-Dame, proscrit de sa patrie par les nécessités de l'existence, qui, dans le petit village où il est exilé, ne manque jamais au devoir de flâner avant le coucher du soleil: il se promène dans la seule rue de son village, entre les quatre ou cinq maisons qui la bordent, et les ménagères de ces maisons règlent leurs pendules sur lui. Ce flâneur incorrigible, ce flâneur incorruptible, est un des hommes que j'honore le plus.

Le flâneur cosmopolite ne tient compte de

dont la promenade est scandée de relais aux coins des rues et aux bords des fontaines.

Ce n'est pas tout, et je ne prétends pas signaler toutes les variétés de flâneurs. Il y a encore le flâneur timide qui a besoin d'un prétexte pour flâner; il est toujours sur la route du bureau de poste, petite vitesse; il va et vient en attendant les malles, qui, pour lui, arrivent invariablement après le départ des promeneuses.

Il faut ajouter à cette liste le flâneur d'occasion, celui qui flâne en attendant quelqu'un ou pour voir quelqu'un, pour voir la dame de ses pensées ou le chapeau fané de la dame de ses pensées porté par une des bonnes de la maison. Le but de la promenade atteint, ce flâneur s'éclipse. Les vrais flâneurs n'ont qu'une médiocre estime pour ces flâneurs-là, qui utilisent la rue Notre-Dame et la paient d'ingratitude.

Enfin, il y a les flâneurs de contrebande: l'homme d'affaires échappé de son bureau; l'ancien flâneur domicilié à la campagne qui vient chercher dans la rue Notre-Dame ses anciennes connaissances, le fantôme de sa jeunesse, les souvenirs de sa cléricature. D'ordinaire, ceux qui se permettent ces petites excursions hors de leur domaine, ont pour cicerone un flâneur émérite, qui commente le texte qu'ils ont sous les yeux.

On reconnaît facilement le faux flâneur, celui qui ne flânait pas hier, et qui ne flânera pas demain. Il a la démarche mal assurée; il va trop vite ou trop lentement; il ne sait pas s'arrêter au coin de la rue; il ne sait pas tout voir sans trop regarder; enfin, il menace de se perdre sans cesse dans la foule des passants.

Voici quelques-uns des articles du code du flâneur de la rue Notre-Dame:

10—Tous les hommes sont nés pour être des passants, mais il n'y a que quelques passants qui soient nés pour être des flâneurs.

20—On devient passant, mais on naît flâneur.

30—Le chemin de fer urbain est un passant, mais il ne sera jamais un flâneur.

40—Le père d'un passant peut être un ex-flâneur, et plus souvent encore le fils d'un passant est un flâneur.

50—On cesse d'être flâneur en devenant père de famille, propriétaire ou conseiller municipal.

60—Le veuvage, la perte de sa propriété ou de son élection municipale fait rentrer le flâneur dans ses droits et son titre.

70—Un flâneur trouvé coupable d'avoir porté un parapluie par simple précaution, ou d'être entré dans un magasin à cinq heures de l'après-

tout pour leur santé, ils vont chercher le grand air dans les grands chemins, aux environs de la Montagne. En revanche, ils sont des guides sûrs dans Montréal, des thermomètres infailibles de l'esprit public: ils marquent les nouvelles. Ils savent où l'on danse ce soir, où l'on mourra demain: ils connaissent le chiffre des faillites, l'heure des enterrements, la date des mariages, l'âge et la parenté des trois quarts de la population, le plan et le coût des maisons qui se construisent, la série des propriétaires et locataires de chaque logis. Il semble que les accidents les envoient avertir: ils y assistent toujours; puis, ils s'en vont par la ville répandant le récit. Vous les voyez aller de passant en passant, la douleur publique peinte sur la figure, en débitant le fait divers du lendemain. Ils ont toujours été le principal témoin de l'accident, le premier arrivé sur le théâtre du sinistre, le dernier parti. Ils ont proposé l'avis qui a prévalu, le secours qui a tout sauvé. Ils se félicitent d'avoir été là, si à propos, et se demandent avec une curiosité inquiète ce qu'on aurait fait sans eux.

Le plus spirituel de ces flâneurs, celui qui a le plus vu, le plus raconté, assistait à une assemblée publique il y a quelques années. Un orateur, entraîné par l'improvisation, en vint à parler du grand incendie de 1852. Au premier mot, le flâneur lâche un cri de joie, traverse la foule, bondit sur l'estrade, et s'écrie, l'oeil encore illuminé par un reflet de l'incendie:

—C'est moi qui ai vu le feu, le premier

Et il raconte l'origine du désastre; il décrit la maison qui en fut la première victime; il suit l'élément dévorant dans sa course immense; et il n'abandonne la parole que lorsque tout est brûlé.

rien de ce qui décourage ou ralentit, dans sa course, le flâneur ordinaire. Il n'a d'autre but que la flânerie. Sa curiosité s'adresse à tout. Plus il y a de passants, de passantes, plus il y a de spectacles, plus il est joyeux. Mais il sait se contenter de peu et trouver sa proie dans la disette comme dans l'abondance. Il supporte patiemment les importuns, lorsque les importuns l'arrêtent devant un joli chapeau. Il rentre après cela dans le travail, aussi satisfait que Titus lorsqu'il avait accompli une bonne action romaine.

Au-dessous du flâneur cosmopolite, il y a le flâneur proprement dit, celui qui flâne lorsqu'il fait beau et que la rue Notre-Dame est giboyeuse. Il y a le flâneur-amateur qui n'y paraît que de temps à autre, dans les belles saisons. Il y a aussi les flâneurs qui ne vont que par bandes, et



L'Hôtel des Postes actuel, Montréal

Le Peintre et l'Ami

Impressions
d'artiste

Léandre Vaillat

La porte de l'atelier s'ouvrit, et Jean, le valet de chambre, s'avança vers son maître en lui tendant une carte de visite. Henri Gautier, surpris, s'arrêta dans son travail, le pinceau en l'air :

—Je vous avais bien dit, cependant, que je ne voulais recevoir personne pendant les séances de pose.

—Mais ce monsieur insiste, il dit comme ça qu'il est un vieil ami à monsieur, qu'il ne l'a pas vu depuis longtemps et qu'il a un grand, grand service à lui demander.

Alors seulement, le peintre prit la carte des mains de son domestique et lut ces mots ou plutôt se les murmura, comme s'il se racontait à lui-même une histoire mystérieuse : Georges Lacroisade...

Georges Lacroisade! n'était-ce pas son ancien camarade de collège, ensuite de quartier Latin, dont il n'avait plus entendu parler, sauf pour apprendre son mariage avec Claire Withman, puis la mort prématurée de celle-ci... Ah! par exemple... et il se retourna vers la jeune femme qui lui servait de modèle, demi nue, allongée sur une peau d'ours contre un paravent de laque noir et or :

—Me permettez-vous, madame, de recevoir cet ami devant vous?

—Oh! ça c'est parfaitement égal, mais c'est que, monsieur, il est déjà onze heures. Si votre ami reste une heure, ce sera midi.

—Comme vous calculez bien!

—Mon mari n'a que peu de temps pour son repas, avant de reprendre son service au ministère. Je préfère, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, rentrer chez moi pour préparer le déjeuner.

—Quelle excellente épouse vous faites!

Habitée à ces plaisanteries, la jeune femme se contenta de sourire avec indifférence, se leva et se réfugia pour se rhabiller de l'autre côté du paravent chinois derrière lequel elle avait posé ses vêtements. Alors seulement Henri Gautier répondit à Jean qui attendait la fin de cette consultation :

—Faites donc entrer.

Le domestique s'inclina et introduisit presque aussitôt un homme jeune, âgé d'environ trente-cinq ans, mais qui gardait, jusque dans sa carrure athlétique, une sveltesse d'adolescent; un complet veston noir, bien coupé, pincé à la ceinture et court, faisait bomber le torse, amincissait la taille et accentuait la ligne générale de la silhouette. Un chapeau de feutre gris clair, avec un ruban noir, des gants en peau de daim noir, qu'il avait le bon goût de tenir à la main pour ne point paraître trop endeuillé, une canne de jonc à pommeau d'argent, des chaussures à empeigne d'étoffe du même gris que le chapeau achevaient de donner à cet homme l'aspect qu'affectionnaient ceux de sa génération après la guerre; des yeux marrons, chauds, caressants sous un grand front coiffé de cheveux bruns correctement rejetés en arrière, un nez légèrement busqué, une bouche bien dessinée, abritée par une moustache coupée à l'américaine, suggéraient une impression de douceur et de volonté tout à la fois... L'ensemble était infiniment sympathique. Et c'est pourquoi il déplut tout d'abord à Henri Gautier qui, tout en admirant la beauté physique, ne pouvait se défendre d'un sentiment de jalousie, de méfiance devant ceux qui en étaient doués.

Il attendait de sa place que Georges Lacroisade lui tendit la main, et celui-ci de son côté, un peu interdit par l'aspect imprévu, pour lui, de ce grand atelier, du modèle qui se rhabillait dans un coin, sans fausse pudeur, intimidé par la réputation nouvelle de son ancien camarade, ressentant la gêne qu'on éprouve à revoir, après de longues années, un ami d'enfance perdu de vue depuis longtemps, ne savait s'il devait le tutoyer et reprendre les relations au point où jadis il les avait laissées. Enfin il s'enhardit, fit les premiers pas...

—Ah! mon pauvre vieux, comme je suis content de te revoir...

Il dit cela en accentuant un peu trop sur le mot "pauvre". Il est à remarquer, en effet, que quand on est malheureux soi-même, on est enclin à prêter aux autres une part de son malheur et à les interpellier par des noms qui indiquent une nuance de pitié : c'est une des rares occasions où, dans la vie, on manque volontiers d'égoïsme; mais cette effusion déplut à Henri Gautier :

—Tu sais, n'est-ce pas, ce qui m'est arrivé? Mon mariage, la mort de ma femme cinq ans après. Te dire combien je l'aimais, à quoi bon! Comment mesurer un sentiment? Comment le faire mesurer aux autres? Y a-t-il une commune mesure de ces sortes de choses? Soit-même, arrive-t-on à évaluer ce que l'on ressent, au moment même où on le ressent? C'est lorsque les êtres chers sont loin, disparus à jamais, qu'on éprouve vraiment la réalité de leur ancienne présence. Comme les événements de l'histoire, ils ont besoin de recul pour être perçus. Le présent ne devient vraiment du présent que quand il est du passé. Ma chère femme vivait près de moi depuis deux ans que j'en prenais déjà l'habitude. Je considérais tout naturel qu'un être tel

Cette délicieuse nouvelle où se heurtent les sentiments les plus divers du cœur humain, passion, jalousie, confiance, loyauté, crainte, laisse dans l'âme une profonde émotion. Elle enseigne, une fois de plus, que l'amour est bien la seule et grande loi du monde et que pour y répondre véritablement, il faut savoir s'oublier soi-même et vivre pour l'être adoré.



que celui-là respirât le même air que moi, embellit constamment ma maison d'une figure délicieuse, que la mobilité nuançait en une quantité de figures différentes et cependant par certains côtés semblables. Mon cher, je ne puis entendre sa voix, ni les intonations, ni les accents de sa sensibilité. Je voudrais posséder au moins une image qui en fût le reflet...

—Mais n'as-tu pas des photographies?...

—Si. Comme j'avais la passion, le culte de son apparence physique, j'ai eu soin d'en fixer les états. J'ai des photographies de pose, magnifiques, qui sont des poèmes de la lumière; car vous, les peintres d'aujourd'hui, vous êtes moins attentifs à la lumière qu'à la couleur et l'on trouve rarement dans vos ouvrages un tableau qui soit une caresse de la clarté se posant sur les objets. J'ai des instantanés qui surprennent l'imprévu. Je les feuillette, je la vois chez nous, dans le jardin, au bord de la mer, à la montagne, à Venise, en voyage... Je la vois, oui, si l'on veut; je ne la retrouve pas, parce que parmi ces images — et c'est votre revanche, à vous les peintres — il n'y en a pas une qui soit complète. Elles manquent d'effet, elles manquent surtout de regard. Ah! ce regard, tu ne peux pas savoir...

—Mais si...

Ces deux mots échappèrent à Henri Gautier, avec une vivacité qui étonna son ami, mais il s'aperçut à temps de sa surprise et, se ressaisissant, il reprit, impassible, d'un ton impersonnel :

—C'est une façon de parler... Je l'ai connue, évidemment, mais si brièvement.

—Alors tu ne sais pas, ou plutôt tu en as seulement retenu une définition banale, comme celles qu'on emploie dans le langage courant. On dit : elle a les yeux verts, les yeux bleus, les yeux noirs. Mais il faut connaître assez intimement une personne pour la regarder fixement et pouvoir assurer avec exactitude la vérité, plus complexe que ces formules faciles. Evidemment ma femme avait les yeux verts, au sens où l'on entend communément ce mot. Mais vert, qu'est-ce que cela signifie? Le poème d'un regard, c'est bien autre chose que cette platitude du langage. Pour qu'un regard ait une âme, il faut qu'il vienne précisément d'un organe mobile, changeant, nuancé. Moi qui ai contemplé, oui, contemplé si souvent ma femme, je puis dire ce que signifiait ce vert... Et je crois être le seul à avoir compris cela. Oh! je n'y suis pas arrivé tout de suite, je n'ai pas l'expérience professionnelle

d'un homme comme toi, dont le métier est de regarder; et puis, au début, la passion me troublait tellement qu'elle me rendait incapable d'observer, d'analyser. Il a fallu longtemps pour me dominer et oser voir ce que j'adorais. Ce n'est que peu à peu, dans les moments d'émotion, tandis que je lui tenais son cher visage entre mes mains, que mes yeux sont parvenus à voir réellement les siens. Alors, lentement, j'ai découvert sous le jet hardi, asymétrique des cheveux châtains, crânement posés sur le front en barre de défi, la douce inflexion des sourcils foncés et, sous la parfaite parenthèse de cet arc double, de quoi étaient faits ces yeux que l'on m'avait assuré être verts, et que dans ma paresse d'esprit je croyais tels, en confiance. Imagine, mon cher, un vert troublant, profond en raison même de son trouble, changeant, avec des îlots plus clairs, d'autres plus foncés, se développant ainsi, avec toutes ses modulations, jusqu'au bord cerné d'un gris plus dur de matière, analogue à du jade et, au centre de ce disque à la fois transparent et opaque, une pupille marron d'où partait un rayonnement de fibrilles d'or qui se perdaient doucement parmi l'eau du lac où je me mirais. Il en émanait un charme exquis et modeste, une tendresse rare, un repos ineffable et aussi, en même temps, quelque chose d'inconnu et de mystérieux qui renouvelait constamment mes impressions et donnait à mon amour, chaque fois, le frémissement de la découverte et des premières approches. Mon cher ami, c'est la privation de ce regard qui m'est intolérable. Il n'est pas, il ne peut pas être dans les photographies. Un peintre, un grand artiste seul peut me le rendre par son intuition et son imagination créatrice. Alors...

—Alors, tu t'es souvenu de moi...

—Ne sois pas susceptible. Evidemment, je n'ai pas été assidu dans nos relations. Je ne t'ai pas vu, rencontré régulièrement, une fois par semaine, par quinzaine, par mois. Je ne t'ai jamais écrit, pas même au nouvel an, tu n'as pas reçu de moi une carte de visite. Mais est-ce qu'une bonne amitié comme la nôtre a besoin de ces témoignages matériels? Nous ne dévidons pas notre affection comme les Hindous dévident les grains de leur chapelet, sans y songer. Une seule pensée muette, un sourire intérieur, correspondant à un épisode du passé vécu ensemble, ne valent-ils pas une épître sur beau papier? Comment c'est moi, un vulgaire bourgeois, qui suis obligé de te dire cela, à toi, un vrai artiste!

Tu es si sensible au protocole, à la forme? Non, n'est-ce pas? Et puis, quand on aime, quand on est payé d'amour, on s'enferme dans son bonheur, on lui donne toutes les minutes que la vie ne s'ingénie pas à vous arracher. Aussitôt libre de mon travail, je courais à ma femme, à mon intérieur. Tu ne peux m'en vouloir d'un tel sentiment envers une créature dont tu as, au moins, entr'aperçu le charme. Mon silence, tu te l'expliques maintenant? Et c'est précisément parce que j'ai tant vécu avec elle, parce que j'ai profité avec elle des moindres moments disponibles de mon existence, parce que j'ai la conviction de ne lui avoir pas sacrifié un de ces instants, que sa mort m'est matériellement insupportable. Un deuil est en raison de la communauté de vie. Aussi maintenant je recherche tous ceux qui ont

au contraire, par orgueil ou par intoxication sensuelle, adorent mêler leurs amies à la réalité de leurs expansions. Mais toi, je te considère à cette heure un peu comme un prêtre, un médecin à qui on fait une confiance. Le caractère de ton art, la manière dont tu l'exerces enlèvent à cette confiance ce qu'elle pourrait garder d'un peu scabreux, si elle s'adressait seulement à l'ami. Tout à l'heure, quand ce modèle qui pose devant toi, pour ce nu auquel tu travailles et que j'aperçois sur ce chevalet, s'est rhabillé derrière le paravent, j'ai compris ce qu'il y avait d'impersonnel dans le nu tel que l'expriment les peintres. Un regard, un oeil révèle plus de choses sur un être humain qu'une épaule décou-

—Oui, mais si je montre ce regard en même

se trouve concorder avec mon secret désir. Quant à moi, je placerai ton oeuvre, ton chef-d'oeuvre, j'espère, dans un coin de mon cabinet de travail où personne ne pénètre, sauf moi et une vieille domestique qui a connu ma femme quand elle était enfant. Là elle trônera dans un jour pathétique; tu m'aideras à trouver cet éclairage. Je désire éprouver, chaque fois que j'entrerai dans mon studio, une émotion saisissante, comme si je me promenais dans mon jardin et la voyais apparaître, brusquement, à un détour du sentier. Par le sortilège de la lumière, tu maintiendras de force, dans ma vie, une émotion dangereuse, mais qui vaudra mieux que la cristallisation lente de mon souvenir et l'ensevelissement sournois de mon amour. Cette réalité, même factice, m'est indispensable. Je vais t'avouer une chose. Il se produit en moi un phénomène étrange que je ne m'explique point. Chaque fois que j'essaie de penser aux moments les plus intimes de notre union, l'image de ma femme s'évanouit et je ne suis pas capable de la ressaisir: on dirait qu'elle fuit entre les cils de mes yeux, entre les doigts de ma main. Au contraire, je ne perçois sa forme physique que si je songe aux choses morales de nous deux, aux intonations sentimentales, affectueuses. Mais qu'y a-t-il? tu es tout pâle...

Henri Gautier fit un geste vague, comme pour écarter une obsession et pour exprimer l'inutilité de toute résistance à une confession qui se déversait avec la force fatale d'un torrent.

—Serait-tu souffrant? Veux-tu que j'ouvre la fenêtre?

—Non, mon cher ami, merci de ta sollicitude. Je suis un peu surmené, voilà tout. J'ai beaucoup travaillé ce matin encore. Et puis tu arrives, sans crier gare, toi que je n'avais pas vu depuis des années, et brusquement tu me fais des confidences qui ne sont pour toi que dans l'ordre familial de tes pensées, tandis qu'elles me plongent pour la première fois dans une atmosphère morbide et, je l'avoue, un peu gênante... Oh! ne proteste pas... Je ressens pour l'avoir éprouvé moi-même, hélas! le déchirement d'une séparation d'avec un être que l'on adore, l'inanité d'un monde où cet être n'est plus, le vide atroce et l'infini des espaces de la désolation. Mais ce que je ne parviens pas à comprendre, c'est cette sorte de délire amoureux qui te pousse à m'ouvrir, sans réticence, les arcanes les plus cachés de ton union avec cette femme, à demander un portrait d'elle qui soit non pas tant une évocation morale ou une suggestion sensuelle, que l'animateur en définitive de désirs rétrospectifs... Moi aussi, j'ai aimé une fois, il y a quelques années, ce qui s'appelle vraiment aimer. Une fois, une seule, j'ai senti cette angoisse qu'on appelle l'amour et qui ressemble étrangement dans les heures de solitude, à une sensation d'étouffement, mais aussi, dans les instants de plénitude heureuse, à un envol de l'être en dehors des lois de la pesanteur. Eh bien! sais-tu à quoi j'ai vérifié la qualité de mon sentiment? D'abord sans doute à ces impressions pénibles ou légères que je viens de t'indiquer, mais surtout à ceci: au soins que je mettais à garder pour moi, pour moi tout seul, les joies de ma découverte, la récompense de mes effusions, la tristesse de mes incertitudes. J'éprouvais une sorte de volupté dans le silence et dans le secret; il m'aurait paru qu'en confiant le moindre des détails, le plus faible des indices, je vulgarisais le charme de celle qui m'était chère, je dissipais au vent la subtilité de ces moments rares où tout est impondérable, insaisissable, où chaque chose vibre et résonne en nous avec une étrange délicatesse. L'amour à mes yeux demeure dans le mystère, il faut que nous lui laissions cette part d'inconnu et il ne peut continuer à vivre en nous ou à force de précautions, de soins, de prévenances, de discrétion.

—C'est une leçon?

—Tu m'ouvres ton âme, je te réponds sans réticence. Ne m'y as-tu pas autorisé par la... franchise de tes paroles la fougue de tes aveux?

—Et tu refuses...

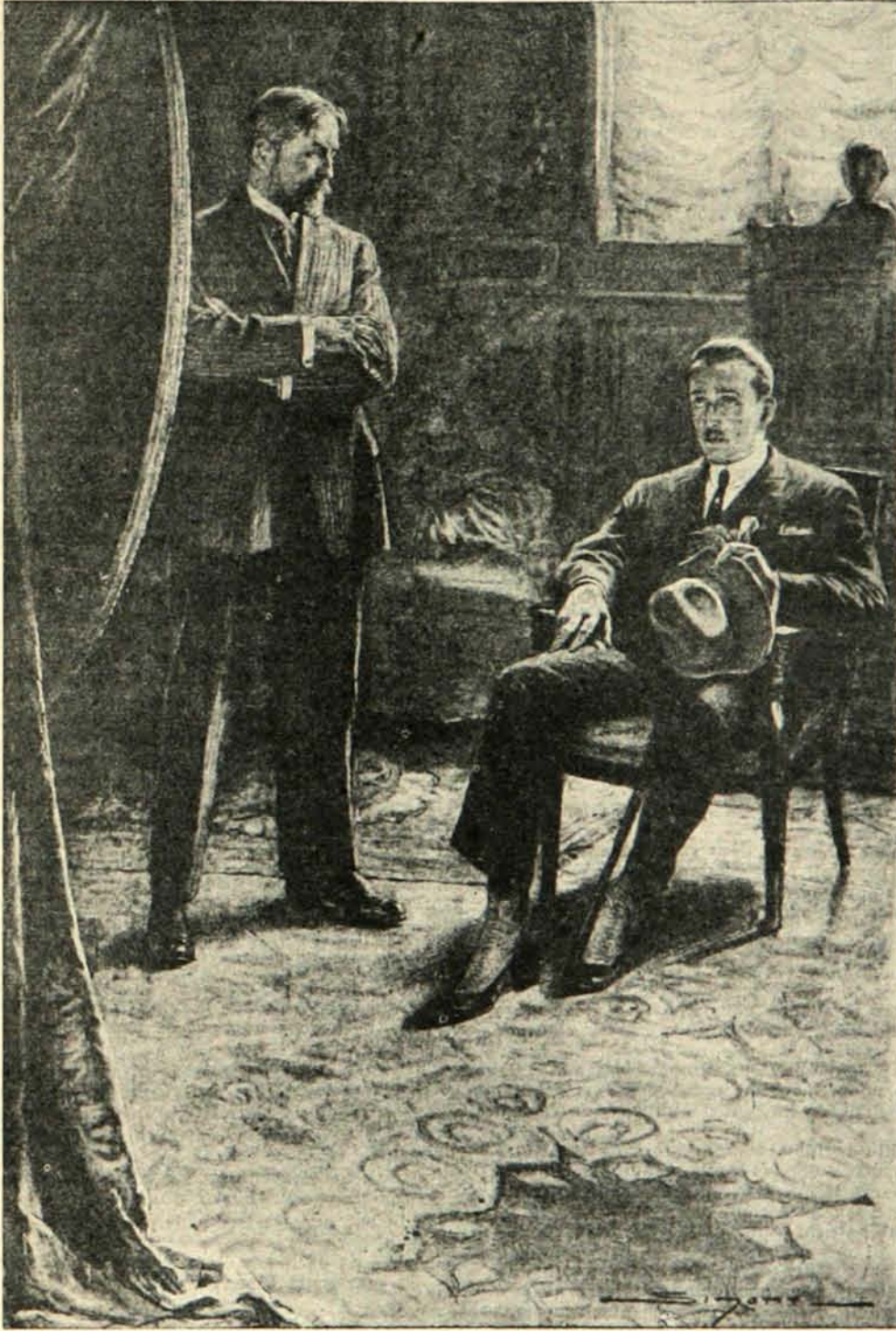
—De faire ce portrait? Si j'avais eu l'intention de refuser, je ne t'aurais pas écouté jusqu'au bout, sans t'interrompre...

Ici Georges saisit avec empressément les mains de Henri Gautier; mais celui-ci se dégagea de cette étreinte, comme si elle importunait sa modestie, ou plutôt comme si elle lui paraissait disproportionnée avec la simplicité qu'il apportait, lui, dans la vie, aux décisions les plus graves, aux heures les plus solennelles.

—Décidément tu es toujours le même. Je me rappelle qu'au temps où tu étudiais la peinture, tu étonnais tes camarades par ton horreur de l'attitude, de la déclamation, du geste convenu. Entre toi, l'artiste, comme nous te nommions d'une façon dérisoire, et nous, futurs chimistes, ingénieurs, économistes, il y avait une différence qui n'était certes pas à notre avantage; à s'en tenir aux apparences, on aurait pu assurer que c'était toi l'homme de laboratoire, et nous les artistes.

—Tu es bien aimable. Pour en revenir à ton portrait, à notre portrait, si tu le veux bien, je ne t'étonnerai pas en te disant que d'une manière générale je n'affectionne pas beaucoup ces travaux de mémoire. Depuis la guerre il ne se passe pas de semaine qu'on ne me demande de retracer l'image

(Suite à la page 33)



approché de près ou de loin ma femme, j'aime davantage sa mère et même d'insipides parents éloignés, je m'attends à des mots de fournisseurs, de domestiques, parce qu'ils ont entendu sa voix. Mais tout cela, vois-tu, ressemble aux photographies: ce sont des fragments d'elle, ce n'est pas elle tout entière. Ah! je voudrais tant posséder une image qui fût la synthèse de son âme et de son corps! Oui, de son corps. Tu sursautes, tu parais étonné, froissé. Tu estimes sans doute qu'il y a quelque chose de monstrueux, d'impudique dans mon désir et surtout dans le simple fait de te l'exprimer, de ne pas le garder pour moi tout seul. Chez nous autres, hommes, la discrétion existe en général non pas toujours sur le nom de celles qui nous ont aimés, mais sur les détails de leur intimité. Nous éprouvons sur ce chapitre plus de prudence que les femmes qui, elles,

temps que cette épaule, le spectateur n'établira-t-il pas entre l'un et l'autre un rapport au profit d'une révélation voluptueuse?

Lacroisade parut chanceler devant cette remarque, mais son hésitation dura peu, et il reprit, avec cette certitude des passionnés que les objections ralentissent de quelques minutes, mais dont elles ne font en définitive qu'accélérer et renforcer la décision:

—Bah! qui donc verra ce portrait? Toi? Mais ne t'ai-je pas dit que ton métier même te plaçait en dehors de sa réalité physique. Par exemple, je te prierai de ne pas l'exposer au Salon. Je sais que je te demande en ce moment un dur sacrifice d'amour-propre. Non? Tiens, c'est étonnant, tu n'as pas l'air d'y tenir? J'aurais cru qu'un artiste était plus fier de son oeuvre, plus désireux de la montrer. Comme c'est curieux! Enfin, tant mieux si ta modestie

LES TRÉSORS DU GÉANT

Par Henri Lapointe

Roman Canadien inédit

(Suite de la dernière livraison)



« Je ne comprends pas le caractère de ma soeur, s'empressa de répondre Jean avec un désespoir comique. Elle se croit la fille la plus maladroite, la plus laide, la plus ignorante et la plus sotte qui soit et, cependant, au lieu de maudire continuellement ce mauvais sort, elle est toujours gaie comme un pinson!

—Maman l'a dit cent fois : «avec un caractère insouciant comme le tien, tu resteras célibataire!»

—Pourquoi refuserais-tu de rendre un homme heureux quand tant d'autres, par les femmes, sont malheureux! rétorqua sérieusement le frère.

—Voyons, Jean, cesse de me taquiner devant ces messieurs! supplia la jeune fille.

—Je ne veux pas que tu fasses une vieille fille! exclama Jean.

—Monsieur Larisière, ne comprenez-vous pas que mademoiselle ne cherche qu'à vous faire parler? demanda Paul avec bonhomie.

Marcelle lui sourit et répondit finement :

—Mon pauvre frère jette les hauts cris chaque fois que je parle de rester célibataire. On dirait qu'il croit qu'il est facile, dans cette forêt, de trouver un mari!

—Tu n'as qu'un mot à dire pour voir dix bûcherons tomber à tes genoux! assura Jean.

—N'en croyez pas un mot, messieurs! Je sais que les bûcherons me respectent et m'estiment beaucoup, mais je n'en crois pas un seul amoureux de moi, déclara Marcelle.

—Tu t'obstines à ne pas vouloir voir clair! proclama Jean.

—Tu sais bien que je n'ai pas d'amoureux! D'ailleurs, avec un sévère chaperon tel que toi, comment pourrais-je me laisser conter fleurette? demanda-t-elle avec une feinte gravité.

—Nos parents m'ont confié la mission de veiller sur toi et j'ai pris mon rôle au sérieux; si un jour tu daignes te laisser courtiser, vous veillerez sous mes yeux, car je tiens à la bonne réputation de «l'Ange des grands Bois!»

—Vous voulez que, comme la femme de César, aucun soupçon ne plane sur elle? posa Paul Allaire.

—Il y a parmi nos bûcherons quelques mauvaises langues. Personne n'a encore osé calomnier ma soeur mais le soir qu'elle ferait une promenade sentimentale, au clair de la lune, le nimbe dont on l'encadre disparaîtrait et les ailes de notre «ange» tomberaient!

Marcelle était devenue rouge de confusion :

—Voyons, Jean, veux-tu bien parler d'autres choses! Demande plutôt à ces messieurs d'où ils viennent.

—Nous venons de Montréal, répondit Allaire.

—Alors, M. Allaire, c'est un voyage d'étude forestière? s'enquit la jeune fille.

—Dans la forêt, mademoiselle, j'ai tout à apprendre!

—Vous êtes envoyé par le gouvernement? demanda encore Marcelle.

—C'est la recherche d'un trésor qui m'a conduit ici!

—Vous voulez rire, sans doute? s'amusa la soeur de Jean.

—Je ne badine pas. Voici les faits.

Alors, Paul raconta, toujours sous le sceau du secret, par quel concours de circonstances il s'était allié au robuste Béland pour son voyage à la Rivière au Chien. Le frère et la soeur étaient tout oreille. Enfin, Paul narra avec forces détails leur pénible randonnée et parla de la généreuse hospitalité que, enfin de compte, les deux vieillards leur avait accordée.

—Ils vous faut excuser la première attitude de nos parents, car ils sont maintenant très méfiants, fit Marcelle avec un bon sourire.

—Ils nous en ont dit la raison, déclara Paul Allaire.

—Maintenant que vous savez à quel point nous étions désespérés, j'espère que vous me pardonneriez d'avoir forcé la porte? implora David.

—Comme vous ne vouliez aucun mal aux chers vieux, vous n'avez pas fait une mauvaise action. Ainsi, nous n'avons rien à vous pardonner.

—Vous avez dit, n'est-ce pas, qu'ils se portaient bien? fit Marcelle.

—Ils se portaient à merveille, répondit Paul Allaire.

Un nuage passa sur le front de Jean Larisière et il dit, d'une voix singulièrement émue :

—Bon père et brave mère, ils se sacrifient pour moi. Ils n'ont pas mes goûts d'ours sauvage et cependant, ils n'ont pas hésité à me suivre dans cette solitude éloignée. Et ma pauvre soeur, arrachée brutalement à ses études et enterrée vivante, loin de la civilisation! J'ai été trop égoïste de les entraîner ici, car ils seraient tous bien mieux à Montréal.

—Je ne regrette pas la ville, affirma la jeune fille, avec une conviction profonde, quant à nos parents, ils se sont faits à leur nouvelle vie et leur bonheur est parfait quand nous sommes avec eux.

—Il y a un mois que je ne les ai vus, expliqua le frère, et j'attends que le chemin soit passable, en

voiture, pour aller embrasser les deux chers vieillards. Je profiterai de cette occasion pour prendre des mitaines de laine pour les premiers grands froids.

—Vos mitaines sont dans mon sac, déclara Béland.

—Mademoiselle, j'ai dans mon baluchon, quelque chose que votre mère vous envoie, fit Paul, joyeusement.

—Devine, Marcelle! dit Jean, en clignant de l'oeil. La jeune fille n'hésita pas longtemps :

—C'est mon beau chandail rouge!

—Vous avez deviné juste.

—Quel bonheur, s'exclama Marcelle. Je veux, cet hiver, respirer un peu l'air extérieur, en faisant de courtes promenades en raquettes et ce vêtement me sera très utile.

—Vous n'avez guère de temps disponible, n'est-ce pas, s'enquit Paul.

—Une heure ou deux dans l'après-midi.

—Ma pauvre soeur accomplit une rude besogne et, pourtant, elle trouve encore le moyen de faire de la couture et de soigner les blessés.

—Les accidents sont fréquents dans la forêt, affirma gravement David.

—Nous avons un infirmier et cependant, pour les pansements douloureux, les bûcherons réclament Marcelle.

—Les femmes ont les mains douces proclama finement Paul Allaire.

La jeune fille se contenta de sourire.

—Ma soeur est une merveilleuse infirmière.

—Mademoiselle, avez-vous étudié en ce sens? demanda Paul.

—Je ne sais que ce que ma mère m'a enseigné, répondit modestement Marcelle.

—Notre mère est une garde-malade diplômée, expliqua Jean.

—Je suis bien ignorante dans l'art de soigner mais je fais mon possible pour soulager les souffrances que je trouve sur mon chemin!

—Mademoiselle, vous parlez d'or! exclama Paul Allaire.

—Je suis très sensible à vos compliments, mais, si vous le voulez bien, revenons à mes parents. Vous ont-ils chargés de quelques messages.

—Votre père a hâte de vous revoir et votre mère vous fait une recommandation expresse, répondit Paul Allaire.

—Laquelle? demanda Jean, croyant deviner.

—C'est de ne pas oublier votre prière, matin et soir! déclara Paul, en lançant à Marcelle, un regard amusé.

La jeune fille devint soudainement songeuse.

—Pauvre mère, soliloqua-t-elle, à mi-voix, en évoquant sans doute l'être cher, elle s'inquiète toujours des âmes que Dieu lui a confiées!

—C'est tout naturel, approuva Jean, avec conviction.

—Maman peut se rassurer, car notre santé morale est parfaite et nous n'oublions pas les pratiques de notre religion. Nous ne recevons que rarement les sacrements et cependant, nous sommes toujours en état de grâce. Pourtant, malgré notre vigilance, si nous abandonnions le bon Dieu, je ne sais trop ce qui pourrait arriver et c'est le tourment de ma mère que de me savoir confinée avec une troupe d'hommes plus ou moins rustiques.

—Les bûcherons ne sont pas tous confits dans la dévotion! souligna en souriant le frère.

—Je ne crois pas que les hommes de chantiers soient plus méchants que les autres ouvriers, opina Paul, et je gagerais que la vertu de mademoiselle serait plus en danger dans une manufacture ou dans un bureau d'homme de profession ou d'affaires!

—Je suis de l'opinion de mon savant confrère! laissa tomber David, de sa voix grave.

—Monsieur Allaire, vous tenez là le langage de mon père, déclara la jeune fille.

Comme le repas était fini Paul et David gagnèrent la hutte des bûcherons pour aller chercher les articles qu'ils avaient apportés au frère et à la soeur.

Paul, en ouvrant son sac, eut une surprise désa-

gréable : les mitaines lui apparurent mais il ne vit trace du chandail.

—La vieille a-t-elle oublié de nous le donner? fit-il à David.

—Je vais regarder dans mon baluchon, répondit le géant.

Quelques secondes plus tard, David en retirait le précieux vêtement.

Alors, piqué quelque peu de constater que la mère Larisière avait accordé à son compagnon le privilège d'apporter le merveilleux ouvrage de laine, Paul dit, avec une pointe de dépit :

—Je vais donner les mitaines au garçon et vous, vous allez présenter le chandail à la fille avec un gracieux compliment.

—Oh non! se récria David, en faisant un pas en arrière, je suis trop timide avec le beau sexe.

—Puisque l'on vous a confié le chandail, livrez-le à la demoiselle.

Devant l'obstination de son ami, le colosse fit appel à tout son courage, prit le tricot et, embarrassé, tout songeur, suivit Paul.

—Voici vos mitaines! dit Paul, en les donnant au jeune homme.

Allaire n'attendit pas les remerciements de Jean, et sortit à la hâte, non sans avoir jeté un regard moqueur à David Béland. Le géant, remarquant la retraite précipitée de Paul et son regard narquois, se troubla devant les yeux bleus et charmeurs de Marcelle. Les quelques phrases de circonstance qu'il avait hâtivement combinées, s'envolèrent de son esprit et, décidément affolé, David mit le chandail dans les mains tremblantes d'expectation, et dit simplement :

—Il était dans mon sac de voyage!

—Je vous suis bien reconnaissante de l'avoir, de si loin, apporté sur vos épaules! répondit Marcelle en gratifiant le gros homme d'un sourire que Paul eut payé un bon prix.

Avec un enthousiasme enfantin, la jeune fille se mit à palper le vêtement et à le baiser follement.

David, près de la porte, s'était promptement esquivé, et, en relevant le front, Marcelle constata la disparition du timide colosse.

Elle poussa un soupir et, sur un ton chagrin, demanda à Jean.

—N'est-ce pas ma laideur qui les a effrayés tous deux à ce point?

—Tu n'es pas laide! affirma le frère avec bonté.

—Je me suis déjà vue dans un miroir! posa Marcelle en essayant de rire.

—Va te regarder tout de suite dans une glace! conseilla Jean, avec bienveillance.

La jeune fille se rendit machinalement au petit miroir pendu au mur de troncs d'arbres et jeta dans la glace un rapide coup d'oeil interrogateur. Elle avait à ce moment le visage rouge d'émotion et les yeux pleins de lueurs étranges. Marcelle vint bien près de se trouver quelque peu jolie. Mais, d'habitude, la pauvre petite glace lui révélait une face si sombre, éclairée faiblement des deux taches de graisse qu'étaient ses yeux, qu'elle ne s'attarda pas à étudier son reflet et qu'elle lança sur un ton moitié rieur, moitié sérieux :

—Jean, je ne sais pourquoi tu persistes à me répéter que je ne suis pas horrible à contempler?

—Les bûcherons ne t'ont-ils pas fait des compliments?

—Si, mais la galanterie et la reconnaissance ne reculent pas devant ces mensonges qui ne causent de mal à personne. Mais, toi, tu devrais me dire la vérité. Voyons, ne suis-je pas noire comme une corneille?

—Tu as les cheveux très noirs et la peau brune, mais tes traits sont bien réguliers.

—Oh! oui, avec un nez à ne pas sortir à la pluie!

—Ton petit nez, légèrement retroussé, donne à ta beauté un cachet particulièrement enchanteur.

—Et mes yeux blancs comme ceux d'un poisson gelé?

—Leur douce flamme attire mystérieusement.

—Tais-toi, car je sais que tu ne parles pas sérieusement.

—Crois-moi, Marcelle, ta vue fait soupirer bien des forestiers.

—Mes formes ne sont plus de mode.

—Encore une erreur!

—La mode est aux cure-dents et je suis un saucisson de Bologne!

—Voici que, de nouveau, tu exagères. Tu ne pèses que cent cinquante livres.

—Joli poids pour une fillette! Soixante kilos!

—Mais, tu mesures cinq pieds et huit pouces.

—De diamètre, n'est-ce pas?

—De taille.

—Autour de la taille?

—Tu veux toujours me taquiner. Reconnais donc que tu es admirablement bien proportionnée.

—Veux-tu bien parler d'autre chose. Tu deviens insupportable avec tes flatteries. Va faire ton tour de chasse; ce sera plus sensé que de me dire des fadaïses!

—Tu as raison. Je vais inviter Allaire et Béland à m'accompagner.

Jean prit sa carabine, accrochée aux poutres du toit, et quitta aussitôt la cuisine.

La jeune fille resta un moment pensive.

—Jean est un grand fou, songea-t-elle. Je resterais célibataire, je le pressens, et ne m'en attriste pas. J'éprouverai de grandes joies à prendre soin de mes vieux parents ainsi qu'à me dévouer envers mes malheureux frères, les exilés des grands bois. Mon avenir est tout tracé : je trouverai mon bonheur à aimer globalement tous les êtres humains. N'est-ce pas une sorte d'égoïsme que de se hâter, par le mariage, de confiner notre amour et nos attentions à un seul homme quand, dans l'enfer terrestre, des milliers réclament des consolations dans leur infortune, un lumineux sourire féminin dans leurs ténèbres? Décidément, je ne me sens aucune vocation pour le mariage. Vive les hommes, vive les femmes, vive la liberté!

Sur cette réflexion, Marcelle reprit joyeusement sa besogne.

Bientôt, on eut pu l'entendre turluter comme un rossignol.

CHAPITRE IV

Quand Jean rejoignit Paul et David, ceux-ci étaient en train de vider leurs baluchons. Aux yeux étonnés du marmiton le géant sortit de son sac le coffre d'outils dont nous avons déjà parlé.

—Par quel moyen avez-vous fait transporter cette boîte? s'informa Jean Larisière avec surprise.

—Je l'ai tout simplement apportée sur mon dos, répondit David, en s'amusant de la stupeur du marmiton.

Paul, après avoir, de son colis, mis à jour des vêtements, en retira un petit appareil de radio muni de tous les accessoires.

—Combien de temps vous faut-il pour mettre cet appareil en état de fonctionner? questionna le chauffeur.

—Trois ou quatre heures.

—Et, si l'on vous aidait? s'enquit Jean.

—Une couple d'heures, tout au plus.

—Alors, je n'irai pas à la chasse. Vous installez votre machine et, dès ce soir, je parlerai à mes vieux parents.

—Je vais installer mon appareil, mais je constate que vous ne connaissez encore rien du radio.

Allaire dit à ses auditeurs que sa machine ne pouvait lancer de messages mais qu'elle permettrait d'entendre les postes émetteurs dans un rayon de mille milles. Il leur apprit qu'un grand journal de Montréal avait, à grands frais, fait construire un poste puissant et qu'il lançait dans les airs des concerts de toute beauté.

—N'y a-t-il que le chant et la musique qui soient irradiés? s'informa l'éclopé.

—Non, monsieur, ce poste est à l'affût de l'actualité et tous les personnages de marque qui passent à Montréal sont invités à débiter un discours au radio.

—En comprend-on les paroles? demanda le chauffeur.

—Aussi bien que je viens de saisir celles que vous venez de prononcer.



Une scène sur l'une de nos belles rivières canadiennes.

—J'ai bien hâte que votre appareil fonctionne! exclama Jean.

—Alors, vite à l'oeuvre! commanda Paul avec enthousiasme.

—Quels outils vous faut-il? s'informa le chauffeur.

—Ne te dérange pas; Paul puisera dans mon coffre! répondit David.

En radiophonie Paul était déjà expert car, dès l'apparition des premiers appareils, il s'était passionné à l'étude de cette science moderne. Il fallait qu'il souffrit d'une forte attaque de radiomanie pour emporter si loin, sur ses épaules sensibles, la boîte aux disques numérotés, une batterie électrique et quelque cinq cents pieds de fils métalliques.

Paul, au moyen d'une tarière, fit percer deux trous horizontaux dans les murs. Ensuite, il y enfonça deux longues chevilles de bois sur lesquelles il cloua une épaisse tablette, tirée d'une grosse bûche de pin.

Il déposa son appareil sur cette table rustique mais, en somme, assez solide. Paul s'occupa en-

suite à fabriquer une antenne qu'il fit de la longueur séparant deux gigantesques sapins. Puis, il confia à David et à Jean le soin de mettre en place cet accessoire indispensable à son modeste appareil. Une heure plus tard, à part quelques détails à rectifier, le poste récepteur était terminé.

—«Cette machine va émerveiller les bûcherons!» songeait notre mécanicien, en mettant la dernière main à son oeuvre.

A ce moment, venant de la cuisine, Marcelle apparut. Paul la salua poliment, lui présenta une paire d'écouteurs et lui dit de les coiffer comme il allait le faire. La jeune fille se prit à lui sourire en écoutant les vibrations de l'éther : elle ne croyait pas devoir entendre autre chose que ces bruits insolites imitant parfois le cri des sirènes de navires ou le crépitement d'une salve d'artillerie.

Paul tournait les disques numérotés en expliquant : —Il n'y a peut-être, à ce moment, rien dans les airs.

Paul continua de chercher les ondes chargées et Marcelle s'écria soudainement :

—On parle en anglais!

Le mécanicien ajusta l'appareil et les deux auditeurs saisirent parfaitement tous les mots d'un discours en langue anglaise.

—On dirait que l'homme est ici même! fit observer Marcelle.

—Il parle cependant à une grande distance de notre appareil. Mon radio peut capter les émissions des postes situés à mille milles à la ronde. Si nous attendions la fin du discours nous saurions qui parle et de quel endroit, car on l'annonce toujours aux auditeurs.

—C'est une étonnante invention! s'émerveilla Marcelle.

—C'est, à mon avis, l'une des plus grandes découvertes du vingtième siècle car c'est une chose presque miraculeuse que d'avoir construit un appareil pour lancer au loin les sons et un autre dispositif pour capter fidèlement tout ce que transmet le microphone.

—Qu'est-ce qu'un microphone?

—C'est un instrument pour saisir le son et en augmenter l'intensité.

—Ainsi, fit Marcelle, en prêtant une oreille distraite à l'orateur éloigné, quand les postes lancent leurs émissions dans l'espace, l'air qui nous environne est rempli de paroles, de musique vocale ou instrumentale, et, sans le secours des écouteurs de radio, nos oreilles ne saisissent rien de tout cela?

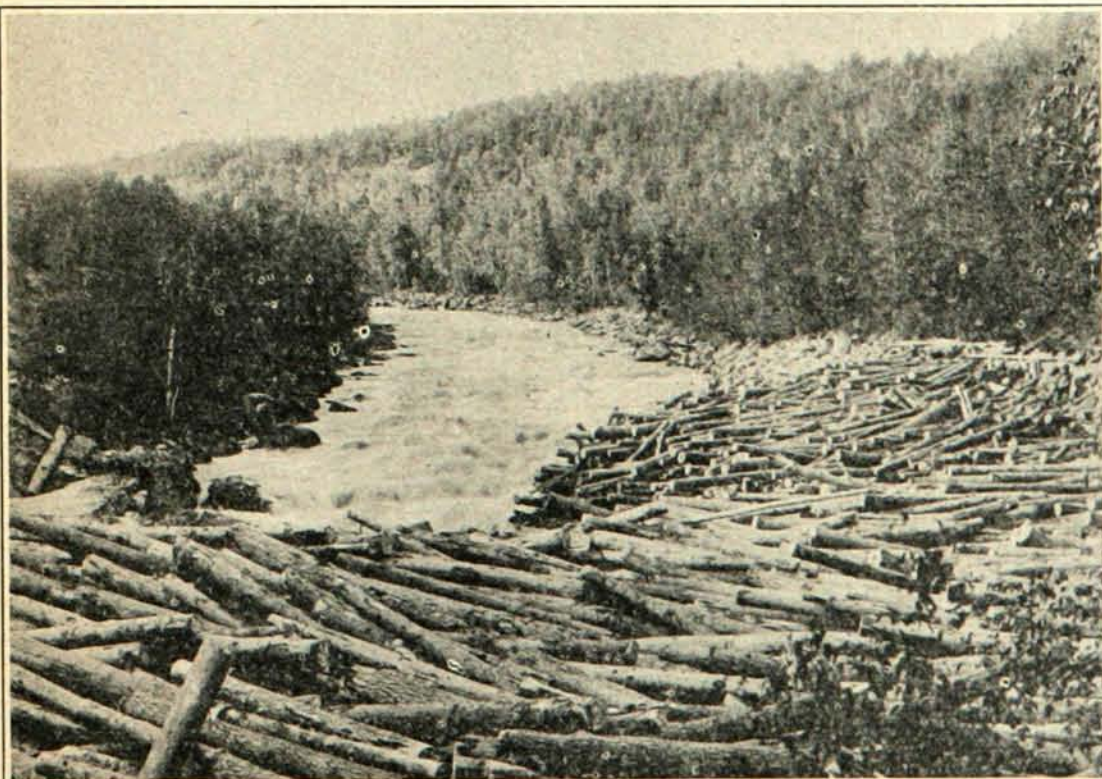
—En effet, mademoiselle. Une autre chose extraordinaire c'est que, lorsque plusieurs postes opèrent en même temps, il n'en résulte pas un vacarme sans nom.

—En effet, comment peut-on éviter la confusion?

—La découverte des ondes hertziennes a résolu le problème.

Paul allait se lancer en de longues explications lorsque soudain des cris de douleur se firent entendre au dehors.

Prompte comme l'éclair, Marcelle enleva de sa tête l'appareil récepteur, en coiffa brusquement David et, le coeur battant d'angoisse, elle sortit à la hâte.



La flotte des billes vers les usines.

Sur une civière rudimentaire, deux hommes transportaient un blessé à l'infirmerie.

—Mon Dieu! qu'est-il arrivé à ce pauvre homme? se lamenta Marcelle en s'approchant.

—Il s'est ouvert un pied avec une hache! répondit l'un des brancardiers en esquissant un geste d'horreur.

—Il saigne abondamment! ajouta le second avec un soupir triste.

—Ce pauvre malheureux est bien malchanceux, car c'est la seconde fois qu'il se blesse! s'apitoya la jeune fille en joignant les mains.

—Cette fois-ci, il s'est blessé plus grièvement, expliqua le premier brancardier.

—Courez à l'infirmerie pour faire laver cette plaie et la panser!

Le blessé, les dents serrées, pour ne pas crier sa souffrance et son désespoir, laissa enfin échapper cette plainte :

—Je ne veux pas que l'infirmier me touche le pied! Allez chercher mademoiselle Larisière!

—Ne vous désolerez pas, pauvre monsieur, répondit Marcelle en se penchant vers lui, je vous donnerai bien volontiers mes soins.

—Oh! mademoiselle, vous êtes toujours notre providence! proclama le malheureux d'une voix douce et avec un regard noyé.

L'on pénétra dans l'humble hôpital. Marcelle, avec d'infinies précautions, enleva la chaussure et les bas du blessé et mit à nu la plaie béante de laquelle s'échappait encore un flot de sang.

La jeune fille lava soigneusement la blessure, et, comme elle s'appretait à verser du collodion dans la plaie, l'infirmier lui dit :

—A votre place, je placerais des feuilles de tabac sur la blessure avant de procéder au pansement.

—Pas de tabac! se lamenta le blessé.

—N'ayez crainte, mon bon monsieur, je ne vous ferai pas souffrir inutilement.

Marcelle laissa couler dans la plaie quelques gouttes de la préparation chimique et procéda ensuite à un savant pansement. Bientôt, l'homme reposait paisiblement et remerciait généreusement la jeune fille :

—Mademoiselle, vous êtes bonne comme une mère! s'écria-t-il, en prenant la main de notre héroïne.

—Il eut été cruel, de ma part, de vous refuser mon assistance.

—Vous êtes une créature du bon Dieu! exclama le blessé.

—Reposez en paix, mon bon monsieur. Il faut que je cours à ma cuisine mais je reviendrai bientôt prendre de vos nouvelles.

—Allez, mademoiselle, je sais que vous ne m'abandonnez pas!

Marcelle sortit de l'infirmerie et avec elle sortirent aussi Jean, Paul et David qui avaient été témoins de la dernière scène.

En regagnant la hutte des bûcherons, Béland souffla à l'oreille du marmiteux :

—On a bien raison d'appeler votre soeur : "L'ange des grands bois".

—Marcelle est bien bonne pour tout le monde! répondit le frère.

Le géant ne parla plus et, songeur, réintégra la maison de troncs d'arbres.

Paul raccrocha ses deux paires d'écouteurs de radio en remarquant :

—C'est dommage que je ne possède que ces deux appareils récepteurs. Il m'en faudrait cinquante pour accommoder les forestiers qui voudront écouter le concert, ce soir.

—Ils écouteront à tour de rôle, répondit David Béland.

—Le soleil est couché, ils ne tarderont pas d'arriver, expliqua le chauffeur.

A peine avait-il prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit brusquement et qu'un jeune homme entra en coup de vent :

—Victoire! exclama-t-il, nous avons encore gagné la prime!

—Tu fais toujours partie de l'équipe Polsuk? fit le chauffeur.

—Oui, mon petit.

—De combien de billes l'emportez-vous? questionna Béland.

—D'une cinquantaine, comme d'habitude.

—Votre chef d'équipe se croit-il supérieur aux autres bûcherons?

—Il le dit à qui veut l'entendre.

—Sait-il qu'il ne doit la prime qu'à la terreur qu'il inspire?

—Il doit s'en douter quelque peu.

—Vous vous laissez faire la loi par cet étranger?

—C'est un cas de force majeure.

—Que dites-vous?

—Contre la force, il n'y a pas de résistance; contre Polsuk, il est impossible de lutter!

—Chaque homme trouve un jour son maître! lança Béland avec conviction.

—C'est ce qui va vous arriver si vous osez regarder Polsuk de travers ou, pis encore, cherchez à le dominer! déclara le jeune homme en se dirigeant vers le lavabo rudimentaire afin d'y procéder à une toilette sommaire avant d'aller au réfectoire.

—Jules Lavigueur à raison, dit d'une voix grave le convalescent, car le Polonais est un homme redoutable dont il ne fait pas bon provoquer la colère.

—Alors, au lieu de lui tenir tête, je lui lécherai

les mains! proposa David Béland en souriant mystérieusement.

A ce moment, l'homme qui était à se laver à grande eau se tourna vers nos héros, les yeux fermés, le visage ruisselant et, en s'emparant à tâtons de la serviette à rouleau, s'esclaffa :

—Nous n'en serons pas scandalisés car c'est ce que font tous nos bûcherons!

—C'est une bande de poltrons et mon ami ne les imitera pas! proféra bravement Paul Allaire.

—Attendons les événements! répondit fièrement le colosse au moment où un second bûcheron pénétrait dans la hutte.

Ce dernier, vieillard aux cheveux blancs, vint s'asseoir près de Paul.

—Je vous présente le père Berlache, possesseur de bottes inusables, s'écria joyeusement le chauffeur.

—Tu voudrais bien en avoir de semblables! ronchonna le vieux.

—Si je le suis, il n'est pas nécessaire de le dire tout de suite à ces nouveaux venus; ils s'en convaincront assez vite!

—Vous n'entendez plus la plaisanterie?

—J'entends que l'on respecte mes cheveux blancs!

—Le père Berlache n'est pas dans son assiette, ce soir, opina Paul.

—On serait grincheux à moins! marmotta le vieillard.

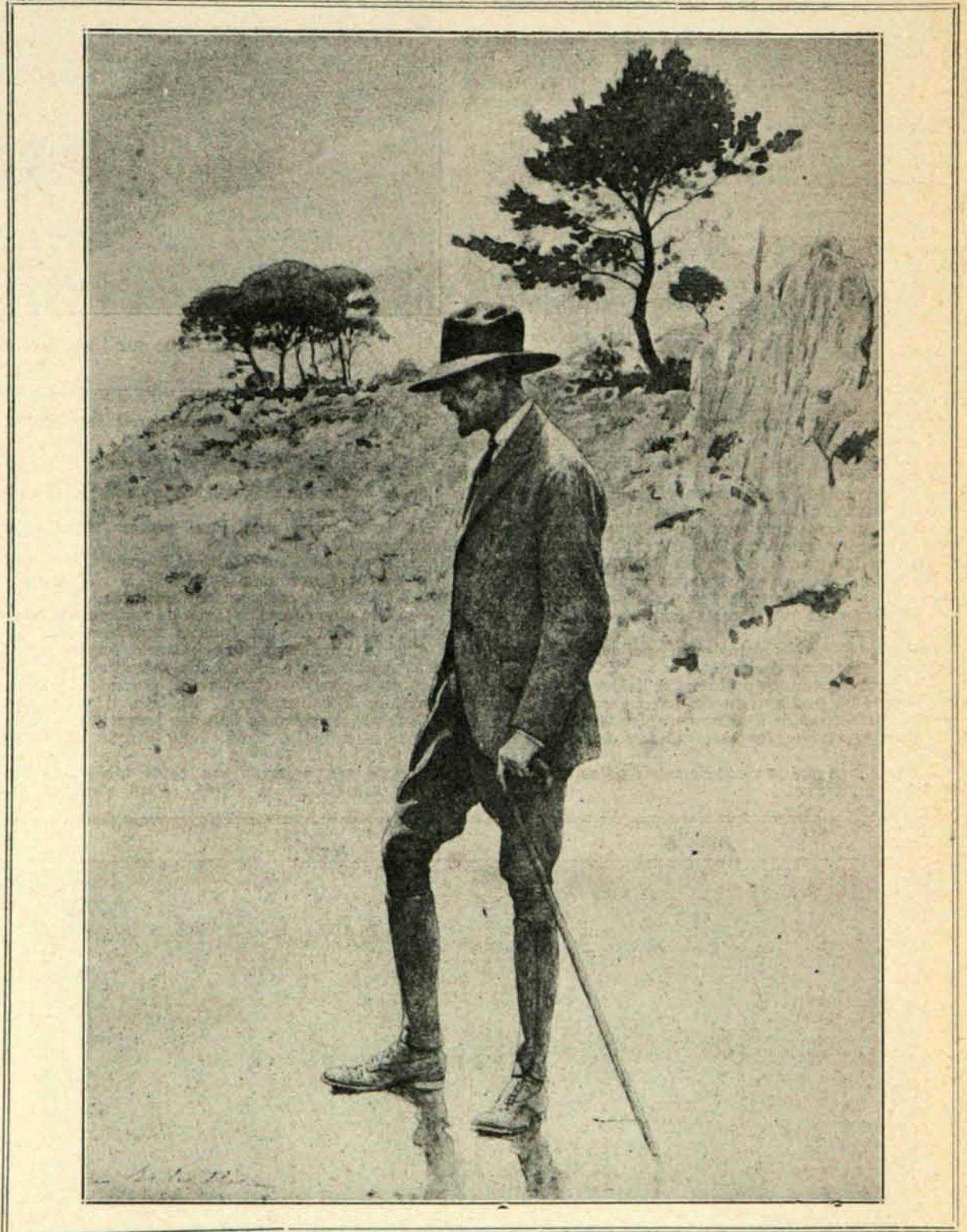
—Avez-vous perdu une maille de votre tricottage? s'enquit le gamin.

—Si le chef de notre équipe n'était pas un poltron, nous eussions gagné la prime!

—Que dites-vous là? interrogea avidement David.

—Depuis trois jours, nous allons à une allure de tortue afin de laisser triompher le Polsuk du diable.

—Consolez-vous, père Berlache, car le Polonais ne remportera plus la palme ou j'y laisserai ici mes os! exclama Béland, d'une voix forte.



—Pas du tout car vos chaussures ne sont pas meilleures que les autres!

—Elles proviennent de la peau de ma grosse vache rouge!

—Parlons-en de votre vache, morte d'un coup de soleil!

—Qu'est-ce que cela fait, voyons, petit polisson?

—Une vache cuite au soleil, ça fait du cuir brûlé! Tous les bûcherons présents éclatèrent de rire mais le père Berlache parut s'en offenser :

—C'est mal agir que de rire d'un vieillard!

—Nous ne rions pas de vous mais de la face du chauffeur, voulut expliquer David Béland.

—Ce jeune freluquet veut me faire passer pour un faible d'esprit; c'est pourquoi je n'aime pas les libertés qu'il prend avec moi!

—Admettez que vous êtes un peu maniaque! répondit le bourreau.

Le bonhomme Berlache en resta bouche bée :

—Vous entreprenez une rude tâche! finit-il par dire.

—Me croyez-vous de taille à résister au Polonais?

—Vous êtes un colosse et cependant Polsuk est plus gros que vous!

—Ce n'est pas un homme, c'est un hippopotame! fit le chauffeur.

La porte s'ouvrit et les bûcherons entrèrent pêle-mêle. La plupart des forestiers étaient de taille moyenne. Un homme énorme attira bientôt l'attention d'Allaire et de Béland :

—Quel est ce gros pâté-la? demanda Paul au père Berlache.

—C'est un nommé Laframboise.

—A le voir, j'aurais cru qu'il s'appelait Lamontagne! Que fait-il?

(Suite à la page 39)

La convention des femmes libérales et l'émigration

par

GAETANE DE MONTREUIL

Si le Congrès des Femmes libérales, à Ottawa, n'a pas l'effet de changer l'orientation de nos destinées et d'apporter une amélioration immédiate dans le sort de tous ceux qui souffrent, il aura prouvé, au moins, que les femmes ont des idées et qu'elles savent les exprimer: il aura donné l'occasion aux hommes de constater que les femmes pensent à des choses qu'ils oublient, eux, ou qu'ils négligent.

Le programme énoncé par toutes les orateurs marquait un grand souci du bien-être des individus et du développement progressif du pays. Et l'émigration, ce grand problème, a été l'un des articles le plus fièrement discutés. Nous applaudissons avec enthousiasme, parce que le système de recrutement appliqué depuis longtemps en notre pays a été désastreux.

Quelques-uns de nos gouvernants ont cru opportun de remplir en hâte tous les coins vacants de notre vaste territoire, sans trop de souci du triage des émigrés. Et le résultat a été un abaissement de la morale et un accroissement de la criminalité.

Comptant sur la complaisance ou la veulerie de leurs chefs, les agents d'émigration ont souvent envoyé dans nos "plaines de neige" des contingents indésirables, qui étaient, cependant reçus avec bienveillance et si bien accueillis, qu'ils se croyaient bientôt les maîtres.

Nous avons voulu l'émigration belge: les résultats ont prouvé la non valeur de nos espérances; la France — peu portée à sortir de chez elle — nous a envoyé (à part quelques sujets honorables) non pas son élite, assurément; d'autres pays se sont spécialisés dans l'expédition de rastaquoïères et de coupe-gorge; l'Angleterre, sans invitation, a souvent déversé dans nos villes le trop plein de ses trottoirs. Mais, ne disons pas trop de mal de l'Angleterre, car certaines compagnies canadiennes, qu'on accuse trop anglo-maniantes, ont su, au moins, faire un choix judicieux dans leurs importations. Dans la plupart de ces cas particuliers, les magnats de ces grandes organisations étant Anglais, ils favorisaient, naturellement, les leurs, mais avec prudence. Et c'est là un geste que tout Canadien devrait imiter: favoriser ses compatriotes; à mérite égal, leur donner la préférence, au lieu d'offrir insensément tous les avantages aux nouveaux venus, sans égard à leur manque d'aptitudes, à leur ignorance et trop souvent, à leur ingratitude et à leur hypocrisie.

Ah! ceux qui nous arrivent avec des intentions honnêtes de demeurer, en se conformant à nos habitudes — qui valent bien celles des autres pays, — nous devons les accepter avec bienveillance, mais sans nous amoindrir en leur faisant croire que nous les admirons en grandeur. Hélas! c'est trop souvent le contraire qui se produit; nous subissons sans révolte l'arrogance et l'insulte des oiseaux de passage, qui viennent s'engraisser à nos dépens, en s'accumulant des rentes, qu'ils s'empressent d'aller manger dans leur pays, en se moquant de notre bonté.

Il y a peu de temps, encore, une famille française, qui était arrivée à Montréal, en misère, il y a vingt-cinq ans, annonçait triomphalement qu'elle "rentrait en France", avec une jolie fortune gagnée en notre beau Canada, largement exploité et profusément dénigré.

Comment ces départs n'ont-ils pas inspiré déjà l'idée d'imposer une taxe raisonnable sur le capital qui s'en va de chez nous.

Ce serait un acte de justice, envers ceux qui restent avec l'intention de s'assimiler, de se naturaliser. — Mais nos lois de naturalisation elles-mêmes ont grand besoin d'être remaniées. — Dans tous les cas, les gens qui viennent s'établir en Amérique avec l'idée de n'y point prendre racine sont des acquis peu profitables au bien de notre pays: ils n'ont au coeur que l'ambition de s'enrichir et le mépris de ceux qui les aident généreusement à cette tâche.

Dans toutes les grandes administrations, il y a chez nous des étrangers qui prennent injustement la place des Canadiens mieux préparés pour l'emploi et plus aptes à le remplir à l'avantage des employeurs; dans tous les départements du gouvernement, à Ottawa aussi bien qu'à Québec, on trouve de nombreux échantillons d'effronterie et d'insignifiance étrangères.

C'est vraiment montrer l'exemple de très haut et consacrer le gobisme par décrets parlementaires. Les femmes libérales, en se préoccupant de cette question, ont montré leur haute conception du patriotisme et leur noble ambition de faire de la nation canadienne un peuple sain, uni dans un même rêve constant de développement matériel et de culture intellectuelle; elles ont désigné aux hommes — qui n'y prêtent pas assez d'attention — l'inconséquence d'un système, qui invite les étrangers et chasse les nôtres.

Mais les hommes ont parfois des raisons que la raison ne comprend pas; ils protègent en force des faiblesses qu'on devine sans les expliquer; ils ont, souvent, des tolérances scandaleuses, dont les conséquences s'étendent au delà de leurs prévisions. Pourquoi tolèrent-ils en notre pays des femmes tarées de France, de Belgique et d'ailleurs, qui n'ont d'autres mérite que leur audace, leur prétention, des moeurs honteuses, et qui s'insinuent à la place des canadiennes honnêtes et instruites, aux emplois de confiance, par le gobisme et la bêtise des chefs, qui les acceptent par trahison et les honorent en s'avilissant.

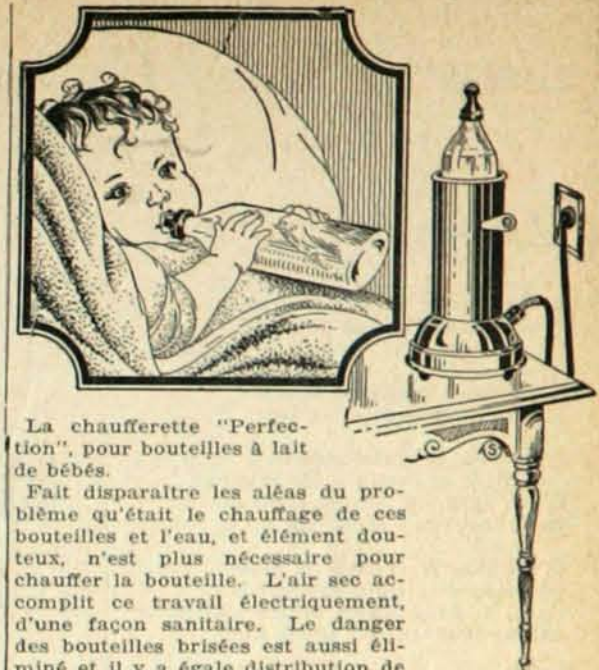
Nous pourrions citer de nombreux exemples et entr'autres celui de toute une famille belge qui, après avoir été éduquée dans le vice par une mère infâme, fit un simulacre de conversion pour accaparer la protection d'un piteux comité de vertu. On retrouve maintenant ces femmes avilies et avilissantes en des milieux selectes et exceptionnellement propices à l'usage de leurs hypocrites et dangereuses manoeuvres, où elles simulent l'honneur, en étant très généreusement payées.

L'application d'une loi rétroactive de l'émigration imposerait un peu de retenue à ces déchets d'outre-mer, qui font en notre pays un honteux commerce d'elles-mêmes, de leurs enfants et même des nôtres. Ou'on les chasse sans égard au nombre d'années que ces parias auront souillé l'atmosphère de nos villes.

Ce travail d'épuration est au programme des femmes libérales: les anti-féministes qui ont si facilement et si mal à propos l'ironie à la bouche, oseront-ils tenter d'amoindrir d'un mot: utopie, une si noble ambition. Ils ont tellement pris l'habitude de parler en balivernes d'une conception qu'ils redoutent sans la connaître, qu'ils en sont venus à ne s'occuper que de l'assonance des mots, sans en mesurer la signification.

Mais c'est à l'école des grands principes et du véritable patriotisme qu'il faudrait refaire l'éducation de ceux qui ne savent pas encore lire dans les tristesses du présent les désastres de l'avenir.

Gaétane de MONTREUIL



La chauffeurette "Perfection", pour bouteilles à lait de bébés.

Fait disparaître les aléas du problème qu'était le chauffage de ces bouteilles et l'eau, et élément douteux, n'est plus nécessaire pour chauffer la bouteille. L'air sec accomplit ce travail électriquement, d'une façon sanitaire. Le danger des bouteilles brisées est aussi éliminé et il y a égale distribution de chaleur sur tous les côtés.

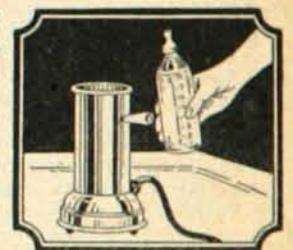


L'ancienne méthode

Vous n'avez plus besoin de craindre le manque de facilités pour réchauffer les bouteilles, alors que vous voyagez, car la chauffeurette "Perfection" pour bouteilles de bébés peut être utilisée partout où se trouve de l'électricité.

Si votre marchand ne peut vous en procurer, écrivez-nous directement, nous donnant son nom.

Tous peuvent utiliser cette chauffeurette, qu'il suffit de relier à une sortie électrique ordinaire. La course nocturne à la cuisine refroidie a toujours été un gros inconvénient. Vous pouvez maintenant chauffer la bouteille de bébé dans votre chambre à coucher.



La nouvelle méthode

**CANADIAN RADIANT
COMPANY, - LIMITED**

BOWMAINVILLE,

-:-

Can.

Recueil d'idées

RECUEIL d'Idées, par l'abbé Etienne Blanchard, auteur du "Dictionnaire du Bon Langage", près de 300 pages, relié. Cinq mille pensées et citations, dont un grand nombre canadiennes, sur cinq cents sujets différents. Prix: \$0.75; franco, 85 sous. Chez les libraires, ou écrire à l'adresse suivante: L'Abbé Etienne Blanchard, Eglise Saint-Jacques, Montréal. Timbres acceptés.

Cet ouvrage a pour but:

1. — De rendre service aux écrivains, professeurs, journalistes, orateurs, improvisateurs, etc., qui désirent broder sur une idée, activer leur verve, agrémenter leurs écrits ou leurs discours.
2. — De maintenir toutes fraîches dans la mémoire les pensées littéraires, philosophiques, religieuses, apprises durant la jeunesse et que le temps, chaque jour, contribue à nous faire oublier.
3. — De cultiver l'esprit et de l'affiner en le forçant à réfléchir sur des idées ingénieuses, concises, exprimées en style lapidaire.
4. — De réparer l'erreur de ceux qui ont négligé de prendre les notes au cours de leurs lectures et d'en recueillir des pensées, plus tard très précieuses.
5. — De fournir à ceux qui ne veulent pas rester inactifs et qui tiennent à utiliser tous leurs moments libres, soit au foyer, soit au bureau, soit en voyage, un petit livre commode où ils trouveront, en l'ouvrant à n'importe quelle page, des idées profondes qui réjouiront leur esprit et influenceront sur leur conduite dans la vie.
6. — De compléter l'oeuvre du DICTIONNAIRE DU BON LANGAGE, en gravant dans la mémoire de ceux qui feuilletteront souvent ce volume, les pensées les mieux tournées et les vers les mieux frappés de notre langue, ce qui ne pourra qu'enrichir leur vocabulaire, rendre leur phrase grammaticale, et leur assurer une grande facilité d'expression.

Le Foyer

La Causerie de Tante

Tante Arlette

Le meilleur moment

LE meilleur moment des amours
N'est pas quand on a dit : "Je
[t'aime!"]

Il est dans le silence même
A demi rompu tous les jours.

Il est dans les intelligences
Promptes et furtives des coeurs,
Il est dans les feintes rigueurs
Et les secrètes indulgences.

Il est dans le frisson du bras
Où se pose la main qui tremble,
Dans la page qu'on tourne ensemble
Et que pourtant on ne lit pas.

Heure unique où la bouche close
Par sa pudeur seule en dit tant;
Où le coeur s'ouvre en éclatant
Tout bas, comme un bouton de rose;

Où le parfum seul des cheveux
Paraît une faveur conquise!
Heure de la tendresse exquise
Où les respects sont des aveux!

Pour Rire

TEMPS superbe et presque
chaud, malgré un soleil en
gribouille qui n'a pas l'air
dans son assiette.

Les petits oiseaux chantent sans
s'apercevoir que déjà les feuilles tom-
bent...

Comme c'est heureux d'être oiseaux
et de ne point penser! Aujourd'hui sam-
édi — 3 heures. — Les grandes da-
mes qui ont une toilette nouvelle à
faire voir, doivent en ce moment se
ballader dans l'Ouest, poussant à qui
serait la plus belle... tandis que les
jeunes demoiselles, la bouche en aman-
de et le corps en trente-six croches,
font leurs plus beaux saluts aux bons
partis qui les regardent passer...

Moi qui n'ai, hélas, pas même un
mouchoir à étrenner et qui, hélas en-
core, ne sais pas faire de beaux sa-
luts, je dois me contenter, pour au-
jourd'hui, de me mettre le nez à la
fenêtre pour regarder dehors ce qui
se passe... est-il au monde amuse-
ment plus innocent et moins éreint-
ant ?

N'avoir pas à travailler, par un
beau samedi, ma foi, c'est presque du
luxue! Et je plains mes voisins qui se
croient obligés de savonner tout ce
qui leur tombe sous la main parce que
c'est le samedi... et le pauvre mari
qui, ce jour-là au moins, devrait être
tranquille, se sauve dans tous les coins
pour éviter les coups de balai... et
les bébés qui attrapent la coqueluche
dans les courants d'air... et les sta-
tuettes de la maison qui demandent
en grâce qu'on leur laisse leur pou-
sière vénérable et qui se voient, elles
aussi, les pauvrettes, flanquées dans
l'eau bouillante avec du savon plein
les yeux, plein les oreilles... Courage,
les bonnes Sainte-Anne et les Mo-
zart ne craignent rien : c'est le grand
ménage!

Et le soir venu, tout est si propre et
si bien rangé... qu'on ne retrouve
plus rien!

Ouf, ce samedi! jour de tremble-
ment où toutes les petites maisons
ont l'air des ruches en révolte!

Voici qu'une porte s'ouvre tout près
d'ici pour livrer passage à une jolie
petite créature brune en peignoir ro-
se... "chouette"! Mais dont les yeux
noirs et pas très doux me jettent des
regards furibonds parce que j'ai le
malheur de la regarder balayer son
trottoir... Je ne suis pourtant pas
pour me crever les yeux pour l'amour

Le mystère des âmes

Si l'on pouvait mettre au jour
le fond d'une âme, quelles
curieuses choses n'y décou-
vrirait-on pas ?

JE restais songeuse en me remémorant cette phrase enten-
due autrefois ou que j'avais lue dans un vieux bouquin.
Et je me disais que parfois il est bien difficile de con-
naître et de comprendre les sentiments des âmes que nous ren-
controns dans la vie. Qui peut deviner les harmonies secrètes
de l'esprit, saisir les mystérieuses correspondances du coeur ?
Nul ne peut se vanter d'avoir pu explorer pas plus que d'avoir
compris le pourquoi de telles pensées, le levier de cette action.

L'âme de l'homme est vaste et mystérieuse. Nous ne pou-
vons nous-mêmes la sonder si parfaitement que nous puissions
avouer se connaître soi-même entièrement. Qui peut savoir jus-
qu'ou notre esprit peut s'élever et jusqu'à quelle beauté notre
coeur peut atteindre? Il y a des fleuves profonds, des torrents
qui, délivrés des entraves imposées par les lois naturelles, empor-
teraient dans leur furie tout l'honneur accumulé par une longue
vie de devoir et de vertu.

On y rencontre aussi des zones où la pensée n'a jamais osé
s'aventurer mais on peut y voir aussi des zones tropicales, sau-
vages et malsaines que la religion vient heureusement tempérer.

Et dans toutes ces régions voltigent, comme des papillons
légers aux ailes diaprées, nos sensations habituelles, et telles des
chauves-souris repoussantes, nos doutes mauvais, nos préjugés,
nos antipathies et nos haines.

Si nous nous étudions attentivement, vous comprendrez qu'il
est bien difficile de déclarer que tel homme est complètement
mauvais ou que tel autre est absolument parfait, puisque tant de
sentiments complexes et opposés se peuvent trouver au plus pro-
fond de soi-même.

Parce qu'il y a en moi tant de moi divers, mon bonheur va-
rie chaque jour. Aujourd'hui, mon âme est remplie d'aurore et
de soleil. Demain, le saule y pleurera sous un ciel désolé.

Si nous connaissions tous les sentiments et les espoirs de cha-
que âme, ses aspirations vers le bien, son désir de s'amender, de
refaire sa vie, de suivre dans l'avenir le chemin du devoir, nous
ne porterions pas de jugements sur notre prochain et nous lui
tendrions une main secourable. Parce que nous ne pouvons voir
et comprendre ces âmes, nous leur dénions le droit de devenir
meilleures et de regagner l'estime universel.

Si nous connaissions l'histoire intime de chacun, nous n'au-
rions plus aucun désir d'envie et serions-nous si heureux de pos-
séder notre moi personnel, quelque multiple et difficile soit-il.

Lorsque l'Évangile nous apprend que le Christ "savait tout
ce qui était dans l'homme", il n'a pas besoin d'ajouter qu'il était
pitoyable et divinément indulgent.

Pour conclure ces réflexions personnelles que j'aime à vous
exposer, il fait bon comprendre que l'humanité, l'indulgence, la
bonté sont des vertus grandes et magnanimes qu'il est doux de
pratiquer et d'appliquer. Notre vie en est embellie et notre hu-
meur adoucie. Et puisque vous découvrirez dans votre moi intime
ces sources d'eau fraîche qui purifient et vous remplissent de
sentiments sublimes et élevés, ne refusez pas à vos semblables le
droit à l'honneur et à la vertu.

TANTE ARLETTE.

d'un balai... "Allez, Madame, ne vous
fâchez pas; je vais me mettre les
prunelles ailleurs... faites votre mé-
nage : c'est aujourd'hui samedi!"

Juste devant chez nous, existe un
grand couvent sombre et pas forte-
ment gai pour les personnes qui,
comme moi, l'ont sous les yeux une
partie de leur vie. Pendant le jour, on
y entend des sonatines tapotées par
des petites mains incertaines qui re-
commencent sans cesse... le soir on
aperçoit des chauves-souris qui profi-
tent du sommeil des oiseaux pour joi-
ner à cache-cache, sous les grands ar-

bres... et je n'aurais que la rue à
traverser pour faire une religieuse (si
j'en avais la vocation), mais avec mon
caractère de porc-épic, je me crois
vite en grève avec "notre supérieu-
re."

Quelle belle rue que la mienne! De-
puis une heure, je regarde dehors, et
pas un chat qui passe!! Mais oui,
voilà le facteur... mais il n'arrête
pas! Déception! Car depuis six mois
j'attends quelques écus que j'ai ga-
gnés à la sueur de... ma plume...
N'écrivez jamais pour de l'argent : ça
ne paie pas!

Voyez-vous cette grosse dame à l'air
heureux, qui s'en vient là-bas, un pa-
nier de fleurs au bras?

La sagacité de la
femme

AVEZ-VOUS jamais étudié tou-
tes les qualités physiolo-
giques et intellectives de ce
petit être si aimable, si
délicat et si tendre qu'est la femme?
Le côté piquant intéressant et subjek-
tif de la compagne du premier hom-
me ne fut-il jamais le sujet de votre
étude? Considérons sa pénétration
d'esprit et sa bonne intelligence dans
ses rapports avec son compagnon.

La femme (ou la jeune fille) sou-
cieuse par essence s'intéresse à tout;
curieuse par nature, elle prend tous
les moyens pour assouvir cet appétit.
Elle ne se butte à aucune difficulté de
cet ordre, si parfois elle n'atteint pas
le terme décidé elle ne laisse pas dé-
faillir son courage et reprenant une
autre voie elle tente de nouveau l'at-
taque. Sous ses habits féminins, elle
lutte à sa manière, avec tous les pe-
tits procédés que lui suggèrent ses
qualités intellectives.

Cet être si tendre, la création l'a
doué de qualités qui pourraient sup-
pléer à la force virile et à cette intel-
ligence pénétrante que Dieu a donnée
au chef de la création. Aussi la grâce
et la beauté que lui a départie son
créateur en font un petit objet qui se
joue des hommes et les fascine parfois
aussi facilement que ses moyens sont
plus ingénieux.

Que fait la femme lorsqu'elle veut
avoir une gaterie, un objet de luxe de
son mari? Regardons-la: elle va toute
souriante, bien mise, toute riieuse vers
son mari à qui elle vient de donner un
excellent dîner, lui fait quelques ca-
resses, oh! fort aimables, et de sa
douce voix, de son regard suppliant
lui fait sa demande. Elle est toujours
si prévenante qu'elle fait la réponse
affirmative avant même qu'on ait eu
le temps de lui dire qu'on ne lui pou-
vait rien refuser. Toute heureuse, elle
paie de caresses et de joie la faveur
obtenue et ne se demande cependant
assez rarement si les hommes eux
aussi ont bon coeur...

Qui de nous a pu garder un secret
envers sa femme ou son amie? Qui
peut lui cacher quelque chose? Oh! Il
n'est pas nécessaire de lui dire ou de
lui laisser entendre qu'on nous a confié
un secret... Sa sagacité le décou-
vre...

Vous remarque-t-elle soucieux, sé-
rieux, nerveux, perplexe, elle connaît
déjà votre secret. Elle ne vous dira
pas: "Tu me caches quelque chose
dis-moi vite, cela m'intéresse. Mais
avec sa tendresse naturelle, elle se fe-
ra le médecin de votre coeur, elle vous
apportera le remède de sa caresse et
de ses consolations, elle compatira à
votre douleur avant que vous lui ayez
tout raconté..."

Et vous croyez la femme moins bien
douée que l'homme; il faudra donc
qu'elle exerce encore quelque temps
sur vous ses qualités et ses talents
pour vous convaincre qu'elle est pour
le moins votre égale.

ROGER DUPIC

Elle échange des plantes pour du
vieux linge qu'elle vend ensuite, puis
elle gagne ainsi son paradis sans avoir
l'air de s'en douter...

Il me vient une idée terrible : celle
de "bargainer" les vieux habits de
mes frères pour de jolies palmes et
de métamorphoser ainsi mon mode-
ste boudoir en une délicieuse petite
serre. Que voulez-vous? J'ai la manie
du changement... et si cela ne chan-
ge pas, plus tard, quand mon mari se-
ra vieux... je le "bargainerai"...

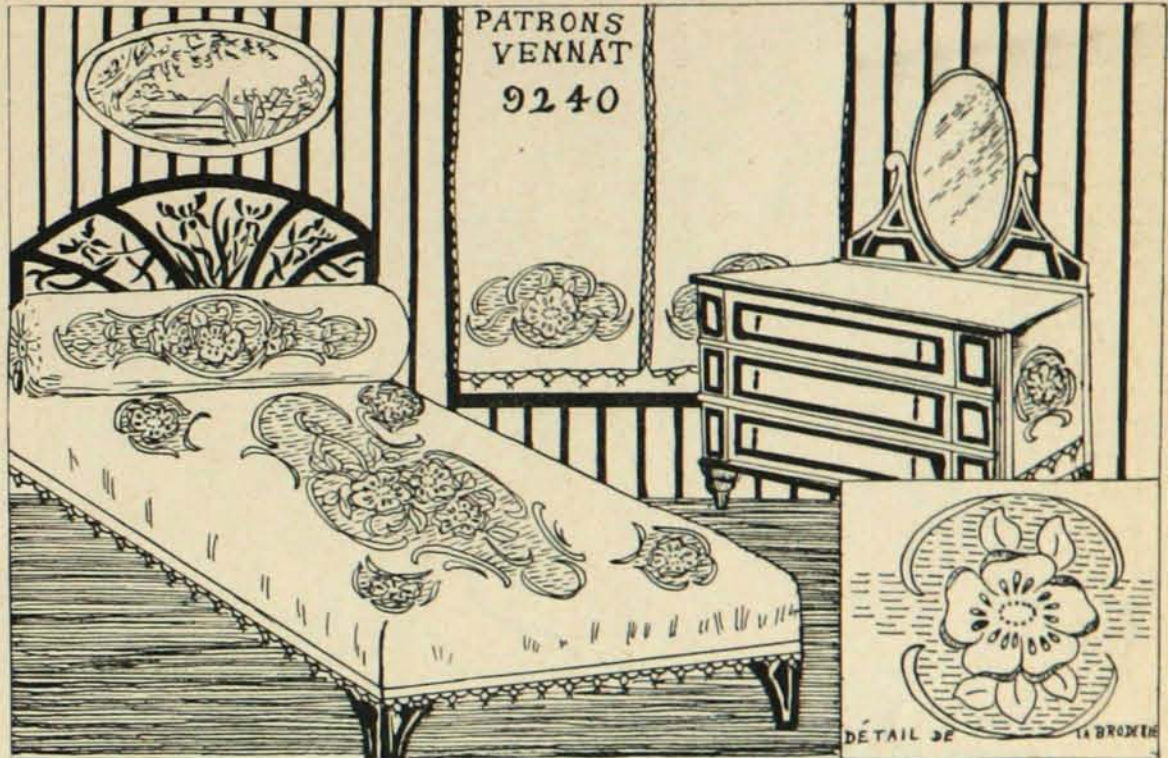
MARGOT.

Garniture de chambre et corbeille

Ceci est encore une garniture de chambre; mais comme c'est un des articles des plus en demande dans le moment nous croyons que nos lectrices ne nous en voudront pas de leur en présenter encore une. La broderie en est d'ailleurs très originale, et change complètement de ce qu'on a l'habitude de voir. C'est une sorte de broderie réserve, c'est-à-dire que les motifs sont seulement soulignés, et se détachent sur le fond brodé comme s'ils étaient réappliqués.

Toute la broderie se fera en coton perlé Nos. 5 ou 3; ce coton, souple et brillant, qui ne s'abîme pas au lessivage, est préférable au coton à six brins, pour les ouvrages de ce genre. Le fond des motifs se fait au point coulé, gros bleu. Les grands courants qui les bordent seront brodés pleins, en brun doré. Les grosses fleurs se feront rose géranium et rouge; les pétales sont au point de tige, et le rebord est brodé plein. Le coeur est souligné par des points de marguerite jaune or, et des noeuds français noirs. Les feuilles sont au point de tige, vert plus pâle pour le contour, et plus foncé pour les nervures.

Le dessus d'oreiller, les dessus de meubles, et les rideaux, sont ornés du même motif. Ces différents morceaux sont ensuite bordés d'une dentelle guipure de deux couleurs mélangées; c'est la dernière mode.



PRIX DE CES PATRONS:

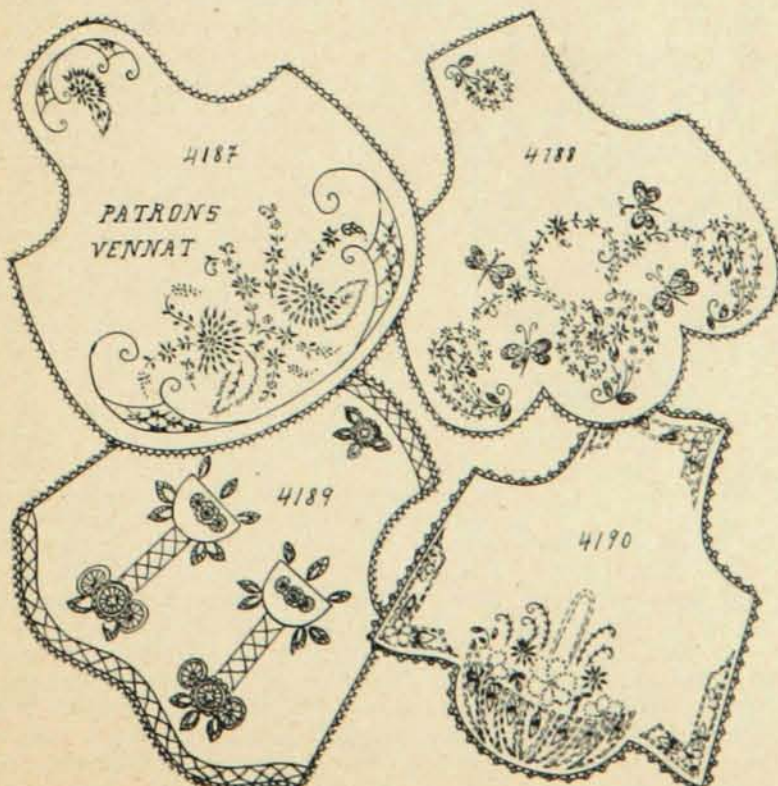
Dessus de lit: patron à tracer centre, 25c, rouleau, 15c, perforé, complet, \$1.00, au fer chaud milieu et 4 coins 65c, rouleau, 25c. Tout estampé sur coton jaune, \$2.65. Sur coton fini toile, \$5.00. Coton M. F. A. de couleur pour la broderie, \$1.80.

Set assorti, dessus de bureau, à tracer, 25c perforé, 50c au fer chaud, 35c, tout estampé sur coton jaune, 60c. Sur coton fini toile, \$1.00.

Set vanity, 3 morceaux à tracer, 15c, perforé, 40c, au fer chaud, 3 morceaux, 35c, tout estampé sur coton jaune, 50c, sur coton fini toile, 70c.

Bas de rideaux, patron à tracer, 15c, perforé, 35c au fer chaud, 2 côtés, 25c. Tout estampés, 36 x 54 pouces, \$1.00.

Voici maintenant de très jolis modèles de tabliers, parmi les plus nouveaux. La vogue de ces tabliers ne semble pas près de diminuer; ils ajoutent une note si gaie et si pimpante à la tenue de la maîtresse



de maison. Pour le thé, comme pour la cuisine et le travail ordinaire de la maison, ils sont toujours coquets et pratiques.

No. 4187.—Les grands courants et les quadrillés sont en gros bleu; les petites fleurs à l'intérieur sont jaunes. Les grosses fleurs sont brodées en trois tons de rose; et plus foncé près du centre, le deuxième rang, un peu plus pâle, et le dernier, plus pâle encore, le coeur est en noeuds français, noir. Les petites fleurs sont brodées, au point de marguerite, et au noeud français, en rose, bleu et mauve. Les tiges sont vertes, ainsi que les feuilles. Les deux grandes feuilles sont formées de points lancés couchés régulièrement les uns à côté des autres, et de longueur inégale; en suivant exactement le tracé, on obtient un résultat nouveau et joli.

No. 4188.—Des libellules qui folâtraient parmi des fleurs, voici un très joli dessin qui permet la combinaison de nombreuses couleurs; il est facile, pour un motif de ce genre, d'utiliser les aiguilles de reste d'autres ouvrages, qui s'emploieraient difficilement ailleurs, et qui permettront de varier au gré de votre fantaisie les nuances des petites fleurs de chaque bouquet. Les libellules ont le corps noir ainsi que les antennes; les ailes sont bleues faites de points lancés irrégulièrement disposés. Les plus grandes fleurs sont roses; les autres, de toutes les couleurs. Les feuilles et les tiges vertes.

No. 4189.—Le quadrillé qui suit le bas, le haut de la bavette, et remonte vers les poches, se fera à volonté, gros bleu ou brun doré. Les fleurs sont au point de tige et point lancé; celle du milieu sera rose vif, avec le coeur noir; des deux autres, l'une sera mauve et l'autre, jaune, si le quadrillé est bleu, ou bleue, si le quadrillé est brun. Les feuilles sont brodées de la même manière, d'un vert soutenu.

4190.—Voici une nouvelle forme de corbeille; la broderie s'en fait au point lancé, en brun clair; bruns aussi les motifs des coins du tablier, et celui du haut. Les fleurs sont faites en noeuds français, rose vif, avec coeur jaune. Les deux petites fleurs sont au point de marguerite, en mauve; les feuilles et les fougères, sont en vert deux tons.

Chacun de ces tabliers peut être fini, soit par un point de fantaisie, soit par une dentelle étroite, de couleur. Nous pouvons leur en fournir, en bleu, mauve, jeune, et rouge et blanc, à 5c la verge.

Prix de ces tabliers; patrons à tracer, 25c; perforé, 50c au fer chaud, 35c. Tout estampés sur coton jaune, 30c et 55c. Coton M. F. A. de couleur, six brins, 30c.

Les abonnées de Mon Magazine ont droit à 20% de remise sur les patrons, et 10% sur la marchandise estampée. Veuillez seulement joindre à votre commande, votre bande d'abonnement.

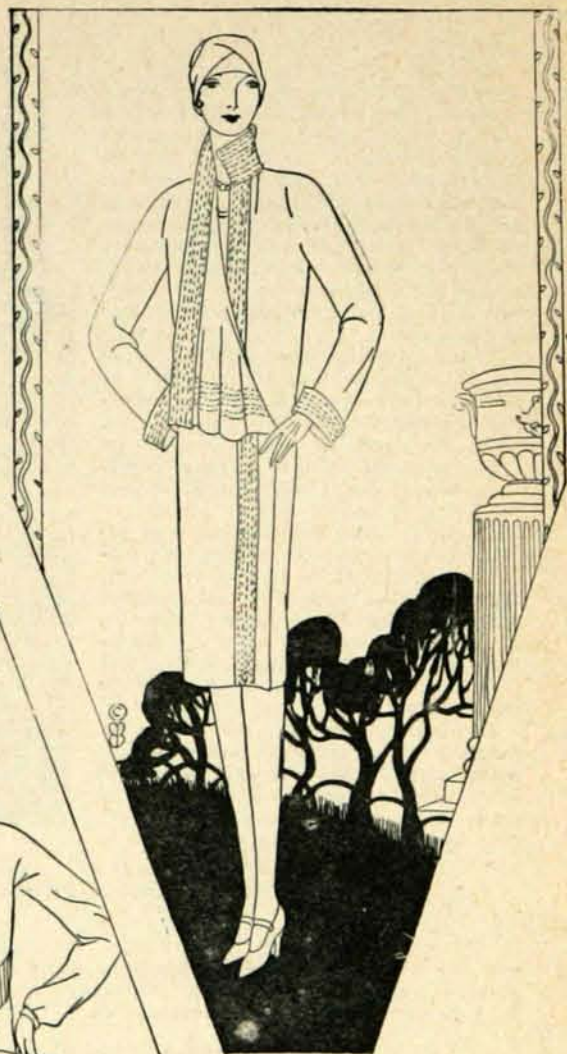
Raoul Vennat

3770 rue St-Denis

Montréal

Ce que seront les prochaines toilettes

Les nouvelles modes de l'été qui tarde tant à nous arriver s'annoncent avec un charme délicat et enchanteur. Leurs variantes sont infinies et leurs lignes, élégantes et sobres.



ROBES NOUVELLES

On peut appeler cette époque du printemps, époque de transition, puisque aucune ligne n'est vraiment établie. Il nous semble qu'il est coûteux de laisser de côté, la robe qui nous a plu et d'en adopter une d'un genre tout différent. Aucune caractéristique ne peut être remarquée dans la mode. Certains détails nous montrent les nouvelles tendances de la mode future.

Ainsi les robes du soir paraissent avoir adopté, la ligne plus longue en arrière qu'en avant. Les robes ne sont plus entièrement floues, elles s'ajustent aux hanches et dessinent le buste.

Sans que les robes du soir aient changé complètement, il y a tout de même un mouvement en faveur du crêpe georgette, de la mousseline de soie, du voile. Et ces robes toutes unies ne portent pour ornement qu'une large fleur de strass.

Les manteaux du soir suivent ce mouvement plus long derrière qu'en avant. Ces manteaux sont souvent montés sur un empiècement rond qui emboîte les épaules, qui s'élargissent ensuite par des fronces, de godets ou des plis. Ces manteaux ont toujours de grands cols de fourrure. Ils demeurent à la mode dans les coloris de contraste blanc et noir: col d'hermine sur manteau de velours noir.

Dans les robes nouvelles, on remarque tout particulièrement une toilette de popeline marine ouverte sur un plastron descendant jusqu'au bas de la robe de popeline ivoire. Les modèles de crêpe de Chine à impressions noires sur blanc, de mousseline bleue marine à pastilles de velours bleu clair, le crêpe de Chine imprimé ivoire sur fond rouge, une autre de crêpe satin noir rehaussée de broderies argent sur fond gris, un crêpe tchin-tchin noir à

impressions vertes; un plissé vert uni forme un long jabot blissé fin sur le côté du haut en bas de la robe; ce plissé uni garnit le bas de la manche sur un petit poignet étroit. Le crêpe georgette bleu ancien sera garni de crêpe satin marine. Le crêpe de Chine noir compose une toilette de jupe à plis creux qui laisse transparaître du crêpe de Chine blanc; l'encolure est bordée d'un large biais de crêpe bleu porcelaine en forme de V. Une autre toilette de crêpe de Chine vert sera ornée de nervures se joignant en pointes à taille, du haut en bas de la robe; une ceinture de peau d'or y met une note brillante.

ROBES D'APRES-MIDI

Dans ces genres nous remarquons tout particulièrement les ensembles formés des nouvelles étoffes si en vogue et si aimées. En voici un très joli en drapalga bleu marine combiné avec le crêpe de Chine beige clair. Une autre de djerkasha chiné beige et nègre est bordé de ganse nègre. Le chandail qui l'accompagne est de jersey beige à bandes nègre. Un autre ensemble est de majunga rouge, garni de nervures. La robe qui l'accompagne est de crépella blanc ainsi que la doublure du manteau.

Voici maintenant l'ensemble de popla noir garni d'hermine en une large bande faisant le tour du cou et descendant jusqu'au bas du manteau avec de grands parements semblables. La robe qui l'accompagne est de satin noir à grandes pastilles de velours noirs.

Femmes et coquetterie

La petite robe pratique.—Pour le matin nous avons la robe trotteur, en souple lainage travaillé de nervures et d'incrustations. La silhouette est droite, assouplie à la taille, mais sans effet bouffant; au corsage elle est coupée d'une ceinture au sommet des hanches, la jupe est à plis ou à godets. C'est la petite robe idéale pour sortir en taille, accompagnée du renard traditionnel.

Jabots et manches.—On remarque dans les récents modèles une tendance au flou et l'on commence par les jabots.

Celui-ci, placé à droite dans le corsage et à gauche dans la jupe, avec des mouvements tenant le haut du bras; l'ampleur du bas est maintenue par un haut poignet plat. Elles rappelleraient les manches Charles IX si elles étaient cerclés le long du bras pour former deux ou plusieurs ballons.

Comme fantaisie nous avons en ce moment la manche gantelet.

Alors que la robe est rouge, bleue ou beige, sans aucun rappel de noir, des manches collantes en satin noir montent jusqu'au dessus du coude.

Et, cet été, nous aurons la manche "crispin" en lingerie, crêpe Georgette ou organdina blanc ou de couleur, avec col assorti et jabot.

Les parures "lingerie" seront aussi le seul ornement des robes froncées ou noires.

Toujours en vogue.—Le noir et le blanc sont toujours d'une grande élégance. Ces toilettes sont portées l'après-midi avec des souliers de verni ou de daim noir, des bas de teinte chair légèrement grisée, des gants en suède teinte chair, ou noirs. Un chapeau noir en feutre ou taupé éclairé d'un bijou blanc, ou, s'il fait très beau, un chapeau de feutre blanc garni d'un bijou noir.

Le crêpelliver ou le crêpella noir, mélangés de crêpe de Chine blanc, le velours blanc et le



velours noir avec manteaux assortis, sont tout indiqués pour ces vêtements.

Les mouchoirs fantaisie.—Le mouchoir est l'accessoire du jour: il est du matin et du soir. On le voit en crêpe de Chine écossais noué à la ceinture de cuir de la robe de sport. On le voit en crêpe de Chine ou en voile triple tout blanc et seulement rehaussé de jours enfoui dans le revers d'un poignet ou glissé dans la fente d'une écharpe sur la robe d'après-midi. On le voit enfin en mousseline de soie assortie à la teinte de la robe du soir et enroulé, pour la danse, autour du poignet.

Les gants, les bas et les souliers.—Toujours de plus en plus raffinée, la chaussure de cette saison s'assortit au sac à main pour le jour comme pour le soir.

L'antilope, le reptile, le chevreau, le léopard sont les cuirs en vogue pour la course. Le soulier de satin ou crêpe de Chine de couleur avec boucle de strass se porte également, bien que souvent le soulier de tissu argent ou or triomphe.

La forme du soulier varie, soit qu'elle emboîte le pied plus avant ou qu'elle soit fort découpée. Les talons sont très hauts.

Les tons les plus en vogue, outre la note noire, sont les beiges, le rouge, le vert et le bleu.

Le réticule sera de même cuir que le soulier de rue, et le sac du soir sera pailleté.

Peu de nouveauté pour le bas. La nuance "nu", le ton bisque rosé, le beige et ses dérivés restent les plus en faveur.

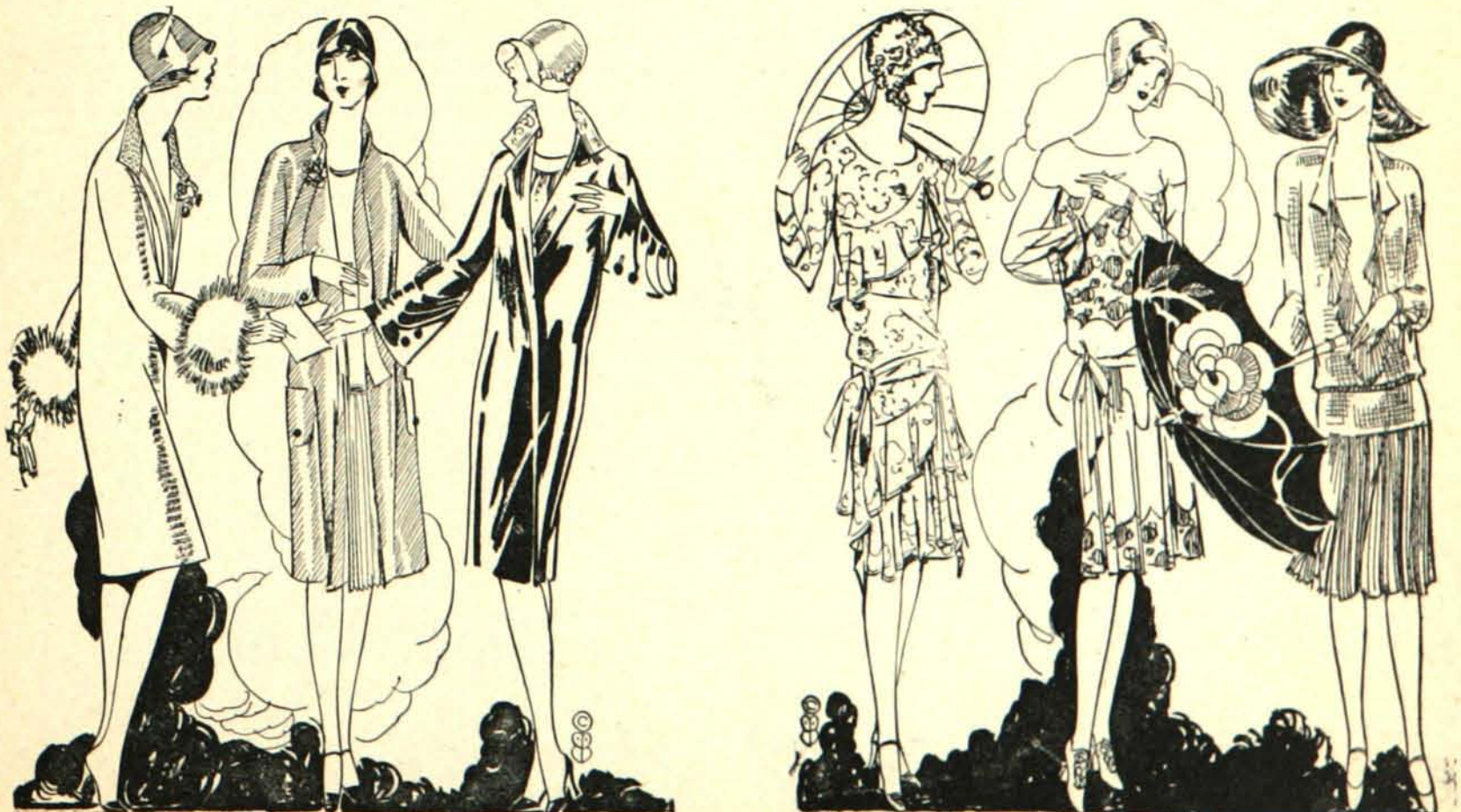
Les gants sont en chevreau glacé, en suède et en soie dans tous les tons neutres.

La manchette s'orne presque toujours d'une délicate broderie ou d'un dessin découpé.

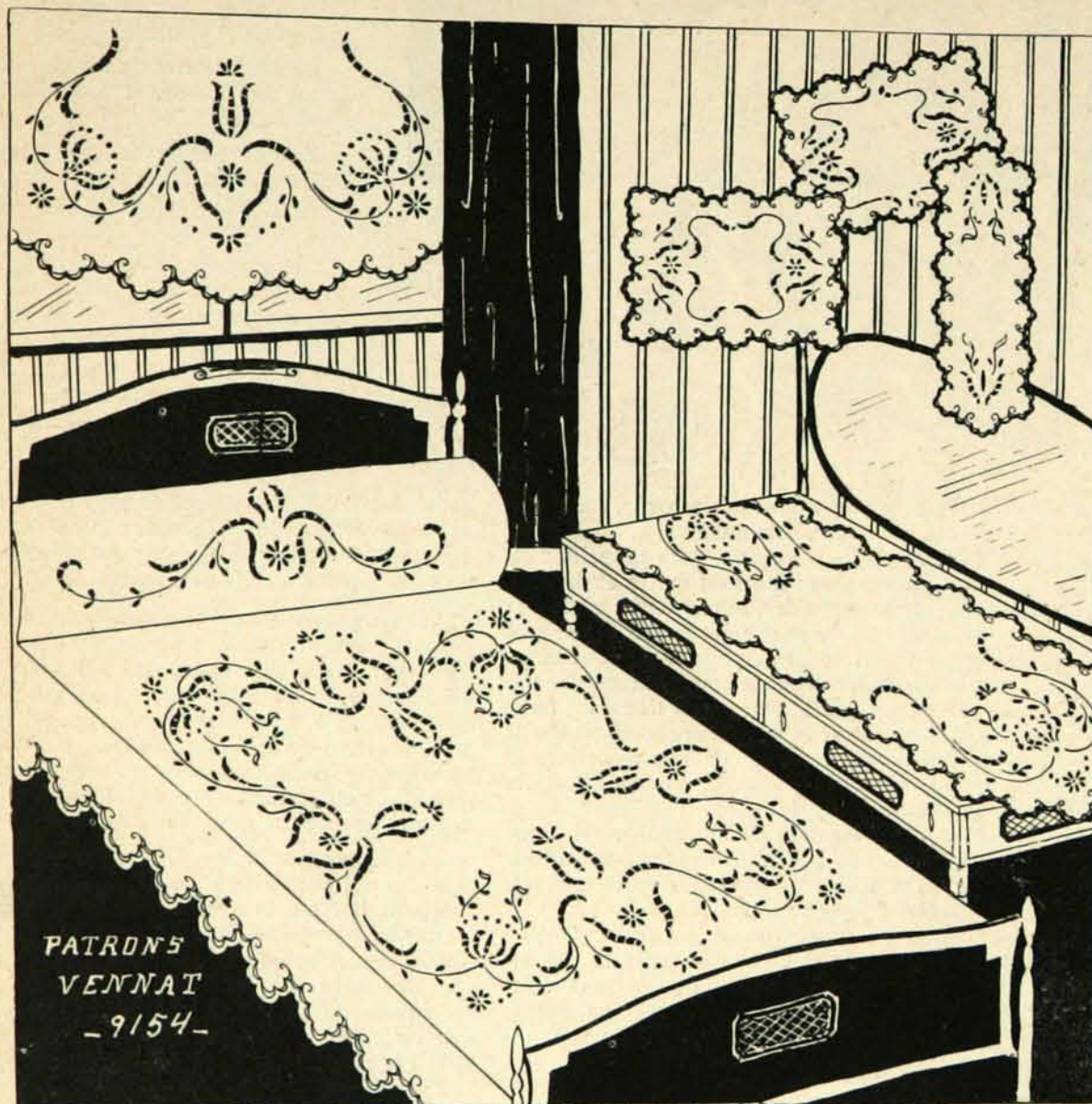
A propos de ceintures.—A côté des robes princesse et de toutes celles où la taille est indiquée par une garniture: broderie, travail de plis, de fronces, incrustations ou autres apprêts, bien des modèles sont agrémentés d'une ceinture dont la fantaisie ajoute à celle de l'ensemble.

Sur les manteaux et les robes de sport nous voyons souvent des larges ceintures de cuir: chevreau, daim, cuir verni, qui font très jeune. Certaines ceintures, larges toujours, sont en même étoffe que la robe en drap, en taffetas, en crêpe-satin. Des piqûres, des tresses les strient parfois. Les ceintures originalement travaillées en chaînons de métal mettent une note recherchée sur quelques robes.

La coiffure nouvelle.—Les coiffeurs préparent les têtes bouclées entièrement, cheveux tombant bas sur la nuque et même retenus à la nuque par des épingles de nacre, d'écaille ornée de pierres de couleurs. Est-ce un retour vers le chignon? Tout semble le prévoir. Quelques coiffures mêmes portent sur la nuque un chignon ou des boucles. Les cheveux sont entièrement lissés et les oreilles dégagées.



Parures de chambre en broderie



Nous revenons peu à peu aux parures de chambre en broderie blanche, délaissées quelque temps, et qui connaissent un renouveau de faveur. Elles offrent cet avantage de ne pas se démoder, et de supporter sans s'abîmer, un usage constant.

Nous croyons donc être agréables à nos lectrices, en leur proposant un modèle, qui malgré sa simplicité, est d'un effet très sûr.

Le couvre-lit est orné d'un grand dessin en forme d'encadrement, qui couvre tout le dessus du lit. Il se fait dans les trois genres de broderie; nous suggérons le riche point de feston, qui est en général plus solide que le point roulé, surtout pour les dessins larges. Les fleurs et les oeillets sont à jour; les feuilles sont pleines. Il faut faire grande attention à suivre exactement les contours des feuilles en les brodant, afin de leur garder leur forme élégante. Pour les brodeuses novices, nous donnerons quelques indications de broderie: le riche point ne se bourre pas; on passe un fil tout le tour du motif, en même temps qu'on fait les brides; celles-ci doivent être soutenues par trois fils, et solidement attachées de chaque côté; on finit le tout au point de feston, étroit et régulier. Les tiges sont faites au point de cordonnet; on passe d'abord le fil à broder, au point devant, tout le long de la tige, puis on revient à petits points couchés bien régulièrement les uns à côté des autres. Il faut faire attention à toujours soutenir son travail droit fil, car si on l'étire sur le biais en suivant le dessin, la broderie se présente ensuite toute cassée, lorsqu'on rétablit le sens du morceau.

Pour des oeillets d'une certaine grosseur, nous ne conseillons pas l'usage du poinçon; avec celui-ci, en effet, on se trouve à avoir tout le tour du rond percé, comme un bourrelet de toile, qui fait une broderie lourde; on obtient un meilleur résultat, en se servant de ciseaux fins, avec lesquels on fait une entaille en forme de croix, on replie par-dessous, et une fois l'oeillet terminé, on coupe à l'envers, les quelques fils qui pourraient encore dépasser. On se sert enfin du poinçon pour arrondir parfaitement.

Le rouleau de l'oreiller est orné d'un dessin dans le même genre que le dessus du lit, on ne fait plus guère de ces grandes toilettes d'oreillers qu'on attachait, aux montants du lit. La plupart des personnes préfèrent la bande recouvrant simplement l'oreiller; quelques-unes ont des rouleaux en bois; d'autres, arrangent simplement les oreillers de manière à leur donner une forme arrondie.

Les côtés du lit sont simplement ornés d'un feston très découpé; on doit bourrer très solidement, en suivant bien les contours des dents; ceci se fait ordinairement au point de chaînettes, un seul rang dans les coins, et plusieurs dans le milieu des dents. Celles-ci sont ensuite recouvertes au point de feston; pour obtenir un résultat parfait, il faut que la broderie suive la courbe arrondie du dessin, et pour cela, il faut

que les points soient un peu plus espacés à l'extérieur de la dent qu'à l'intérieur.

L'usage de la corde à bourrer n'est pas à recommander; procurant un rembourrage égal dans toutes ses parties, il enlève au dessin sa forme exacte; il suffit d'un feston fait de la sorte pour enlever à un travail une partie de sa valeur, et le classer parmi les travaux d'amateurs; jamais, en effet, une brodeuse professionnelle, ne l'emploie, et on ne le trouve indiqué dans aucun livre d'instructions sur la broderie.

Les autres morceaux de la toilette de chambre, sont ornés dans le même esprit; il y a deux dessus de meuble, plus les trois pièces de la table de toilette, enfin, un rideau store, qui n'est pas nécessaire, mais qui complète bien l'ensemble.

La broderie de ces morceaux se fait de la même manière qu'indiqué plus haut.

Les tissus à employer sont la toile, ou le coton fini toile; la première est toujours plus jolie, et nous ne saurions trop la recommander; surtout pour un travail de cette importance. Sa durée est d'ailleurs supérieure, surtout si l'on choisit une toile souple, qui n'est pas sujette à se couper, comme le serait une toile empesée. Nous dirons à ce propos qu'il ne faut jamais empeser la toile; une toile empesée, puis pliée, et laissée de côté pendant des mois, peut finir par se couper, ce qui ne serait jamais arrivé si on ne lui avait pas fait subir cette préparation. Quand vous lavez une broderie, essorez-la dans un linge, et repassez-la immédiatement, en la séchant sous le fer; elle deviendra ferme et apprêtée, autant que vous pouvez le désirer.

C'est une erreur de croire qu'un coton à broder très fin, fait nécessairement une plus jolie broderie; il faut que fil et tissu soient proportionnés l'un à l'autre; et comme une broderie faite avec un fil fin, est plus difficile à réussir on obtiendra presque toujours meilleure satisfaction, en employant un fil un peu gros; c'est ce que font en général les professionnelles.

PRIX DE CES MODELES:

Dessus de lit: patron à tracer, centre, 25c; toilette, 15c; feston, 15c, perforé, centre, 50c; toilette 25c feston, 25c, au fer chaud, centre, 40c, toilette 25c, 5 verges, feston, 40c. Tout étampé sur coton fini toile, \$5.50, sur pure toile, \$8.50 et \$10.00. Coton M. F. A. pour la broderie, 90c.

Dessus de bureau, 17 x 52 pouces, patron à tracer, 25c, perforé, 50c, au fer chaud, 35c, tout étampé sur coton fini toile, \$1.00, sur pure toile, \$1.45 et \$1.65. Coton M. F. A. 45c.

Set vanity, 3 morceaux, patrons à tracer, 2 grandeurs, 20c perforé, 50c au fer chaud, 3 morceaux, 35c. Tout étampé sur coton fini toile, 70c; sur pure toile, 85c et \$1.00. Coton M. F. A. 24c.

Rideau assorti, patron à tracer, 35c, perforé, 75c au fer chaud, 60c, tout étampé sur toile légère, 1 x 2 verges, \$5.25. Coton M. F. A. 45c. Les dimensions du rideau peuvent être modifiées suivant les désirs de la cliente; les prix varient avec les grandeurs.

Les abonnées de "Mon Magazine", ont droit à une réduction de 20% sur les patrons illustrés dans cette Revue, durant le mois courant, et à 10% sur la marchandise étampée. Veuillez seulement nous faire parvenir, en même temps que votre commande, votre bande d'abonnement.

Raoul Vennat

3770 rue St-Denis

Montréal



La Page des Enfants

Essayez de résoudre

MOTS EN TRIANGLE

- 1.— X X X X X X
- 2.— X X X X X
- 3.— X X X X
- 4.— X X X
- 5.— X X
- 6.— X

Remplacez les astérisques par des lettres. Voici quelques renseignements pour vous aider.

- 1.—..... Quant on l'est du bonheur d'autrui,
Celui qu'on cherche vous fuit.
- 2.—..... Marque un ordre de préférence,
Une petite différence.
- 3.—..... Incontestablement, ces dents,
Sont les premières des enfants.
- 4.—..... Possèdent..... Note de musique.
- 5.—..... L'inconnu, mais sis au Mexique.

JEU DE MOTS

Jeannette a deux petits oiseaux,
Dits de l'ordre des passereaux,
Que vient de lui donner sa tante,
Nul plus qu'elle n'est contente :
Elle bat des mains de plaisir;
D'en avoir, c'était son désir.
Aussi, près d'eux, elle s'empresse;
Elle les regarde sans cesse
Et promet de les bien traiter,
Ces oiseaux, ce sont des.....
Qu'elle appelle déjà.....
Oh! le superbe jeu de mots
Qu'elle redit à tout propos!
Les oiseaux semblent la comprendre
Et la contemplant d'un air tendre.
Mes chers enfants, qu'en pensez-vous?
Est-il vraiment un nom plus doux?

ENIGME

Je suis le premier sur la table;
Cela peut sembler détestable,
Et cependant c'est naturel.
Quand je suis bien mis, rien de tel!
Alors j'offre cet avantage
Lorsque l'on dîne au bon moment;
Quelquefois, je suis en argent,
Voir en vermeil, en or, que sais-je?
Mais,—car il faut bien que j'abrège—
Mon nom, en automne, au printemps,
On l'emploi en parlant du temps
Quand il est nuageux, gris, même,
Ce qui vous ennuie à l'extrême,
Bref, je puis être un logement,
Un abri, plus ou moins charmant.
(Solutions dans notre prochain numéro).

ON	A	BI	BI	BI
			BI	BI
			BI	BI
			BI	BI
VAN				
AIN		LA x OL		
		AIDE		
	MEL arj	LE		

CIL DORT

Le Journal

SUR votre table de travail, dans votre petite chambre, à côté des livres d'images et de vos revues d'enfants, j'aimerais que mes chéris eussent un gros cahier, sur lesquels ils écriraient en belles lettres appliquées : "Mon Journal."

Le journal, le mot le dit, c'est un confident, au jour le jour, de tout ce qui nous arrive. Alors que les grands quotidiens que lisent vos papas traitent de politique et autres choses au-dessus de votre portée, le vôtre, fait par vous et pour vous, sera une relation de tout ce qui vous arrive et vous intéresse... une confession vraiment sincère où vous vous rencontrerez, où vous vous montrerez tels que vous êtes, sans déguisement et sans fard...

Ne lui donnez pas plus d'une demi-heure journallement à votre journal, c'est assez. Vous ferez cela en secret, avec maman seule pour confidente...

En quelques lignes, tracez nettement le récit de ce qui a rempli votre journée : promenade, réception d'amis, jeux tranquilles ou occupations ménagères, pique-niques ou excursions pendant la belle saison. Faites suivre ce récit succinct de quelques réflexions qui vous habitueront à penser et à tirer des événements et des choses une conclusion, une leçon.

A certains jours, vous n'aurez presque rien à dire : quelques simples lignes suffiront sur votre cahier. D'autres fois, il vous faudra plusieurs pages; votre journal vaudra d'autant plus qu'il saura donner à chaque chose la place qui lui convient.

Conservez ensuite précieusement votre "journal"; laissez-le en compagnie de vos albums, de vos livres intéressants. Quand vous aurez feuilleté la collection de vos "croquis" ou de vos livres d'images ne dédaignez pas de feuilleter les pages de vos confidences... Vous revivrez ainsi les jours de classe, vos vacances, vous vous rappellerez tel détail que votre mémoire laissait échapper, et si vous rougissez un peu devant le récit de telle ou telle défaite, vous sourirez de joie en relisant, ici et là, celui de vos bonnes actions...

Plus tard, bien plus tard, quand vous aurez grandi, vieilli même, comme il vous sera précieux, le cher petit cahier! comme vous le relirez avidement...

N'avez-vous jamais trouvé dans le grenier de votre maison, ou dans quelque vieille armoire, un vieux carnet jauni, où, d'une écriture fine, avec une encre blanchie par les années, une aïeule a tracé, jour par jour, les événements de son existence? Je suis bien sûre que ces pages vieilles, vous les avez lues avec intérêt, avec émotion, respirant avec délices l'atmosphère du passé? Vous y avez puisé des leçons de vaillance, de simplicité, de bonté... et pourtant celle qui les a tracées ne pensait pas à vous, certes, en les écrivant...

Dans nombre d'années, petits amis lecteurs et lectrices, vos petits-enfants, quelque jour, liront vos petites confidences et apprendront de vous, ainsi, bien des choses qu'ils ignorent, la façon de se vaincre et d'être meilleurs... ils connaîtront mieux votre cœur et vous aimeront davantage. C'est dans le "journal" intime que s'écrit et que se propage l'histoire des familles et leurs chères traditions.

MARRAINE.

Amusons-nous

REFLEXION JUSTE

Alfred lit le récit d'une chasse à l'éléphant. Commentant sa lecture, il dit à son père : "C'est drôle papa! Quant on attaque un éléphant c'est pour prendre sa défense!"...

INVENTEUR

J'ai appris que tu étais l'auteur d'une fameuse invention.

—Oui, un nid à révolution. Lorsque la poule pond un oeuf, le nid tourne sur lui-même et laisse tomber l'oeuf. La poule regarde et ne le voyant plus, elle croit à une erreur et elle pond de nouveau.

MAGIE

ET TOURS DE PHYSIQUE

Par le Prof. Loupin.

LA CARTE MAGIQUE

Voulez-vous faire changer une carte sous les yeux de vos spectateurs émerveillés? Collez face à face, deux enveloppes. Ainsi collées elles auront l'apparence d'une seule enveloppe. Dans l'une d'elles que vous avez fermée, vous avez eu soin d'introduire une carte à jouer. Annoncez à votre auditoire que vous allez faire changer une carte que vous tenez à la main. Insérez cette carte dans l'enveloppe vide que vous fermez. Sous prétexte de faire quelques passes, vous tournez l'enveloppe double et vous ouvrez la partie qui contient la première carte. Personne n'a compris le tour... vous êtes magicien!... à leurs yeux.

L'OEUF EN EQUILIBRE

Le célèbre navigateur Christophe Colomb, invita un jour des seigneurs, avec qui il dînait, à faire tenir un oeuf droit sur la table. Chacun essayait et nul ne réussit. Colomb frappa alors le sien fortement par un des bouts, la coquille céda et l'oeuf put tenir droit.

L'on a depuis, perfectionné le stratagème, pour faire tenir un oeuf en équilibre sur la surface la plus plane ou l'extrémité la plus aigüe, il faut prendre un oeuf frais, l'agiter fortement de droite à gauche et de haut en bas de manière à rompre complètement la petite peau qu'enserme l'intérieur de l'oeuf et, une fois rompue, la matière liquide se répandant également dedans, l'oeuf se tiendra facilement en équilibre partout.

POSSIBLE MAIS INCROYABLE

Seriez-vous prêts à croire, petits amis, qu'il est possible de rompre un baton posé sur deux verres d'eau, sans casser ni répandre le contenu des verres? Mettez les deux verres sur deux sièges d'égale hauteur et distant d'un à trois pieds, posez votre baton sur le bord des deux verres, frappez alors de toutes vos forces avec un autre baton sur le milieu du premier, vous le rompez en deux sans casser les verres. Vous feriez de même sur deux brins de paille suspendus en l'air, sans les briser.

Courrier de Marraine

TI LUTIN. — Soyez le bienvenu, cher TI, au foyer de Marraine. Vous êtes, en effet, le premier à visiter le nouveau Coin des Enfants de "Mon Magazine". Soyez assuré de ma tendre affection et que toujours, vous trouverez ici, l'accueil le plus cordial. Merci de vos excellents voeux et de vos "millé bonnes choses".

x x x

PROF. LOUPIN. — J'accuse réception de votre premier envoi pour notre page. Je vous remercie sincèrement. Je ne publie que vos tours de physique dans ce présent numéro, dans l'attente des clichés qui illustrent vos tours de magie. Mes filleuls seront heureux de suivre vos très intéressantes chroniques.

Marraine.

Nouveau Festival à Québec

du 24 au 28 mai

Magnifique programme

Le Festival de la Chanson et des Métiers du Terroir, qui remporta un si grand succès en mai dernier, à Québec, aura lieu de nouveau cette année, au même endroit, du 24 au 28 mai, sous la direction conjointe de MM. Marius Barbeau, du Musée National Victoria, et Harold Eustache Key, directeur musical du Pacifique Canadien, dans le but de perpétuer nos vieux airs du terroir et d'en faire apprécier la beauté. Le programme élaboré pour le Festival de 1928 ne le cédera en rien à celui de l'an dernier. Il est même beaucoup plus considérable et son exécution occupera quatre jours complets. Non seulement les Chansons du Terroir y seront rendues dans leur pure forme primitive, mais encore des opéras-ballades, des suites d'orchestre et des compositions chorales, toutes basées sur ces mélodies primitives, y seront exécutées. On y entendra, outre des chanteurs du terroir, quelques-unes des plus célèbres vedettes de concert et d'opéra de Montréal, de Toronto et des Etats-Unis.

La pièce de résistance du Festival de cette année sera incontestablement la production de l'opéra comique: "Le jeu de Robin et de Marion", écrite au treizième siècle par le troubadour Adam de la Halle, opéra dans lequel se trouvent incorporées la plupart des chansons populaires de l'époque. Cet opéra est, croit-on, le premier en date dans l'histoire de la musique. Il n'a été produit qu'une seule fois depuis la mort de l'auteur, en 1896, à Arras, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de la Halle. La production canadienne promet d'être une interprétation plus fidèle et plus exacte que celle d'Arras. Le professeur Jean Beck, directeur des recherches concernant la musique du Moyen-Age, à l'université de Pennsylvanie, et l'une des autorités de l'heure sur la musique des troubadours, est en train de reconstituer, d'après les manuscrits, les harmonies originales de cette oeuvre, dont il a l'honneur d'avoir mis à jour plusieurs parties. C'est lui-même qui veille à l'exacte reproduction des costumes et de la mise en scène. On peut donc s'attendre à ce que l'oeuvre d'Adam de la Halle soit enfin reconstituée et présentée dans sa beauté et sa simplicité primitives. La production de l'opéra sera dirigée par M. Wilfrid Pelletier, assistant-directeur de l'orchestre du "Metropolitan Opera". Les principaux interprètes seront Tokatyan, du "Metropolitan Opera Company"; Camille Bernard, élève canadienne d'Yvette Gilbert; Cédia Brault, autrefois du "Boston Opera"; Pierre Pelletier, un Canadien qui arrive justement d'un voyage de cinq ans en Italie, où il a étudié sous les plus célèbres maîtres, et Ulysse Paquin, chanteur fort avantageusement connu de Mont-

réal, qui fut autrefois grande vedette de la "Montreal Opera Company". Tous les costumes ont été préparés par les costumiers du "Metropolitan Opera". Cet opéra-ballade, sera présenté deux fois durant le Festival, le jeudi après-midi et le samedi soir.

"L'ORDRE DU BON TEMPS"

Une association de joyeux compères, fondée par Champlain à Port-Royal en 1606, sera le titre et le thème d'un opéra-ballade original, composé par le Dr Healy Willan, l'un des plus éminents compositeurs du Canada. Le libretto de cet opéra est dû à la collaboration de Louvigny de Montigny, écrivain canadien-français bien connu, et du major Gustave Lanctôt, du Département des Archives, qui a déjà contribué quelques oeuvres brillantes et vigoureuses aux lettres canadiennes-françaises.

L'opéra reconstituera la vie de la petite garnison de Port-Royal à cette époque, alors que, durant les premiers rigoureux hivers, l'Ordre du Bon Temps sut maintenir les traditions joyeuses de la vie sociale française et trouver le moyen de faire excellente chère. En effet, à la table bien garnie de Poutrincourt, l'original, le caribou, le chevreuil, la loutre, l'ours et le chat sauvage constituaient les pièces de résistance gargantuesques et l'on pouvait déguster, comme entrées plus délicates, du canard, de l'oie, du coq de bruyère, des pluviers, ou même des truites, éturgeons ou autres poissons, pêchés au dard sous la glace de la baie voisine. Comme le dit Lescarbot: "Quoi qu'en pensent nos gourmets de Paris, nous pûmes faire aussi bonne chère à Port-Royal qu'ils le purent eux-mêmes dans les grands restaurants de la Capitale, et à cela à bien meilleur compte". Ces repas plantureux étaient accompagnés de rites appropriés et d'un cérémonial solennel. Souvent les invités d'honneur y étaient des chefs et des guerriers indiens avec leurs "squaws". C'est M. J. Campbell McInnes, l'un des directeurs de l'American Opera Company, qui jouera le rôle de Champlain. Rodolphe Plamondon, autrefois de l'Opéra de Paris, interpréta le rôle de Poutrincourt et Lescarbot sera interprété par Léon Rothier, de la "Metropolitan Opera Company".

Un drame musical, qui reconstituera les débuts de l'industrie du tissage domestique du



Madame Leblond, de Ste-Famille, Ile d'Orléans, et ses filles qui vont donner une démonstration de filage.

Québec, sera un numéro important du programme du Festival. Jeanne Dusseau, de la "Chicago Opera Company", y chantera le rôle de Madame de Repentigny, l'entrepreneuse grande dame, dont l'initiative fit revivre sur le sol de la Nouvelle-France cette industrie bien française. C'était en 1705. Le vaisseau "La Seine", qui avait à bord une consignation de robes de Paris, destinées aux dames de Québec, avait été capturé en haute mer par les Anglais. Ces dames se voyaient donc dans la triste nécessité d'attendre, indéfiniment peut-être, une provision de robes nouvelles. Madame de Repentigny, qui donnait le ton à la société d'alors, se mit à exhorter les fermiers à semer du chanvre et à élever des moutons, et encouragea les femmes à filer et à tisser. Et l'on eût bientôt ainsi "l'étoffe du pays". C'est cet événement qui fera le sujet du drame musical.

Les Chanteurs Canadiens de Toronto, un ensemble de neuf chanteurs sous la direction de J. Campbell McInnes, rendra deux groupes de chansons: un groupe de motets des quinzième et seizième siècles, basés sur des chansons du terroir de cette époque et composés par de grands musiciens du temps; et un autre groupe de bergerettes des dix-septième et dix-huitième siècles, arrangées par le Dr Ernest MacMillan, directeur du Conservatoire de Musique de Toronto.

Charles Marchand et ses "Troubadours de Bytown", interprètes bien connus des chansons du terroir, dont les chansons de voyageurs furent le clou du Festival de l'année dernière, représenteront la cérémonie d'initiation qui avait lieu au départ de la brigade des trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ulysse Paquin leur prêtera son concours et Oscar O'Brien présidera à l'arrangement musical de cette représentation. Le libretto de cette oeuvre, basé sur "Les Forestiers Voyageurs" de Taché, a été préparé par M. Louvigny de Montigny.

Jeanne Dusseau rendra un groupe de chansons du terroir par Alfred Laliberté; et Cédia Brault chantera en duo avec son frère, Victor Brault, un groupe d'aubades, harmonisées par M. Léopol Morin.

Madame Duquet et quelques enfants de Québec interpréteront deux groupes de chansons, danses et jeux d'enfants, qui reproduiront les

jeux, les danses et les chansons qu'exécutaient traditionnellement dans leur couvent les élèves des Ursulines de Québec.

Les compositions musicales, basées sur mélodies du terroir, qui ont remporté les trois mille dollars de prix, donnés par M. E. W. Beatty, président du Pacifique Canadien, seront exécutées au cours du Festival. Les autorités musicales, qui ont adjugé ces prix, sont: Sir Hugh Allan, directeur du Conservatoire de Musique de Londres, le Dr R. Vaughan Williams, célèbre compositeur, Paul Vidal, professeur du Conservatoire de Paris, Eric Delamarter, directeur associé de l'Orchestre Symphonique de Chicago, et Achille Fortier, docteur en musique et musicien bien connu de Montréal.

La suite d'orchestre, ayant remporté le prix, sera jouée par l'orchestre augmenté du Royal 22ème régiment de Québec, sous la direction d'Eric Delamarter. Le quatuor Hart House jouera la composition pour quatuors à cordes, ainsi que d'autres sélections instrumentales. Et ce sont les Chanteurs de St-Dominique qui rendront les compositions pour voix d'hommes.

Des chanteurs et chanteuses du terroir interpréteront, au cours du Festival, toutes sortes de chansons de leur pittoresque répertoire. Philéas Bédard, Vincent Ferrier de Repentigny, Madame Leblond de Ste-Famille et ses filles, Madame Cimon, de la Baie St-Paul, et ses filles, Madame Bouchard, des Eboulements, seront de nouveau au programme. On y verra aussi Johnny Boivin, "le roi des violoneux", et Jacques Garneau,

fameux danseur de gigue simples. D'habiles artisans dans l'art de filer la laine et tisser la toile et la catalogue, donneront des démonstrations, en s'accompagnant, dans leur travail, de chansons appropriées. Madame Lord et Madame Vigneau tisseront, sous les yeux des spectateurs, leurs fameuses ceintures fléchées recherchées aujourd'hui comme des curiosités, tandis qu'on verra à leurs métiers à tisser Madame Plante et Madame Lachance.

Le Musée National Victoria, la Galerie Nationale et le Département des Archives du Canada ont prêté au comité d'organisation de nombreux spécimens de produits des métiers du terroir, des spécimens de sculpture, de sculpture sur bois et des tableaux, représentant des scènes du terroir, objets qui se-

Charles Marchand, Emile Boucher (au centre), Fortunat Champagne, Miville Belleau (en bas), des Troubadours de Bytown, le célèbre quartet canadien, interprète du folklore. A la partie supérieure, reproduction d'une vieille gravure représentant un train de bois, sur la rivière Ottawa, gracieusement fournie par les Archives Nationales, Ottawa.

Geneviève Davis
Cédia Brault
Juliette Gaultier
Camille Bernard
Jeanne Dusseau

Groupe d'artistes qui vont interpréter des chansons du folklore au Festival du Château, à Québec.

ront exhibés au cours du Festival.

Les représentations du soir, les 24, 25 et 26 mai, auront lieu à l'Auditorium, le plus grand théâtre de Québec. Les matinées, les 25, 26 et 28, et le concert du dimanche soir auront lieu au Château Frontenac. L'admission à ce dernier concert se fera sur invitation seulement et les porteurs d'une série de billets de souscription recevront une carte d'invitation.

Le clou du Festival sera le grand bal travesti du Terroir, qui promet d'être l'événement le plus pittoresque et le plus amusant de cette extraordinaire célébration. Ce bal aura lieu au Château Frontenac, lundi soir, le 28 mai, sous les auspices de Madame L.-A. Taschereau, épouse du premier ministre.

LE PROGRAMME DU FESTIVAL

Nous en donnons ici le programme provisoire qui pourra peut-être subir quelques modifications d'ici au commencement du Festival.

Jeudi soir, 24 mai, à l'Auditorium:

"Troubadours de Bytown": Charles Marchand et ses chanteurs.

"ROBIN ET MARION": Armand Tokatyan, du "Metropolitan Opera"; Rodolphe Plamondon, Cédia Brault; Geneviève Davis; Ulysse Paquin, Pierre Pelletier.

Musique reconstituée et harmonisée par Jean Beck, professeur de musique du Moyen-Age à l'Université de Pennsylvanie; direction de Wilfrid Pelletier, chef d'orchestre du "Metropolitan Opera".

Chanteurs français: M. Duprat et Madame Ariel, dans des chansons du terroir de France.

"Les Fileuses de Madame de Repentigny", avec Jeanne Dusseau, Mlle Geneviève Davis et un groupe de fileuses, de tisseuses et de fouseuses.

Quatuor à cordes "Hart House".—Composition ayant remporté un des prix du concours.

Choeur de voix d'hommes.—Les chanteurs de St-Dominique. Composition ayant remporté un des prix du concours.

(Suite à la page 27)

Le Secret de Lindbergh

(Suite de la page 9)

réfléchissait Charles, tu es le poison et tu es l'antidote. Il me semble que, sur ton sein, je goûte mieux l'ivresse ou le malheur de vivre. Je pénètre, jusqu'au trépas, l'âme de ceux qui me sont chers. J'analyse parfaitement leur visage et leurs mots, leurs sentiments et leurs passions.

— O Solitude, énigmatique femme qui possèdes deux coeurs et deux pensées, l'éternelle mission et l'éternelle compromission. Je te bénis et je t'exécère. Tu es parée du cou de la colombe, mais craignons la cruauté du vautour qui dort sous ton aile gauche.

— O Solitude, tu es un tombeau et j'ai choisi de mourir dans l'abîme de l'Atlantique. Mon exploit sombrera comme une voile, inconnue des hommes et que les vents tumultueux de l'aventure avaient fouettée jusqu'à l'agonie.

Lindbergh pouvait dire ces mots ou d'autres encore. Tout le lyrisme synthétique des littératures scandinaves ou de l'humain pur et simple. L'expression différente n'empêchait pas une pensée mélancolique de s'introduire lentement dans son coeur.

Le brouillard, tout à coup, sembla se diviser, ouvrant un passage au vent barbare qui s'abattait en tourbillonnant. La pluie vint, plus foudroyante que l'éclair, et Charles fut saisi par un bruit étrange. Des milliers de doigts plombés tapotaient les ailes de l'avion.

— La grêle, s'écria Charles, la grêle!
Et il but hâtivement une autre gorgée d'eau.
— La lutte va commencer, dit-il. C'est ici le danger. La porte de l'enfer. Ah! combattre.

Et il sentit, dans son coeur, une joie très grande qui l'inondait, en même temps qu'un doublement de vigueur.

Enfin, il allait connaître un nouveau genre de combat. Depuis si longtemps qu'il désirait la lutte, elle ne manquerait pas de le servir généreusement. Confiant en son expérience, plein d'ardeur, il s'enfonça dans la tempête, pareil à un cavalier de l'apocalypse, sabrant le brouillard.

La grêle, oblique ou verticale, poussée par des canons invisibles, lardait la nuit de tous côtés, en crépitant comme un feu de bois sec.

L'avion-fantôme volait toujours dans le carré d'orage qui paraissait s'élargir, s'allonger, et se creuser en des proportions gigantesques. Tout l'océan était couvert de cette grêle diabolique qui cinglait, plus lourde que du plomb.

C'est à ce moment que Charles analysa que la lutte serait dure. Une seule pensée le captivait : Vaincre.

Il dit, harrassé : "Rien n'est facile, tout est possible". Et ce mot restera pour confondre notre génération.

Il dit encore : "Luttons".

Le mot lui était plus familier que "faim" ou "soif". Conséquence : Lindbergh prit de l'altitude. C'était le salut. — Non. C'était la catastrophe. Plus il montait, plus la grêle s'écroutait comme des murailles de sable, à des intervalles égaux.

Charles fit un cercle et se mit à tourner plusieurs fois à la même place. L'avion cherchait une issue pour échapper à l'orage. Tout était bouché. Il monta encore. La neige fondante s'empilait. Lentement les ailes du "Spirit of St. Louis", penchaient aux extrémités. C'était la fin.

— Voilà le malheur, réalisa Charles, énervé; tantôt ce sera le verglas. Je plongerai.

Il plongea tout de suite. Oh! l'heureuse décision.

Il descendit, descendit 1000 pieds, 500 pieds... à 50 pieds. Finalement, il volait sur la crête des flots farouches. Le vent et la pluie creusaient les abîmes, et des houles affamées, à la gueule monstrueuse, s'élançaient sur l'avion, comme si elles eussent voulu le happer.

Subitement, le "Spirit" fit un grand écart. C'était le deuxième. Il se trouvait au centre même d'une bourrasque formidable. Tournait-il comme une

girouette dans les vents d'hiver? Et le milieu : l'Océan. Fin inévitable.

— Je ne suis guère en sécurité ici. Ah! tempête de malheur. Montons, s'écria le pirate solitaire.

Si, au moins, une aide eût été avec lui. Une grande fatigue alourdissait ses membres. Les mouvements, aux manettes, se faisaient plus lourds, moins habiles. Combien un second pilote lui aurait alors été précieux. Mais il était seul. Il l'avait voulu.

— Combats ou meurs, s'écriait le Destin, sa face horrible tournée vers le ciel.

Le "Spirit of St. Louis" enragé, plus acharné que le cheval d'Hamilcar, crachait le feu à pleine gueule dans le vent noir. Il monta à une hauteur de 1000 pieds; il pointa vers le nord-est. Un moment, Charles crut que l'orage s'apaisait. Illusion.

La neige et la pluie, mêlées, inextricablement, dressaient un mur colossal. Il s'agissait de trouver l'obstacle. La machine mystérieuse qui marquait alors 125 milles à l'heure luttait dans la tourmente. Au bout de vingt minutes, elle ne faisait plus que du 90 à l'heure. Cela retardait la marche.

— Montons encore, dit Charles à son monoplane infatigable, comme s'il eût parlé à une chose animée.

L'homme téméraire grimpa des montagnes de glace et de pluie que tranchait le vent, par étages. Cinq mille pieds le séparaient maintenant de la mer. De nouveau, il piqua en ligne droite. Toujours la ligne vers le Nord.

La grêle plombait sans cesse.
— Je suis perdu, dit Charles.

Et il ferma les yeux, comme en une méditation fervente, afin de mieux goûter les derniers instants qui lui restaient à vivre, appuyé sur le mur de la maison maternelle de Saint-Louis, à l'heure où l'affection s'allume au feu de la lampe merveilleuse.

Les instruments, toutefois, demeuraient en parfait ordre et indiquaient au pilote la bonne route. Cela, plus doux qu'un geste de délivrance, vint le reconforter.

— Avançons un peu dans ce corridor de ténèbres et d'orage. Nous verrons.

Il parlait tout haut, tel un coeur tourmenté.

L'aiguille du Pionier oscilla légèrement vers l'ouest. Charles manoeuvra de manière à rester à zéro, ligne de la Victoire qu'il suivait des yeux sur la carte marine.

Cependant qu'il regardait à l'extérieur, une colonne blanche apparut et peu après se déplaça, puis une autre, puis une troisième.

En un clin d'oeil, il déchira violemment ce brouillard opaque pour retomber, un peu plus loin, sur une colline de neige, que fouettaient les lanières du vent.

Bientôt, le verglas couvrait les ailes de l'oiseau annonciateur. Lindbergh, morfondu, désespérant, cassé en deux, n'eut pas de peine à comprendre que la tempête continuait, que ce n'était là que le commencement; qu'elle serait infinie.

Il est des pensées infinies.

Il y a des orages qui symbolisent de telles pensées. Lindbergh monta encore.

Il n'avait fait que cela, toute sa vie.

L'altimètre infailible, marquait 7500 pieds, éclairé tragiquement par un coup de foudre qui fendit les ténèbres. Le tonnerre roulait parmi des montagnes de neige, tandis que la pluie, au-dessous, épingleait des tentures funéraires.

Inlassablement.

Inlassablement aussi, un autre orage plus formidable grondait sur l'univers de Charles-Augustus Lindbergh, premier conquérant de l'Atlantique.

Son coeur dans la tourmenteuse Solitude.

Ah! Son coeur.

Mais, il approfondissait trop l'état singulier dans lequel il palpait présentement, pour qu'il s'arrêtât à le sonder, ce trésor de sentiments et de passions

nobles. Philosophiquement, Charles analysa que la tempête, il la portait en lui; qu'il ne pourrait jamais s'en défaire; qu'il n'était pas de lieu sûr dans la Vie, où déposer le lourd fardeau, tant méprisé des faibles.

Cependant que l'autre. L'autre, il la combattait depuis trois heures avec acharnement. Il finirait bien par triompher. Vingt fois, au cours de la bataille, la plus affreuse qu'il n'eût jamais affrontée, il toucha à l'aile de la mort.

Toujours, il en sortit vainqueur, ce glorieux capitaine n'étant pas destiné, sans doute, à mourir, seul, loin de la justice et de toute vérité.

La victoire, la récompense, il la tenait fortement dans sa main impérative, richesse inestimable que la terre, au-dessous de lui, chanterait demain, en des langues immortelles.

— Je réussirai, pensa Charles dans un mouvement de légitime fierté. Je crois bien que je réussirai. La tempête achève.

Il n'avait pas terminé cette phrase que l'avion tangua fortement, tandis que des paquets de neige bouchaient les deux fenêtres.

Les cyclones, comme une bande de loups, descendaient, en hurlant, des montagnes du ciel.

— Voilà que ça recommence, cria Charles. Mais... Mais je m'amuse beaucoup. Ah! que c'est drôle!

Et un rire nerveux le secoua.

L'infortuné voyageur détendit les membres, car il commençait de s'engourdir. Un grand malaise l'enchaînait, provoquant une fatigue qui descendait du coeur jusqu'à la pointe des pieds, et il aurait voulu se voir couché, tout de son long, dans un bon lit, refuge de délices et de satisfaction animale.

En cette circonstance grave, d'où dépendait, peut-être, le salut de la "course dantesque", l'homme second apparut en Lindbergh. C'est lui, désormais, qui remplacrait le pilote, conduisant le "Spirit" jusqu'à Paris, terme de l'humanité.

Charles éprouva, de nouveau, une joie bonne et l'intronisation violente de la force physique. Morale, alors.

Car, lorsqu'il n'avait point à combattre la tempête, il combattait le découragement et la fatigue. C'était une lutte continuelle, insoupçonnée des plus intrépides soldats.

Le captif solitaire, aussi éloigné des hommes qu'une étoile, mangea un morceau de pain et but une gorgée d'eau. C'était la troisième.

Réfléchissant que la tempête ne pouvait être infinie en profondeur, Lindbergh résolut de monter encore, de monter toujours, quitte à aller se perdre dans l'inconnu effroyable. Il fouetta donc, il fouetta avec violence son cheval ailé, le Pégase le plus épique de tous les siècles, et s'engouffra comme un nuage de poussière dans la voie lactée. Il traça une ascension par une trajectoire oblique d'une longueur de 2000 pieds.

Le "Spirit of St. Louis", ramené sur son plan horizontal, marchait très vite, dégagé d'un poids immense.

L'altimètre, cet oeil de feu, marquait exactement 9950 pieds.

Charles-Augustus Lindbergh respira.

Enfin la paix! Enfin le salut et, enfin, le repos tant mérité à l'ombre du paradis.

Des chemins infinis de lumière s'élargissaient devant le Vainqueur. L'obélisque de la solitude se dressait imposant, ainsi qu'une apothéose, au fond de la céleste vallée.

Solitude! Elle était belle et douce, consolante et chère, comme une métaphore de vérité!

À l'heure, où New-York crépitait dans la fournaise de la vie, attendant le Réve; à l'heure où des millions d'esprits, sur la terre, étaient plongés dans l'inquiétude, un coeur amoureux, impénétrable et beau, un grand coeur héroïque, roulait, grisé et solitaire, parmi les étoiles.

Le suffrage féminin et Mlle Macphail

(Suite de la page 7)

qu'elles soient de bons administrateurs et législateurs sur des questions telles que : la santé, la vie et l'éducation des enfants, l'amélioration des conditions dans les pénitenciers, les asiles, les prisons; l'allègement des souffrances, et en général toutes les choses qui tendent vers un développement plus élevé et le plus grand bien du plus grand nombre.

"Ceci doit être, s'il ne l'est pas, le but de toute législation."

Et voilà tout le programme de Mlle MacPhail et le résumé des exigences du féminisme, représenté en cette province par diverses associations féminines, dont quelques-unes, ayant leur siège à Montréal, forment déjà un total de vingt-six mille adhérentes.

Comme on le voit, ces chiffres sont bien supérieurs au calcul inexact des obscurantistes qui, à Québec, ont, pour des raisons déraisonnables, refusé le droit de vote aux femmes.

Pour finir, je cite ce paragraphe d'un imbécile qui suinte quotidiennement son incapacité dans les colonnes de "La Presse" de Montréal :

"Miss Agnès MacPhail est pourtant à la veille de se lever pour dénoncer l'instruction militaire des cadets. Car à l'instar de feu Titus déplorant avoir perdu sa journée s'il avait passé vingt-quatre heures sans accomplir une bonne action, la députée de South-Grey estimerait avoir mal rempli son mandat s'il lui arrivait d'entendre sonner l'heure de la prorogation sans avoir formulé son traditionnel protêt."

S'imaginer qu'il a de l'esprit en tentant de ridiculiser une femme distinguée, qui a fait de sa vie un éclatant succès, c'est de la part d'un raté étaler

une pitoyable prétention et le dépit si digne des maîtres qu'il sert.

Mlle MacPhail, depuis qu'elle est en Chambre, a donné un si bel exemple de courage, qu'elle a mérité l'admiration de tous ceux qui savent regarder sans chagrin les succès qu'elle a remportés par son travail et son intelligence.

Mais particulièrement à "La Presse" de Montréal, on fait peu de cas de l'intelligence et du savoir des femmes canadiennes, on va jusqu'à leur préférer l'ignorance importée, afin d'en faire les compléments qu'il convient à l'organe de l'abâtissement du peuple canadien.

Mais la sentence lapidaire du sage Lincoln demeure toujours vraie :

"On peut tromper quelqu'un tout le temps; on peut tromper tout le monde quelque temps, mais on ne saurait tromper tout le monde tout le temps."

Gaétane de MONTREUIL.

Nouveau Festival de la Chanson à Québec

(Suite de la page 25)

Vendredi, matinée, 25 mai,
au Château Frontenac:

(a) Madame Duquet et son groupe d'enfants. Rondes, arrangées par Alexandre d'Aragon, organiste de St-Etienne, Montréal. (1ère partie).

Camille Bernard, dans des chansons du terroir de France.

(b) Madame Duquet—Rondes—Mon oncle, etc. (2ième partie), arrangées par Oscar O'Brien.

Groupes de chansons du terroir. Aubades et nocturnes. Cédia et Victor Brault, comme Nanon et son amoureux. Arrangements par Léo-Pol Morin.

Vendredi soir, 25 mai,
à l'Auditorium:

"L'ORDRE DU BON TEMPS". J. Campbell McInnes (Champlain), Léon Rothier et Rodolphe Plamondon. Le groupe des "Troubadours de Bytown".

Arrangement par le Dr Healey Willan (pour clavecin, flûte, hautbois et violon). Directeur, Dr Healey Willan.

Suite d'orchestre. Composition ayant remporté le prix du concours. Directeur, Eric de Lamar-ter, directeur associé de l'orchestre symphonique de Chicago.

Danses de veillée canadienne avec Juliette Gaultier et un groupe d'artistes du terroir; mise en scène de Marion Bauer. Musique de Milton Blackstone.

Bergerettes, par les Chanteuses Canadiennes de Toronto. Arrangement pour clavecin, hautbois et viole, par le Dr Ernest MacMillan; directeur, M. J. Campbell McInnes.

Samedi, 26 mai, 11 à 12 a.m.,
à la Basilique:

Concert de musique grégorienne et de cantiques populaires. Directeur, M. l'abbé de Smet; organiste, Henri Gagnon (de la Basilique de Québec).

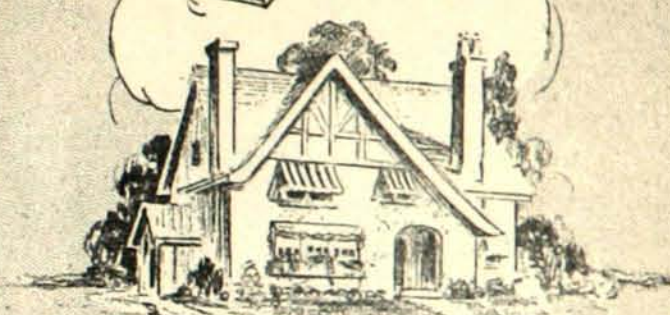
Samedi, matinée, 26 mai:
au Château Frontenac:

M. Duprat et Madame Ariel dans des chansons du terroir de France.

Chansons de troubadours; pastourelles. Juliette Gaultier et Jean Beck; accompagnement de vielle. Groupe de chanteurs du terroir: Chansons de Métiers: le cordonnier et la fileuse, de Philéas Bédard. Camille Bernard.

(Suite à la page 29)

TEN/TEST



Un foyer—une famille—qu'y a-t-il de meilleur dans la vie? N'oubliez pas, lorsque vous construirez cette maison rêvée, que le Bois Isolant TEN/TEST symbolise confort et tranquillité, santé et sécurité, succès et bonheur futur!

Laissez entrer le soleil et l'air tonifiant et frais—mais par les portes et les fenêtres, et non au travers des murs et du toit. Le TEN/TEST empêchera la chaleur ou le froid de l'extérieur de pénétrer chez vous, aussi complètement que le caoutchouc s'oppose au passage de l'électricité. Grâce au TEN/TEST, le tintamarre des tramways et des automobiles ne parvient à vos oreilles que comme un murmure assourdi. Vous serez aussi isolé, dans votre maison, que dans la classique "tour d'ivoire".

Le TEN/TEST diminue de 35% vos comptes de combustible.

Le TEN/TEST est une base parfaite pour le plâtre ou le stuc.

Le TEN/TEST se prête à tous les traitements décoratifs—peinture, papier-tenture, moulures.

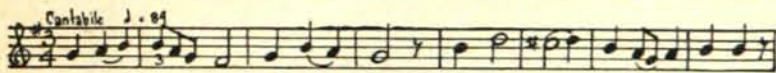
Consultez votre marchand de bois, ou écrivez au service M 10



TT4MF

INTERNATIONAL FIBRE BOARD LIMITED

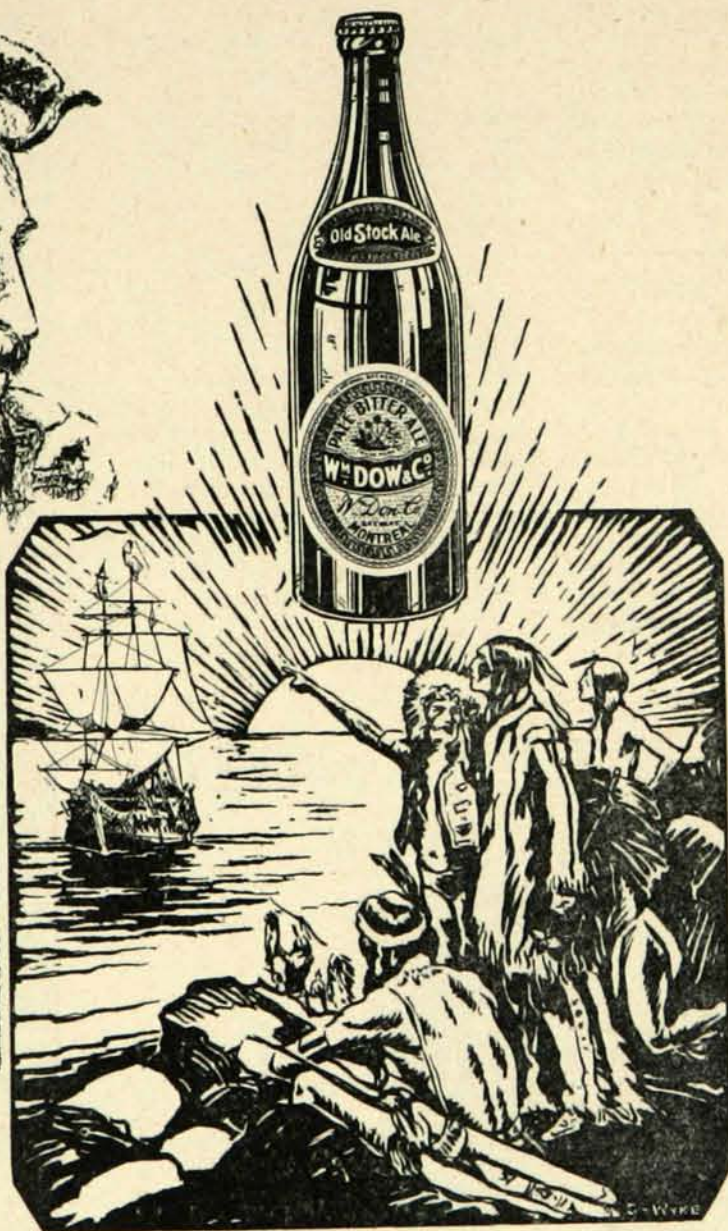
1111 Côte du "Beaver Hall", Montréal



Léon Rothier (basse),

Wilfrid Pelletier (gauche), chef d'orchestre, et Armand Tokatyan (ténor), de la Compagnie d'Opéra Metropolitan, de New-York, qui vont prendre part au Festival du Château, à Québec.

Pages d'histoire



La Venue des Blancs 1534

Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point

Lorsque Cartier découvrit le Canada, en 1534, il constata que les sauvages avaient une vive intuition des excellentes choses que leur apportait la civilisation—plus tard la bière DOW OLD STOCK ALE devint leur boisson favorite et la demande populaire en a toujours augmenté depuis.

Prime par la Force et par la Qualité!

Nouveau Festival de la Chanson à Québec

(Suite de la page 27)

Quatuor à cordes "Hart House". Léon Rothier, du "Metropolitan Opera", dans un groupe de chansons canadiennes du terroir, harmonisées par Achille Fortier et autres. Wilfrid Pelletier au piano.

Samedi soir, 26 mai, à l'Auditorium:

"ROBIN ET MARION" (2ième représentation).

Arrangements de chansons du terroir pour voix mixtes: une des compositions primées au concours.

Groupe d'"étouffe du pays". Scènes galantes, avec Camille Bernard dans des chansons du terroir.

Groupe de chansons de Rossignol, par Jeanne Dusseau. Arrangement d'Alfred Laliberté. Violon ou viole et piano.

Groupe de VOYAGEURS: Quatuor des "Troubadours de Bytown". Ulysse Paquin et huit membres de la chorale des Chanteurs de St-Dominique. Mise en scène d'Oscar O'Brien. Directeur: Charles Marchand.

Dimanche soir, 27 mai, au Château Frontenac:

Fête Enfantine: "Les Fleurs", chansons et danses. Madame Duquet et son groupe d'enfants. Mise en scène de George M. Brewer (1ère partie).

Jeanne Dusseau: groupe de chansons, arrangées par le Dr Ernest MacMillan.

Fête Enfantine (2ième partie): chansons militaires héroï-comiques, par Madame Duquet et

son groupe d'enfants; mise en scène de George M. Brewer.

Harry Adaskin et Alfred Laliberté, dans une composition pour violon et piano sur des thèmes du terroir par Hector Gratton.

Jeanne Dusseau: Chansons arrangées par le Dr Ernest MacMillan.

Chanteurs du terroir.

Les "Chanteuses Canadiennes" de Toronto, dans des motets des Troubadours et du XVème siècle. Directeur, M. J. Campbell McInnes.

Quatuor des "Troubadours de Bytown" et Chorale des Chanteurs de St-Dominique, dans des chansons du terroir. Directeur, M. Talbot.

Lundi, matinée, 28 mai, au Château Frontenac:

Groupe de chansons canadiennes arrangées par Madame Atkinson.

Pierre Pelletier, dans des chansons canadiennes arrangées par Alfred Laliberté et autres.

Madame Garneau dans un groupe de chansons d'autrefois.

Jeanne Dusseau. Chansons du terroir, arrangées par le Dr Healy Willan, Léo Smith et Marius Barbeau. Duo avec Armand Tokatyán, arrangé par Alfred Laliberté.

"Troubadours de Bytown".

Lundi soir, 28 mai, au Château Frontenac:

Bal historique et du terroir; commencera à 9.30 heures p.m.



Une Robe Neuve pour quelques Cents

Un gros livre de Teinte et de Teinture — GRATIS

Quand les saisons changent et que les montres de magasins regorgent de vêtements magnifiques ce n'est pas toujours la robe ou le costume qui font battre votre coeur d'un long désir.—C'est la couleur.

Vous avez des vêtements à la maison qui paraîtraient tout aussi bien s'ils étaient teints ou teints dans les dernières couleurs. Employez tout simplement les Diamond Dyes et suivez les instructions qui sont données sur l'enveloppe et vous pourrez étaler des vêtements qui sont à la minute. C'est si facile à faire et Diamond Dyes ne coûtent que 15 cents.

Un livre précieux, "Color Craft" gratis, franc de port, si vous nous écrivez. Rempli d'illustrations et de suggestions pour teinter et teindre des douzaines de choses à la maison. Pour être sûre d'en avoir un exemplaire, écrivez immédiatement:

Diamond Dyes

Trempez pour la teinte
Bouillissez pour la teinture

DIAMOND DYES
Windsor, Ontario

Please send Color Craft, the big illustrated book on home dyeing and tinting free

Name _____
Address _____
Town _____ State _____

L'influence du moral dans les maladies

(Suite de la page 2)

qui pèchent surtout par excès d'affectivité et par affinement exagéré des impressions, peuvent être utilisés pour le plus grand bien de nos malades, si nous arrivons à rectifier leurs idées pessimistes et si nous savons habilement les employer comme intermédiaires d'un pronostic favorable entre le médecin et le malade. Il faut que l'atmosphère soit, pour ainsi dire, chargée d'électricité optimiste, afin que le malade se persuade qu'il doit guérir. L'idée est la mère du fait et la réalisation du désir est toujours l'esclave d'une volonté forte et énergique. Voulez-vous faire des miracles? a dit Virey: "Dominez l'imagination". Lorsqu'on est convaincu de l'impossibilité de guérir, il ne reste plus qu'à mourir: c'est ce qui arrive fatalement à ceux qui supputent, prévoient et prédisent leur fin. Si l'entourage neutralise ces tristes idées par son action inverse, le courage renaît dans l'âme même du moribond, et la foi (la foi qui guérit, disait Charcot) devient alors le principal agent de la cure définitive.

L'angoisse d'assister à l'écroulement de sa vie déprime et affaisse toute activité nerveuse chez les malades, opprime toute sensibilité du grand sympathique, interrompt parfois toute apparence de la vie, anéantissant le pouls et la respiration même. C'est que Brown-Séquard a nom-

mé la mort par inhibition, décès sans agonie, par paralysie vitale intensive. Qui nous dira exactement la quantité d'énergie potentielle latente que tel individu, supposé cadavre, possède, à cette minute précise où la vie extérieure s'enfuit par toutes les issues, mais continue intérieurement, par la connivence persistante des fonctions physiologiques inhérentes aux organes et aux tissus? La collectivité cellulaire continue souvent à vivre, alors qu'ont cessé déjà les relations centrales de la synergie nerveuse ou cérébro-spinale.

Les malades à nutrition ralentie, les arthritiques, les neurasthéniques et surtout les hystériques, sont prédisposés à ces morts soudaines par inhibition. En dehors de l'action normale, il est étonnant de reconnaître aussi, aux ptomaines anesthésiques et convulsives, des malades chroniquement intoxiqués, une part étiologique, pour le moins prédisposante, dans ces décès qui alarment et stupéfient les familles par leur imprévu et leur soudaineté. C'est ici que la méthode dépurative que nous préconisons (purgatifs salins, agents physiques, eau, chaleur) trouve surtout ses applications utiles: si l'on savait l'instituer à temps et y joindre les bénéfices d'une action morale tutélaire, j'ai la conviction raisonnée que nombre de malheurs pourraient être évités.

Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

(Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES

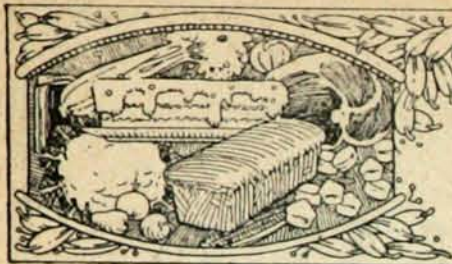


TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangement féminin, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

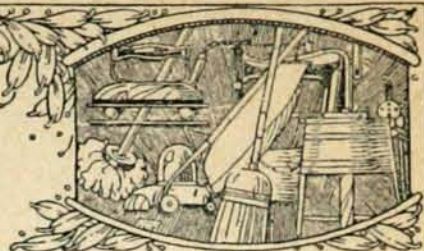
Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement gratuit, suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé GRATIS à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse.

Incluez trois timbres et adressez Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 68, Windsor, Ont.
EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES



La Bonne Cuisine

"Petit poisson deviendra grand,
pourvu que Dieu lui prête vie."



LES DEVOIRS DE L'AMPHITRYON

De la maîtresse de maison et des convives

L est, chère lectrice, un rôle délicat entre tous : celui de recevoir des convives; c'est une joie et c'est une charge, car les devoirs d'une maîtresse de maison sont des plus étendus. Ils varient d'ailleurs suivant les circonstances. Si vous avez à votre disposition un maître d'hôtel, des cuisiniers, des serveurs, ils vous épargnent la plupart des soucis de la table. Si vous n'avez qu'une cuisinière, il vous fait avoir l'oeil à tout. Si vous êtes seule, enfin, votre tâche est des plus absorbantes; elle sera du reste facilitée par la prévenance de vos invités.

Vous savez comment se compose un menu et quelle est l'ordonnance d'un repas. Les règles édictées par l'usage peuvent d'ailleurs être modifiées dans une certaine mesure, suivant la situation de l'amphitryon et la qualité de ses invités. Un dîner de cérémonie donné par une personne de condition modeste peut être moins chargé qu'un simple dîner princier. Votre bon goût, votre tact, votre souci d'ordre et de mesure, chère lectrice, seront à ce point de vue les meilleurs des guides.

Après avoir ordonné votre dîner, veillez à l'arrangement de votre dessert. Placez les fruits frais dans des assiettes hautes, garnies de feuilles de vigne ou de mousse artificielle. Mettez dans les compotiers les fruits cuits ou conserves, et dans les assiettes plates les biscuits, macarons, petits fours, etc. Le dessert généralement est disposé sur un meuble spécial, de façon que la personne chargée de le mettre sur la table, puisse voir d'avance la place de chaque chose; une assiette doit toujours avoir son assiette correspondante placée diagonalement.

Une fois terminés les soins à donner au dessert, vous aurez à vous occuper un peu du couvert et à regarder si rien n'y manque. Des cartes, placées au-dessus du grand verre, avec le nom des convives, indiquent la place que chacun occupera. Le maître et la maîtresse de maison se placent l'un vis-à-vis de l'autre; la place d'honneur pour une dame est à droite de l'amphitryon, la place de gauche est la deuxième pour les hommes, la place d'honneur est à droite de la maîtresse de maison, puis à sa gauche.

Une grande question se pose : comment placer les invités? comment éviter d'éveiller les susceptibilités de chacun? Conservez-vous autant que possible pour cela à la hiérarchie observée dans les cérémonies publiques; entre deux personnes de rang égal, c'est l'âge qui détermine la préférence. Dans la mesure du possible, placez les unes à côté des autres les personnes qui se conviennent. Elles prendront plaisir à converser et garderont bonne souvenance des heures qu'elles auront passées sous votre toit. Rien n'est plus insupportable que la gêne au cours d'un repas.

Si vous avez été invitée par une personne plus haut placée que vous, vous n'êtes nullement tenue à la réciprocité. Ne réunissez pas à votre table des personnes que vous savez être d'opinions dissemblables; des discussions seraient possibles et elles doivent être évitées. Certaines bonnes âmes, sous prétexte de les réconcilier, convient ensemble des amis brouillés : c'est un jeu dangereux et indiscret. N'invitez pas des ministres d'une religion différente. Souvenez-vous enfin qu'être treize peut effrayer plusieurs de vos hôtes; les superstitions sont indéracinables!

Je me rappelle à ce propos cette plaisante anecdote. Dans un salon, des invités attendaient; l'heure du dîner avait sonné depuis longtemps et les portes de la salle à manger demeuraient closes. L'un d'eux s'approcha de son voisin — qui était Victor Hugo — et lui dit :

— "Savez-vous pourquoi tout le monde attend? C'est que nous sommes treize et qu'un imbécile a peur de ce nombre."

— "Je le sais, répondit Victor Hugo; cet imbécile c'est moi!"

Après avoir jeté un dernier coup d'oeil sur la table et vous être assurée que rien ne manque, tenez-vous prête à recevoir vos hôtes au moment de leur arrivée. Rien n'est plus désobligeant que d'entrer dans une maison "bourgeoise" sans trouver la maîtresse prête à vous accueillir, rien n'est plus ridicule que de la voir quitter ses convives pour se rendre dans la cuisine ou la salle à manger. Bien entendu, si vous

êtes seule, la question ne se pose même pas; et vos convives comprendront d'eux-mêmes.

A mesure que les invités arrivent, présentez-les à ceux des assistants qui ne les connaissent pas. Faites cette présentation en nommant successivement les deux personnes que vous voulez mettre en rapport; le cas échéant, indiquez en quelques mots les points de contact qu'elles peuvent avoir; de cette façon vous rendrez ensuite leur conversation facile.

Quand tous les invités sont arrivés, chère lectrice, prenez à part les principaux d'entre eux et indiquez-leur la place qu'ils occuperont à table, et celles des femmes présentes à qui ils devront offrir le bras lorsque le moment sera venu de passer à la salle à manger.

Le devoir des convives est d'arriver à l'heure, et de préférence quelques minutes en avance. On attend le plus possible ceux dont le retard est imputable à leurs obligations. Quand tout le monde est présent, le valet de chambre ou la bonne ouvre la porte à deux battants en annonçant : "Madame est servie". Vous vous levez aussitôt en prenant le bras de la personne que vous voulez honorer. Le maître de logis offre le bras à la personne la plus qualifiée de la société.

Quand les convives défilent du salon dans la salle à manger, ils doivent laisser passer devant eux les personnages les plus importants et suivre à leur rang, ni plus ni moins. Ils s'assoient à la place qui est indiquée par le carton portant leur nom. S'il y a un menu, ils y jettent les yeux et le posent à droite de leur assiette. Ils étendent la serviette sur leurs genoux sans la déplier complètement et posent leur petit pain à gauche.

Pendant le repas, votre devoir de maîtresse de maison est de faire avec naturel, grâce et bienveillance les honneurs de la table. Veillez à ce que chaque convive ne manque de rien et à ce qu'aucun d'eux ne se croie chez vous le "parent pauvre". Faites en sorte que chaque invité puisse penser que vous vous occupez spécialement de lui. S'il refuse d'un ou plusieurs mets, enquérez-vous de son abstention, mais sans insister. Pour servir le potage, on suit le même cérémonial que pour les places, mais vous pouvez le rompre dans le courant du repas et établir ainsi, sans affectation, au milieu de la gaieté commune, une sorte d'égalité sociale.

La manière de servir diffère, comme toutes choses, suivant les circonstances. Le maître d'hôtel et les serveurs des grands dîners de cérémonie ne sont nullement indispensables, pas plus qu'il n'est nécessaire d'avoir un prince ou un ministre à sa table pour passer une charmante soirée. Si vous le pouvez chargez un domestique ou une bonne de faire circuler les plats autour de la table. Mais si vous n'avez qu'une bonne, il lui est bien difficile de surveiller ses fourneaux, de changer les assiettes et de faire passer les plats. C'est à vous en ce cas de veiller à la distribution des mets.

Vous servez en faisant passer l'assiette garnie au convive qui vous rend la sienne vide, ou bien vous laissez circuler le plat à la ronde.

Si vous n'avez pas de femme de service, si vous devez seule prendre soin des fourneaux et du service de table — et manger vous-même par-dessus le marché — votre rôle est des plus épineux. Dans ce cas, le mieux est l'ennemi du bien; choisissez en conséquence des plats que vous aurez pu exécuter la veille; ne faites ni sauce ni friture au dernier moment. Si cela vous est facile, faites venir un plat ou deux de chez le restaurateur. Le reste appartient à vos convives : ils auront la politesse d'attendre que vous soyez assise pour servir les mets et simplifieront votre tâche autant qu'ils le pourront.

Dans tout dîner, d'ailleurs, si les devoirs les plus étendus d'urbanité s'imposent à la maîtresse de maison, les invités doivent faire preuve de bonne éducation. Vous rangeriez immédiatement dans la catégorie des gens mal élevés celui qui tremperait son pain dans la sauce avec ses doigts, ferait de grands gestes, appellerait d'un bout à l'autre de la table, rirait ou parlerait avec les serveurs.

Inutile de vous dire, chère lectrice, qu'on doit manger sans bruit, sans gloutonnerie, boire sans hâte, avec modération, et essayer ses lèvres lorsque le verre est reposé sur la table? Si vous êtes en présence d'un mets qui vous est inconnu, attendez pour

goûter que l'on vous ait donné l'exemple : un seul regard vous indiquera si vous devez vous servir de la cuillère ou de la fourchette.

La conversation peut être générale, sans pour cela interrompre les conversations particulières qui peuvent s'établir au coin de la table. Parlez de tout, mais évitez les sujets tristes. Les événements d'actualité, le théâtre, la peinture, la musique, la mode, les livres nouveaux, permettent à chacun d'émettre des réflexions. Inutile d'aborder la politique : elle ennuie les femmes et trouble la digestion des hommes. J'ai remarqué que, bien souvent, les messieurs aiment à raconter des histoires plus ou moins vraies semblables de spiritisme. Ils devraient se rappeler que des convives peuvent en être fâcheusement impressionnés.

Ayez soin de changer ou de faire changer les couverts après le poisson; il est même convenable dans un dîner d'étiquette de le faire à chaque service. L'amphitryon sert lui-même le plus souvent, on fait offrir par un domestique les vins fins, mais en se gardant bien de les nommer seulement par leur nom, tel que du Pomard, du Bourgogne, etc; mais bien du vin de Pomard, du vin de Bourgogne. Les verres ne doivent pas être remplis à ras, mais à un doigt du bord. Il est inutile de dire que le plus grand soin doit être apporté à ne pas répandre de sauce et ne pas faire de tache aux convives.

Votre tact, chère lectrice, vous fera éviter avec soin de faire remarquer une faute. Occupez-vous de tout sans avoir l'air d'y prêter la moindre attention, ce qui ferait entendre que la tenue de votre maison est différente, ce jour-là, des jours ordinaires.

C'est à vous de saisir le moment convenable pour se lever de table, aussitôt qu'on ne mange plus; mais évitez en vous levant d'interrompre une personne qui parle. Permettez-moi un conseil : ne cherchez pas à prolonger les repas, lors même que vous avez des étrangers. Les convives auxquels cela pourrait plaire sont bien souvent des gens de mauvais ton. La durée des repas ne doit pas dépasser une heure ou une heure et quart. Un dîner d'apparat peut se prolonger davantage, mais ne doit jamais s'étendre au-delà de deux heures.

Pour se rendre au salon, après le repas, les hommes offrent le bras aux femmes qui étaient placées à côté d'eux. C'est au salon que se servent presque toujours le café et les liqueurs. Veillez à ce que le feu y soit entretenu, car vos invités, sortant d'une pièce échauffée par la lumière et le monde, sont disposés généralement à avoir froid.

Le café et les liqueurs sont apportés sur un plateau, que l'on dépose sur un guéridon. C'est à vous, chère lectrice, de les servir. Pour le café, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne doit pas déborder la tasse, le "bain de pied" est très mauvais genre... Est-ce vous qui devez le sucrer, devez-vous laisser ce soin à vos convives? Il n'y a pas de règle uniformément adoptée à cet égard. Durant le cours de la soirée, ayez un mot aimable pour chacun; mêlez-vous aux conversations avec grâce, sans insistance. Enfin, quand les derniers invités s'en vont, reconduisez-les jusqu'à la porte. Les maîtres de la maison peuvent les aider à s'habiller, s'ils n'ont pas de domestiques.

J'ai fini, chère lectrice, cette causerie sur vos "devoirs" de maîtresse de maison. Avais-je besoin de la faire si longue? Votre délicatesse et votre goût, votre coeur surtout, ne sont-ils pas là pour résoudre les situations les plus épineuses et difficiles, pour créer une atmosphère de paix et de joie quand vous recevez ceux que vous honorez, ceux qui vous sont chers?

x x x

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.

x x x

La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure.

x x x

Ceux qui s'indigent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger.

x x x

On devient cuisinier mais on naît rôtiisseur.

x x x

La qualité la plus indispensable du cuisinier est l'exactitude; elle doit être aussi celle du convié.

Viandes de Boucherie

REMARQUES :

Il existe quatre manières de cuire les viandes. D'abord, on peut les faire bouillir dans l'eau ou les faire cuire dans leur jus, proprement dit (à l'étuvé), ou les faire rôtir ou frire.

La boucherie pris dans son ensemble est pour ainsi dire l'âme de la cuisine, car il n'y a pas de diner où elle ne soit appelée à jouer un rôle considérable. On ne pourrait, en effet, dans un repas, se passer de viandes, et en cuisine, c'est avec celles-ci que l'on prépare les bouillons, les jus et les sauces. La viande de boeuf, si elle est servie rôtie, doit être tenue un peu saignante. Celles de veau, de porc et d'agneau, demandent toujours à être bien cuites.

REGLES GENERALES

En arrivant du marché, enlevez le papier qui enveloppe la viande, pesez-la et essuyez-la avec un linge humide. Placez-la dans un plat de faïence ou de grès, couvrez-la et gardez-la dans un endroit frais jusqu'au moment de l'employer. On ne doit faire griller à la flamme ou dans une casserole ou rôtir, que les morceaux tendres de la viande. Quand on doit cuire la viande d'après l'une de ces méthodes, on la fait d'abord roussir, puis cuire à une température plus basse. En la faisant rôtir, l'albumine de l'extérieur de la viande est durcie et le jus retenu. Cependant, la viande doit être cuite dans l'eau pour l'attendrir, la chaleur et l'eau amollissant les durs tissus entrelacés. L'eau bouillante doit être versée sur la viande pour roussir les surfaces coupées, afin que le jus n'en soit pas diminué et que la viande cuise jusqu'à être tendre, gardant la température juste au-dessous du point d'ébullition. Si l'eau bouillonne, elle est trop chaude. Toutes les viandes dures peuvent être cuites tendre de cette manière. On peut employer le Cuiseur Sans Feu.

ALOYAU ROTI AU FOUR. — L'aloyau est la partie du boeuf où se trouvent le filet et le faux filet, c'est la meilleure partie pour rôtir. Mettez dans une lèchefrite une grosse carotte et un oignon coupés en morceaux. Placez la viande sur ces légumes, salez et poivrez, coupez la graisse qui serait de trop sur le filet, divisez-la en petits morceaux et mettez-la dessus le rôtir; mettez la viande au four pour la cuire une heure, en ayant soin de l'arroser souvent; elle doit être saignante.

BOEUF BOUILLI. — Le bouilli proprement dit n'est autre que le morceau de boeuf qui a servi à faire le pot-au-feu. Mais pour le servir bon, il faut prendre quelques précautions que nous n'avons pas indiquées en parlant du pot-au-feu. Vous faites bouillir d'abord en écumant, puis vous retirez sur le côté du feu et faites bouillir doucement. Après que vous avez ajouté les légumes, vous faites encore cuire pendant environ deux heures, puis vous retirez de nouveau sur le côté du feu, de façon à ce que, sans diminuer sensiblement le degré de chaleur, le bouillon se maintienne à l'état d'ébullition. Vous le laissez ainsi pendant cinq quarts d'heure, puis vous égouttez la viande et la servez avec des légumes.

BIFTECK ET OIGNONS. — Préparez la viande de la manière ordinaire; tenez prêts dans une lèchefrite une douzaine d'oignons coupés en tranches et frits brun dans quelques gouttes de graisse de rôtir ou de beurre. Mettez votre viande sur un plat et mettez un rang épais d'oignons sur le dessus.

BOEUF EN SALADE. — Coupez le bouilli en tranches, dans un plat creux, assaisonnez de sel, poivre, huile, vinaigre, cornichons découpés, etc., arrosez les morceaux à plusieurs reprises en prenant la vinaigrette dans le fond du plat avec une cuiller pour la rejeter dessus.

BOEUF A LA MAITRE D'HOTEL. — Coupez le boeuf bouilli en tranches que vous faites réchauffer dans un peu de bouillon; égouttez-le et mettez dessus du beurre manié avec du persil haché et le jus d'un citron.

BOEUF A LA MENAGERE. — Faites un roux brun que vous mouillez de deux ou trois verres de bouillon. Mettez dans cette sauce, des pommes de terre crues coupées en tranches et mouillez avec une quantité d'eau suffisante pour recouvrir vos pommes de terre. Assaisonnez de sel et de poivre et laissez cuire doucement. Environ 10 minutes avant la fin de la cuisson, ajoutez le boeuf bouilli coupé en petits morceaux et, lorsque les pommes de terre sont cuites, servez.

"BEEF STEW". — Enlevez le suif de 2 livres de boeuf pris dans les parties bon marché. Faites fondre ce suif dans un chaudron durant 15 à 20 minutes. Pendant ce temps, coupez le boeuf en morceaux de 2 pouces carrés, assaisonnez de sel et poivre, et saupoudrez de 2 cuillerées à soupe de farine. Coupez en morceaux assez gros 2 oignons, 2 carottes et 1 navet, que vous mettez dans le chaudron avec la graisse fondue, laissez frire pendant 10 minutes en remuant avec la cuiller de bois, pour qu'ils ne prennent pas au fond. Maintenant, ajoutez le boeuf et tournez quelque temps pour le faire frire un peu et ajoutez alors une pinte d'eau bouillante. Couvrez et laissez mijoter pendant 2 heures. Liez alors avec un peu de farine délayée avec de l'eau; assaisonnez au goût.

ROTI DE BOEUF. — Les meilleurs meilleurs rôtis sont pris dans l'aloyau et le plus souvent on les met au four; dans ce cas, on les place dans une lèchefrite avec de la graisse et on les arrose et les retourne souvent. Un rôtir de 7 livres doit cuire pendant une heure et demie; lorsqu'il est cuit, servez-le dans son jus.

ROGNON SAUTE AU MADERE. — Enlevez la graisse qui recouvre le rognon ainsi que la peau fine qui s'y trouve, fendez-les en deux sur la longueur. Otez-lui les tendrons; coupez en dés d'un demi-pouce. Faites fondre dans une poêle 4 onces de graisse, ajoutez le rognon, sautez-le sur le feu 5 minutes, mettez-y une cuillerée à soupe de farine, versez-y une tasse d'eau bouillante. Laissez mijoter pendant deux heures en ajoutant de l'eau pour en faire une sauce claire. Avant de servir ajoutez un demi-verre de Madère.

ROTI ROULE. — Enlevez les côtes, roulez la viande et attachez-la avec une corde dans la forme voulue. Placez la viande dans une lèchefrite, dans un four très chaud. Mettez autour de la viande de l'eau à laquelle du sel a été ajouté. Arrosez fréquemment d'abord. Quand la viande sera rissolée, réduisez la chaleur et cuisez 15 minutes pour chaque livre de viande.

POUDING YORKSHIRE I. — Avant que la viande soit cuite, faites le pouding. Versez un peu de graisse fondue prise en dessous de la viande dans une autre lèchefrite, mettez-y le pouding et cuisez 45 minutes.

3 oeufs.
1 chopine de lait.
2/3 tasse de farine.
1 cuiller à thé de sel.
Battez les oeufs très légèrement, ajoutez le lait; ajoutez graduellement le mélange à la farine, remuant constamment; ajoutez le sel, le poivre et cuisez. Coupez en carrés et servez sur le plat autour du rôtir.

Une des bonnes choses de la vie que chacun peut avoir

Un Bon Thé —
SEAL BRAND
Orange Pekoe
Chase & Sanborn



L'Eternel Problème:—

"Que mangerons-nous aujourd'hui?"

—est heureusement résolu avec un livret de recettes St. Charles et un approvisionnement de Lait St. Charles! Vous n'avez que l'embarras du choix parmi les nombreuses recettes de délicieux potages, crèmes, sauces, pains, poissons, salades, gâteaux, pâtisseries et entremets savoureux. Quel que soit le mets choisi, il réglera la famille, puisqu'il sera à base de Lait St. Charles, pur, doublement riche et nourrissant.

LA CIE. BORDEN LIMITEE, MONTREAL

Veillez m'expédier gratuitement le Livre de 85 Recettes St. Charles

NOM.....

ADRESSE.....

648

NON-SUCRE



LAIT ST. CHARLES
de Borden

"Les Cuisines CLARK

vous aideront"

FÈVES au LARD
CLARK

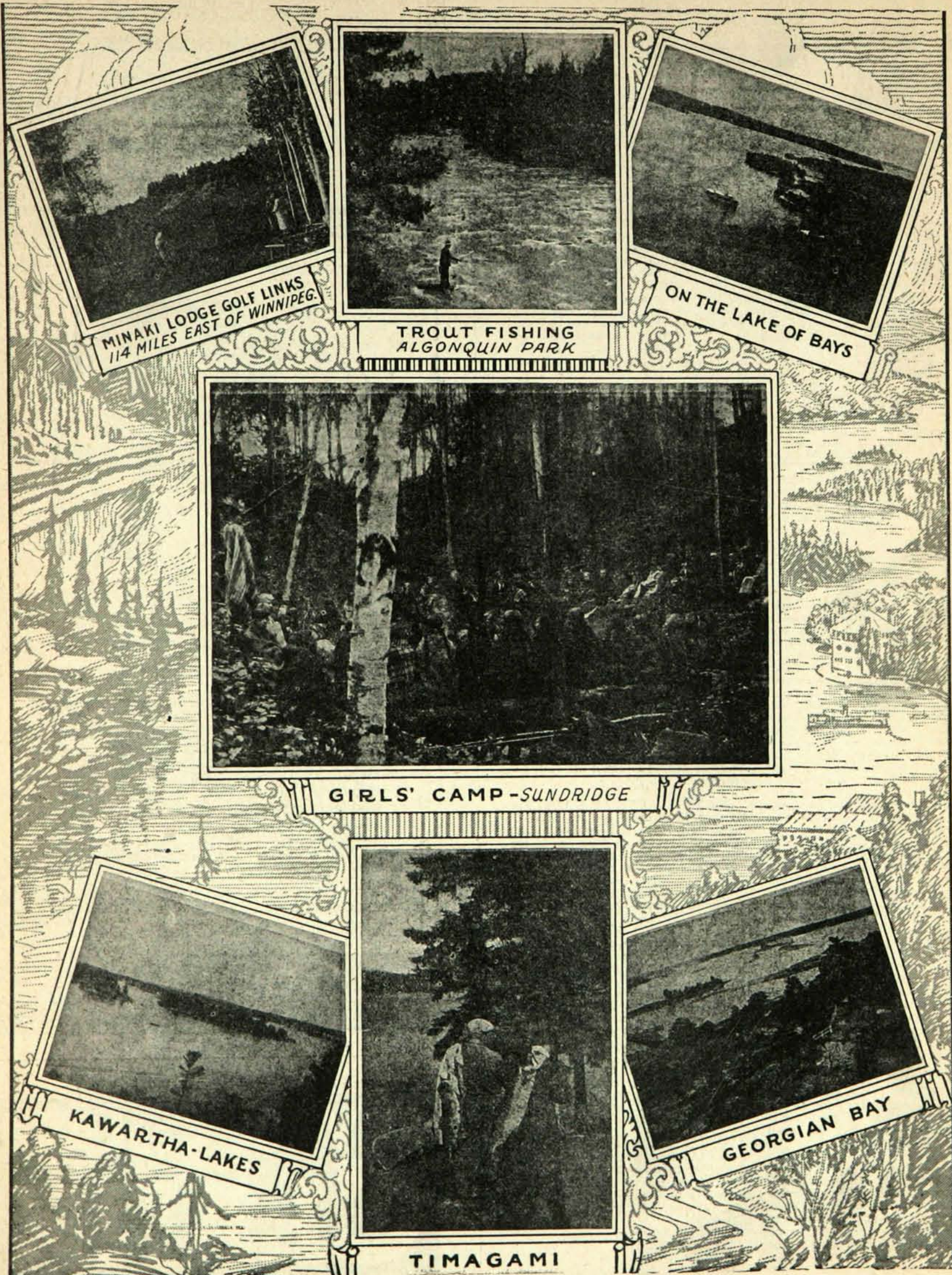
Une nourriture excellente

La Boite de 36 oz. est la plus profitable.

W. CLARK LIMITED, MONTREAL

4-28

Vers nos régions de villégiature



Les terrains de golf de Minaki situés à 114 milles de Winnipeg

La pêche à la truite dans le Parc Algonquin
Un campement de jeunes filles — Sundridge

Sur le lac des Baies

Les lacs Kawartha

Timagami

La baie Georgienne

Tous ces charmants endroits sont situés chez notre grande voisine, Ontario

(Courtoisie des Chemins de fer Nationaux)

Le Peintre et l'Ami

(Suite de la page 13)

commémorative d'un cher disparu, d'un fils, d'un père, d'un frère, d'un fiancé, d'un amant, d'un mari. Je refuse toujours. Il y a là, me semble-t-il, quelque chose de froid, de conventionnel qui sent la pompe funèbre et les apprêts toujours ridicules de la douleur. Mais ici, rien de pareil. Il s'agit d'une femme que j'ai moi-même un peu connue, et l'image de la femme, en elle-même, quelle qu'elle soit, tente constamment mon art. A la persistance de mes recherches dans cet ordre d'idées, je crois bien que toutes mes études de nu, tous mes portraits féminins, qui m'ont valu le plus clair de ma réputation, sont des déclarations d'amour à une femme idéale, dont les perfections sont éparpillées dans une infinité d'êtres, mais à laquelle je prête toujours le regard indulgent de celle qui m'avait abandonné son cœur... Et puis, et puis tu m'as parlé de celle-ci...

—Comment, de celle-ci?

—Je veux dire de celle dont tu me réclames le portrait, avec une chaleur si communicative! Ne t'en prends qu'à toi-même si j'adopte une cause que tu as plaidée avec tant de ferveur. Il se peut que je réussisse au-delà de tes vœux, comme il se peut que j'aboutisse à une œuvre froide, incertaine...

—Cela, je ne le crois pas.

—Je me connais mieux que toi.

—N'as-tu pas, pour t'aider, des photographies? En voici une quantité, de toute nature.

Et Georges Lacroisade fit le geste d'ouvrir et de tendre l'enveloppe de cuir qu'il tenait sur ses genoux.

Gautier la prit des mains de son ami et la posa sur un guéridon, avec indifférence :

—Certes, elles me seront utiles. J'en aurai besoin, comme de documents, pour les consulter de temps à autre. Mais dans mon travail elles seront plutôt des garde-fous que des éclaircisseurs.

—Je ne saisis pas très bien...

—Oui, elles m'empêcheront d'errer et d'aller trop loin dans le domaine de la fantaisie, plus qu'elles ne me remplaceront complètement la nature. Car tu n'imagines pas, je suppose, que l'œuvre que je vais tenter sera un portrait réaliste?

—Mais je désire avoir l'illusion de la vie!

—Tu l'auras, mon ami, tu l'auras, et mieux avec une œuvre un peu généralisée qu'avec une œuvre littérale. As-tu remarqué qu'une personne qui ne possède ni les mêmes yeux, ni les mêmes traits, ni la même stature qu'une autre, la rappelle cependant, par un simple éclair de la physionomie, par une expression momentanée du visage?

—J'admets; cependant, j'aimerais bien, sur ce portrait, retrouver le nez, la bouche, les yeux de ma femme.

—Tu les retrouveras... approximativement, car même avec des souvenirs, des photographies, on ne peut remplacer la nature. Ces photographies, ne me l'as-tu pas avoué toi-même, ne nous livrent que des fragments d'une personne disparue. J'irai plus loin, elles ne nous laissent que des instants figés, et non plus ce frémissement continu, cette palpitation éternelle dans laquelle l'artiste choisit les états les plus fréquents pour en composer une synthèse à laquelle vous autres, le public, donnez le nom de ressemblance. Je crois donc que, dans notre cas, il faut abandonner carrément toute ambition de serrer la réalité et prendre le parti d'une œuvre qui évoque cette réalité en l'élargissant, en la généralisant jusqu'au symbole. En d'autres termes, j'estime qu'une figure in memoriam doit être conçue à la manière dont certains peintres de la Renaissance concevaient le portrait. Cette fiction mythologique, à laquelle de pauvres historiens reprochent son peu de réalité, permettait au contraire à l'artiste de dégager d'une personnalité peut-être banale le

seul point qui fût digne d'être souligné. Le côté de fraîcheur apparaissait mieux dans une Flore, la sveltesse dans une Diane, l'intelligence dans une Minerve, la modestie dans une Vestale. Sous le couvert d'une déesse, une princesse de sang royal, une reine pouvait impunément montrer sa jambe nue. Envisages-tu aujourd'hui pareille chose au Salon? Entends-tu le tolle du public, un public qui d'ailleurs fait une basse noce, devant la jambe de l'épouse d'un député, d'un ministre en 1920?

Ici Henri Gautier prit l'enveloppe, en tira les photographies, les feuilleta et, très vite avec une décision qui ne laissa pas de surprendre son ami, il en choisit une, entre toutes...

—Regarde celle-ci, en décolleté; je n'ai pas besoin de te questionner, c'est une photographie d'amateur. Oui, n'est-ce pas? Je ne croyais pas dire si juste, amateur, celui qui aime... Photographie prise par une chaude après-midi d'été. Je sens cela, rien qu'à la vibration de la lumière et aussi, ajouta-t-il, à voix plus basse et plus tremblante, à l'air énigmatique et passionné du modèle. Visage et buste en pleine clarté, les fonds sombres, presque noirs; l'appareil manquait de recul, d'où cette opposition qui rend le cliché aussi simple, aussi stylisé que les anciens portraits dont les fonds ont noirci, tandis que le premier plan, essentiel, dégage une lueur de lampe mystérieuse. Ce paraissent, cette gaze ajoutent à la sveltesse du modèle; par intuition amoureuse, tu as deviné son véritable caractère; j'ai là dans cette petite épreuve, un point de départ suffisant.

Ici Gautier consulta la pendule.

—Midi, déjà! Excuse-moi, il faut que je m'habille pour déjeuner en ville. Je suis au regret de te renvoyer...

—C'est moi qui suis désolé. J'aurais tant aimé, en l'honneur de notre réunion, t'emmener au restaurant...

—Impossible, j'ai promis.

—Laisse-moi au moins espérer qu'une autre fois...

Gautier fit un geste vague.

—En tout cas, maintenant que nous nous sommes retrouvés, nous nous reverrons. Je reviendrai à ton atelier, si tu le veux bien, quelquefois, souvent même et je crois que ma présence ne te sera pas inutile, pour te guider dans ton travail, te donner des explications...

—Mon cher, ces choses-là s'expriment, elles ne s'expliquent pas.

—Cependant tu peux avoir une hésitation sur un point de ressemblance, d'identité. Tu as insuffisamment connu ma femme. La mémoire peut te faire défaut, les photographies ne pas te suffire. Un petit détail, une intonation répétée par moi à propos sont capables de t'éclairer...

—N'insiste pas, je t'assure, je préfère travailler seul. Tu habites ici?

—Mais oui, dans la pensée de te servir dans ton œuvre, difficile parce que rétrospective, j'avais pris mes dispositions à l'hôtel pour demeurer à Paris, tant que ma présence te serait nécessaire.

—Eh bien! veux-tu me faire une concession, en échange des efforts que je vais tenter pour te satisfaire?

—Tout ce que tu voudras.

—Ce n'est pas très gentil ce que je vais te dire. Tant pis! il faut que je te le dise, dans l'intérêt même de ce que tu souhaites obtenir de moi. Je préfère que tu t'en ailles, oui, que tu quittes Paris. J'ai besoin de me sentir les coudées franches, de ne pas avoir l'impression qu'à chaque instant, tu peux entrer dans mon atelier, me surprendre dans mon travail, me manifester ton mécontentement, m'influencer. Voyage. D'ici deux mois, reviens, le portrait sera achevé, plus vite et mieux que si tu restais à demeure, dans cette ville. Vois-tu, ajouta Gautier en mettant la main sur l'épaule de Georges Lacroisade et en le poussant doucement vers la porte, les

(Suite à la page 34)



"Maman emploie

La POUDRE à PATE MAGIQUE

Et la Vôtre?"

Fabriquée en Canada. Ne contient pas d'alun.

LA CIE E. W. GILLETT LIMITÉE

TORONTO, CANADA

Succursales: VANCOUVER, WINNIPEG, OTTAWA, MONTREAL, QUEBEC



Une peau et un teint ayant la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Une beauté qui fascine et attire irrésistiblement tous les regards. La Crème Orientale de Gouraud vous montrera comment vous pourrez obtenir aisément et en peu de temps, ce charme subtil et séduisant.

CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

donne une apparence douce, lisse et satinée au visage, au cou, aux bras, épaules ou aux mains, ce qui est un service indispensable pour les affaires de soirées. Etant astringente et antiseptique, cette crème est excellente pour faire disparaître les déficiences du teint et les rides et raffermir les joues. Se fait en trois teintes: blanche, chair et rachel.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial des préparations Gouraud pour la toilette, ou 100c pour un échantillon de Crème Orientale de Gouraud.

F-14 Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Qué.

Le Peintre et l'Ami

(Suite de la page 33)

artistes sont des êtres bizarres. On leur tend la perche, et ils préfèrent se noyer tout seuls qu'en compagnie...

—Comme tu voudras, mon ami, comme tu voudras; nous sommes aujourd'hui au 15 avril; le 15 juin je te donne rendez-vous ici même, à onze heures précises.

—Entendu, tu regarderas le tableau et, s'il est à ta convenance, nous irons déjeuner ensemble.

—Au revoir.

—Adieu.

Sitôt la porte refermée, Henri Gautier se laissa tomber sur son divan, comme un homme à bout de forces, épuisé par l'effort qu'il vient d'accomplir, anéanti par la tension nerveuse d'une crise qui a trop duré. Il dégrafa son col, sonna pour appeler; le domestique parut presque aussitôt.

—Monsieur désire ses vêtements?
—Non, je ne sortirai pas. Vous téléphonerez au cercle et vous demanderez qu'on prévienne M. Jacques Hébertot que je ne puis pas venir, que je suis souffrant...

—Monsieur ne se trouve pas bien?
—Oh! rien de grave, une migraine, un peu de fatigue. Ouvrez la fenêtre. C'est cela, toute grande...

Une bouffée d'air tiède et vif entra dans l'atelier, fit onduler les tentures. Le ciel, d'un bleu léger, barbouillé de quelques nuages errants, sembla soudain emplir toute la pièce; un arbre, dont les feuilles sortaient à peine, se balançait dans l'embrasement avec souplesse. On eut vraiment la sensation du printemps en une image facile et heureuse.

—Ah! cela va mieux. D'ici une demi-heure, Jean, vous me servirez deux oeufs à la coque, une tranche de jambon et un peu de vin de Bordeaux, une orange, puis une tasse de café.

Le domestique s'inclina et sortit. Henri Gautier songeait, immobile, les yeux fixés sur l'arbre, le ciel bleu, les nuages, qu'il ne voyait pas absorbé dans une contemplation intérieure... Quelle aventure!... Voilà, on creuse un tombeau, très profond, on y ensevelit ses souvenirs, on referme la pierre, on croit que tout est fini, oublié dans un suaire et, brusquement, le passé soulève la pierre tumulaire, regarde au dehors, trouble les vivants et leur dit: "Tu respirez, tu vas, tu viens, tu aimes le printemps, la joie sensuelle, les plaisirs de l'esprit, mais tu ne m'as pas supprimé." On ne volatilise pas ce qui a existé. Ce qui a existé existe, par cela même qu'il a existé. Il dure d'une manière diminuée, autre, transformée, mais il dure. Quelle chose ne peut devenir rien. Il suffit pour qu'il vive de nouveau d'une vie analogue à la nôtre, à celle qui a été la sienne autrefois, mais qui est peut-être autre maintenant, d'une note qui sonne juste dans le ton de notre vie actuelle. Je travaillais allégrement, j'achevais avec bonheur ce nu, qui est là sur ce chevalet, je donnais à ce modèle qui m'est personnellement indifférent une expression telle qu'on ne peut en donner qu'après des émotions personnelles, le passé agissait sur moi dans la mesure où il pouvait me servir, m'exciter, m'exalter, et brusquement, un individu entre dans mon atelier, un camarade de jeunesse et, avec lui, entre le passé, un passé lourd, pesant, angoissant...

Il se leva péniblement, traversa la pièce et se dirigea en contournant les sièges, chevalets, paravents qui l'encombraient. Il chercha un instant parmi son trousseau de clefs, qu'il écartait une à une, et finit par en dégager une petite qui, à elle seule, était un chef-d'oeuvre de ciselure digne du meuble lui-même. C'était un de ces bons meubles honnêtes, du commencement de la Restauration, qui faisaient penser aux meubles du dix-huitième siècle, comme les demi-soldes évoquaient le spectre de la Grande Armée, et que, pour cette raison, il appelait plaisamment les demi-soldes de Marie-Antoinette. Plus haut que lar-

ge, couronné d'une galerie ajourée en métal, celui-ci se divisait dans le sens de la hauteur en deux parties dont l'une, la plus élevée, formait un large champ d'acajou uni, poli, miroitant, sur lequel éclatait doucement, exceptionnellement, un ornement de bronze doré, mais dont l'autre, la plus basse, se divisait en tiroirs. Henri Gautier introduisit la clef dans la partie supérieure qui s'abaissa, tout d'une pièce, horizontalement, de manière à présenter une complication ingénieuse de placards de diverses grandeurs. Il ouvrit un de ces placards, fit jouer un déclin, un secret qui faisait mériter à ce meuble son nom de secrétaire, une tablette glissa; il extraya des profondeurs une grande enveloppe sur laquelle étaient écrits ces mots au crayon rouge: A brûler. Puis il revint s'asseoir sur son divan. Il resta un instant sans bouger. On eût dit qu'il hésitait à ouvrir cette enveloppe et qu'il savait que regarder son contenu ne lui apporterait rien de bon. Enfin, cependant, car on est porté fatalement dans la vie à faire certains gestes qu'on ne devrait pas faire, il fit sauter machinalement les cachets et il en tira deux lettres, deux. Il compara les dates, commença de lire la première, la plus ancienne; dès les premiers mots il éprouva un malaise physique: subitement, il se trouvait placé dans la même situation que jadis, il y avait près de neuf ans; il ressentait la même détresse, il retrouvait l'endroit où il était, le costume qu'il portait, le temps qu'il faisait. C'était une journée d'automne, mélancolique et lourde, il venait de recevoir cette même lettre qu'il tenait entre ses mains; pareillement il avait hésité à la déchirer, pressentant ce qu'elle devait contenir, et il était allé en se promenant jusqu'au Parc Monceau. Là il s'était laissé tomber sur une chaise, comme si tout le poids de la brume, des feuillages d'or, de la splendeur crépusculaire pesait sur lui ainsi qu'une chape en brocat de Venise sur les épaules d'un doge. Au détour d'une allée, une corbeille de reines-marguerites déposait sur un tumulus de gazon une couronne violette; devant lui, au milieu d'une pelouse, un monument de bronze figurait, sur un socle de granit, une lionne blessée, et véritablement il semblait qu'on entendit, dans la solitude de ce parc où se pressaient quelques rares passants, l'appel désespéré de cette bête, arc-boutée sur son train d'arrière, dans lequel étaient plantées des flèches vibrantes encore du trajet parcouru depuis l'arc. Il se rappelait les moindres sensations de cette heure pénible entre toutes et jusqu'à l'odeur de l'air humide, chargé de vapeurs. Par le simple fait qu'il touchait ce même papier, son cerveau, comme mû par un mécanisme ingénieux et simple, associait instantanément des idées, des circonstances révolues et les faisait prévaloir dans le champ de sa conscience sur le présent réel et matérialisé. Le printemps n'était plus le printemps, le paysage aimable qui encadrait la fenêtre se muait en nuances de deuil, et lui-même qui, il n'y a pas deux heures, était un artisan joyeux, passionné de son travail, devenait un homme chargé de sensibilité, alourdi de tristesse, incapable d'activité, tel enfin qu'il y a neuf ans, alors qu'il lisait cette lettre:

Evian, ce 15 octobre 1910.

"Pourquoi, mon ami, être parti si brusquement, sans nous laisser de nouvelles? Rien ne vous y autorisait, ni l'accueil que vous aviez reçu à la maison (de maman et de moi), ni même le risque de faire jaser les gens, fort étonnés de ne plus y rencontrer un familier si assidu. Comment! on vous voyait ici chaque jour. On vous fêtait, on vous gâtait, oui, monsieur, on vous gâtait. Et patatras! parce que les choses ne vont pas au gré de vos

désirs, de nos volontés d'enfant rageur, vous tournez le dos à l'hospitalité et vous boudez ceux qui n'ont eu que le tort de vous prouver leur amitié, leur affection.

"Ce monsieur Henri Gautier, qu'on accueille à bras ouverts, et vous seul, mauvais garnement, savez si je parle juste en cet instant précis, ce peintre dont on aime le talent, sans compter des tas d'autres qualités qu'il s'ingénie à cacher, parfois, comme s'il en avait honte; cet artiste qu'on rencontre à la campagne, au détour d'un sentier, planté devant un cheval, dont on regarde la peinture, à qui on le dit imprudemment et qui en deux mois, devient d'une intimité... compromettante.

"Tenez! quand j'y pense, je suis furieuse contre vous, oui, furieuse. Je m'étais bien promis de ne plus jamais vous écrire... Mais c'est plus fort que moi. Il faut que je vous écrive et, dès que je vous écris, il me semble que je retombe dans votre dépendance et que je redeviens pour quelques instants votre petite Claire, une pauvre petite chose blottie contre vous, qui a besoin de votre chaleur, de votre protection, de votre indulgence. Voici que déjà je regrette le ton de ma lettre, au début, et que je me reproche d'avoir fait semblant de ne pas comprendre votre attitude. Je ne la comprends que trop, hélas! maintenant. Non seulement je ne m'indigne pas de votre départ, de votre silence, mais il m'émeut, encore que je ne sache pas si j'ai le droit d'être troublée par vous, mais il me témoigne de votre amour. Pardon! mon ami, de vous avoir causé tant de mal. Je ne savais pas, je ne pouvais savoir à quel point vous m'aimiez. Il a fallu la brusquerie de ce dénouement pour que je mesure la profondeur de vos sentiments. Vraiment j'ai presque honte à présent d'avoir débuté tout à l'heure par des phrases qui n'étaient que papotage auprès de ce que vous éprouvez.

"Que voulez-vous, mon pauvre et tendre ami, on nous apprend des tas de choses, à nous autres jeunes filles; mais on ne nous apprend pas la vie. Cette chose-là, elle ne se manifeste à nous, le plus souvent, je parle par ce qui m'arrive à moi-même et qui arrive à quelques-unes de mes amies, elle ne se manifeste que sous la forme d'une révélation poignante. Je l'ai reçue, cette révélation, pendant les journées qui ont suivi votre fuite. En moins d'une semaine je suis devenue tout autre, en restant pareille. Je n'avais guère connu de l'existence que des puérilités, la préoccupation d'une toilette, d'une robe pour le patinage, d'une autre pour le tennis, d'une autre pour la danse, le souci de bien accomplir les gestes de ces sports, d'obéir avec élégance à certains rites mondains, de conserver la mesure en me gardant de ce qui caractérise trop, de rester ni en deçà ni en delà d'un idéal que formule le journal si bien nommé Vanity Fair, de m'occuper juste assez de la maison, en collaboration avec maman, pour qu'elle procure à nos hôtes l'illusion d'une intimité charmante qui n'était pas en nous-mêmes. Plus j'y réfléchis, plus je pense en effet que c'est là, dans ce manège de recueillement, que réside le secret du malentendu qui nous sépare et nous éloigne l'un de l'autre. Peut-être est-ce la faute de l'existence que nous menons entre la Côte d'Azur et le lac de Genève, dans des demeures qui nous abritent passagèrement, mais ne pèsent pas sur nous de tout le poids de leur passé et de leurs réflexions rétrospectives! Peut-être aussi la mort de mon père, l'absence chez nous d'un véritable maître, d'un conducteur d'âmes, nous a-t-elle privées de la gravité nécessaire, je le sens bien, à la compréhension d'un homme tel que vous. Ma mère n'était pas capable de la remplacer. Certes, j'ai beaucoup

d'affection pour elle; mais rappelez-vous comme vous avez ri quand un jour, devant vous, elle m'a demandé le patron de ma robe. Elle copie mes toilettes, mes chapeaux, elle ne consent pas à vieillir; comment voulez-vous qu'elle consente à pénétrer le sens de la destinée? Oh! elle l'envisage à sa manière; elle défend, comme elle dit, mes intérêts. Elle veut, comme elle dit encore, assurer mon bonheur. Mais qu'entend-elle par intérêts, par bonheur? Elle prête à ces mots un sens dont vous êtes aujourd'hui la victime. Et moi-même, à force de les entendre prononcer, je finis par être impressionnée par eux, par les prendre dans une sorte d'acception superstitieuse. Ils m'ont inspiré une sorte de terreur de l'avenir, une peur des responsabilités. J'ai pris l'habitude de considérer la vie comme une succession de jours faciles, d'occupations heureuses et d'écarter, comme un mauvais songe, tout ce qui pourrait déranger le bel ordre de ces instants agréables.

"Les jeunes gens que j'ai connus jusqu'à vous n'étaient pour moi que des danseurs, des patineurs, des rameurs, des joueurs de tennis. Certes, je n'étais pas insensible, vous ne me croiriez pas si je vous disais le contraire, à leurs qualités physiques, et je ne pouvais me défendre parfois d'un certain agrément en vérifiant la justesse de leurs attitudes, l'aisance de leurs manières, absolument comme comme quand on voit un bel animal bien découpé. Il n'y avait rien là dedans, j'imagine, de vicieux, et vous qui êtes un artiste devez me comprendre. Je remarquais aussi leur distinction, leur bonne éducation, l'à-propos d'une répartie, l'humeur et la verve d'un dialogue; là encore, il ne s'agissait que d'une sensation, comment dire? à fleur de peau. Je ne détestais pas une intimité légère, à peine indiquée; aussitôt qu'elle devenait une assiduité trop marquée, je rompais les chiens.

"Là-dessus vous arrivez à la campagne, un matin de juillet. Vous louez une chambre à l'auberge du village. Vous plantez votre cheval à tous coins de la forêt, à toutes les anses du lac. On ne peut pas sortir, ni faire un pas sans risquer de renverser votre attirail. On cause, vous venez à la maison; moi, naturellement, ça m'amuse, comme tout ce qui est nouveau, imprévu, je vous considère comme un mouton à cinq pattes. Cette admiration muette et naïve vous flatte. Vous consentez à parler à la petite pensionnaire, peu à peu elle vous intéresse, vous la traitez d'égal; c'est qu'elle s'efforce de ne pas être au-dessous d'un homme qu'elle estime tellement au-dessus de ceux qu'elle a vus jusqu'à présent. Et puis, pendant deux mois, on ne se quitte plus, on vit en liberté sur l'eau, dans l'eau, au bord de l'eau, au milieu des bois, des magnifiques châtaigneraies d'ici (si vous saviez comme elles sont belles en cet arrière-automne!). Vous m'ouvrez les yeux à la nature, j'apprends à la regarder grâce à vous, ô magicien! Par l'enchantement de votre voix, de vos conseils, je découvre une infinité de petits bonheurs jusque-là hermétiques et interdits à mon pauvre entendement. Ce qui doit arriver arrive, les esprits se frôlent, les mains se touchent, les têtes s'inclinent, les épaules se rapprochent, les bouches avouent, les regards se perdent, les lèvres se joignent.

"Mais alors même que je vous donnais ce qu'il m'était possible de vous accorder, alors même toutes ces effusions me semblaient une nouvelle gâterie du destin et qui m'était due. Elles ne changeaient rien à mon optimisme facile et faisaient partie, simplement, d'un bel été particulièrement heureux; j'en étais flattée, peut-être; mais cet orgueil même vous démontre la modestie de mes ambitions. Aussi, quand vous m'avez demandé, dans un moments d'exaltation où vous étiez beau à voir, mais où vous m'effrayiez un peu, si je voulais être votre femme, j'ai éprouvé une sorte de stupeur.

Le Peintre et l'Ami

J'avoue que j'ai manqué alors de cette logique que vous menez, vous, jusqu'à ses extrêmes conséquences. Etant donné ce que je vous avais accordé, il était naturel que vous me fîssiez cette demande, il était naturel également que j'y répondisse favorablement. Mais à ce moment-là, tous les raisonnements de ma mère, cette espèce de crainte des réalités matérielles me sont revenus à l'esprit et j'ai été comme paralysée dans l'élan spontané qui jusque-là me portait vers vous. Jusque-là je me laissais aller à la joie de respirer, d'aller, de venir près de vous; dès cet instant, cette joie fut empoisonnée par toutes sortes de si, de pour, de contre, je manquais de l'enthousiasme nécessaire pour sauter le grand pas. Et je vous demandai quelques jours de réflexion, au bout desquels je vous conseillai de parler à maman. Toute seule, en effet, je savais fort bien ce que je vous dirais, mais aussitôt que je me trouvais en face de vous, une timidité s'emparait de moi et je me répétais: "Non, pas encore cette fois-ci." Je craignais d'arrêter si vite le bonheur de vivre, dont la source cependant avait déjà été tarie en moi par votre démarche et de ternir en vous les jolies impressions que vous aviez de moi et qui maintenant déjà ne sont plus que des souvenirs. Alors c'est maman qui s'est chargée de prononcer ce refus qui n'est pas le refus de Claire, mais celui de mademoiselle Withman. Cela même vous indique, ainsi que mes hésitations, à quel point je vous aimais; au fond je me faisais une idée tellement élevée de notre amour que je redoutais de le froisser au contact de la vie quotidienne, de le compromettre avec les intérêts, les calculs médiocres de chaque jour, de le vulgariser et de l'avilir dans je ne sais quelles préoccupations ménagères, bref — car j'ai, moi aussi, ma coquetterie, — de rester en dessous de l'image qu'en artiste vous vous êtes formée de moi.

"J'ai lu que des musiciens, des poètes s'éprennaient souvent d'une femme qui leur échappait et qui, par certains côtés, se confondait avec leur rêve. Eh bien! je voudrais demeurer dans votre cœur ce que Mathilde Wese-donck fut pour Wagner. Je suis ambitieuse, n'est-ce pas? mais pour vous plus que pour moi. Ne gardez-vous point ainsi la plus belle part? Toutes ces choses, je me serais résignée, sans doute, à vous les dire de vive voix; mais vous êtes parti sans un adieu, sans déposer une carte, sans la moindre démarche de courtoisie; et cette brusquerie, cette impossibilité de plier m'a révélé jusqu'à quel point votre caractère était incompatible avec les mille préoccupations d'une vie en commun, d'un mariage, d'une existence mondaine. Ma mère, me chapitrant sur ce sujet, eut bientôt fait de me convaincre d'une résolution que vous aviez installée vous-même, dans mon esprit, par votre manière d'agir. Surviennent, au milieu de cette atmosphère de dépit et d'abandon, les Georges Lacroisade, le frère et la soeur. Nous avons été élevés ensemble. Ils sont orphelins et vivent l'un avec l'autre, pour le moment, car elle est fiancée. Pour donner le change à la country et aux domestiques, on parle de vous, de votre talent. Georges Lacroisade s'écrie: "Henri Gautier, mais je l'ai connu! — Quel homme était-ce? — Oh! une nature bizarre, d'une sensibilité raffinée, mais excessive, ombrageux et incapable de faire effort sur lui pour dissimuler ses impressions." Avouez que le signalement correspondait bien au coupable. On commet une petite lâcheté. On raconte votre assiduité, pas votre démarche, bien entendu, puis votre fuite précipitée. Et Georges Lacroisade d'ajouter en riant! "C'est bien lui!" Il y avait en moi un peu de dépit à votre endroit; sa soeur, maman, lui-même me pressaient. Il ne possède certes pas votre subtilité, mais au moins une intelligence qui le rend capable à son âge de diriger une usine importante et de réussir à merveille. Physiquement vous connaissez mon

goût, que vous approuvez, pour les apparences robustes, athlétiques, sveltes; il les a. Je le crois capable d'une affection sérieuse, sans aucun de ces élans qu'il jugerait ridicules et qui lui paraissent des fautes contre l'harmonie générale, mais continue et sûre. Et j'avoue que pour le traintrain des choses... Donc je l'épouse. J'ai préféré vous l'annoncer moi-même, que de vous laisser l'apprendre par un billet imprimé ou par les communiqués des journaux. Pardon, mon ami, de la peine que je vous cause. Cependant vous me saurez gré de ma franchise. Par elle vous mesurez une fois de plus à quel point je vous demeure attachée.

"Je doute, d'après votre caractère, que vous cherchiez à me revoir, et peut-être, en effet, vaut-il mieux qu'il en soit ainsi; mais les événements ne suppriment pas le passé, il continue à exister en nous; aucune loi, aucune formalité ne pourraient l'effacer. Je suis incapable certes de tromper mon mari et de lui mentir, mais je ne rougis pas des émotions dont l'objet précède nos engagements, et qui m'ont embellie, enrichie, vous dis-je. Ne sont-elles pas plutôt un sujet de fierté? Et ne convient-il pas de leur élever, dans un coin secret de mon cœur, une petite chapelle où j'implorerai l'idéal qui manque quelquefois à une existence tout unie et trop doucement émue. Dans ces sortes de chapelles, on vient aussi parfois, aux moments de détresse ou de bonheur extrême, pour supplier ou remercier avec effusion. Vous ne m'écrirez pas plus que vous ne chercherez à me revoir, mais je voudrais de mon côté pouvoir vous dire si je suis heureuse ou malheureuse. Est-ce de la cruauté? Je ne le crois pas. J'estime qu'en exprimant le désir d'abriter la solitude de mes pensées les plus intimes dans votre âme je vous marque ma confiance. Aucun culte ne va sans fétichisme. Il me serait insupportable de ne pas posséder quelque chose qui vous ait appartenu, qui ait vécu dans votre voisinage, dans votre société, que vous ayez touché fréquemment, à quoi vous ayez fréquemment réfléchi. Vous m'avez un jour, prêté le petit Racine de poche qui ne vous quittait jamais; laissez-moi le garder en mémoire de vous. Je le lirai souvent pour tâcher de retrouver entre ses feuillets le parfum de l'âme, les confidences de la pensée que vous y avez laissés ainsi qu'une fleur desséchée, mais délicate et fragile. Adieu. Je suis triste."

Claire Withman.

Avec la franchise qui lui était coutumière, elle avait signé en toutes lettres son nom et son prénom. Elle ne lui demandait pas de brûler ce témoignage écrit. Elle l'autorisait à le garder. Elle avait le courage de s'installer dans son souvenir, à lui, au moment même où sa vie, à elle, s'installait derrière une façade sociale. Elle ne renonçait pas tout à fait, elle ne pouvait renoncer à un sentiment que les circonstances l'obligeaient à renier officiellement, mais auquel en secret elle élevait un autel. Même il y avait encore dans ses paroles des réticences amoureuses, des regrets de volupté; il pensait, en les lisant, à ces figures de femmes qui, au théâtre, cachent leur corps derrière le rideau, pour ne laisser voir, avant de disparaître tout à fait, qu'un visage, un masque où s'inscrit encore, à l'adresse du public intrigué, un sourire énigmatique et prometteur. Ah! tout la lui rendait plus chère: cette hardiesse, cette ultime coquetterie, cette duplicité même, car cette duplicité était à son bénéfice. En quoi il se montrait vraiment amoureux, car son amour l'empêchait de discerner ce qui eût dû l'éclairer et l'incliner à moins regretter, s'il était possible, un être qui, en définitive, acceptait de laisser planer un léger doute sur sa situation sentimentale et préférait aux risques et périls de l'union qu'il lui offrait une union plus avantageuse. A quoi il ne

(Suite à la page 36)



"Les Nerfs"

Un sujet qui alimente la conversation de toutes les femmes —

Nerfs fatigués —

Nerfs surexcités —

Nerfs pas reposés —

Mais il se trouve toujours quelqu'un pour conseiller la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, parce qu'elle est pour les nerfs le reconstituant le plus connu et le plus efficace.

Employez la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs et l'insomnie, la lassitude, la migraine disparaissent par enchantement. Elle restitue au système nerveux sa vigueur et sa santé. Vous vous sentez toute autre et pleine de vie.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs

**Le remède le plus efficace pour
remonter les nerfs**

Encourageons nos publications canadiennes-françaises

Les lecteurs de "Mon Magazine" ont pu constater l'amélioration considérable apportée à la rédaction et à la présentation de leur revue, depuis deux mois. Les directeurs ont décidé de faire de cette publication la mieux faite, la plus importante et la plus complète revue du Canada français. Ils ne sont qu'au début des améliorations qu'ils veulent apporter à ce magazine qui deviendra, sous peu, le "magazine national". Nous demandons l'appui de nos lecteurs, leur renouvellement d'abonnement, et les prions de faire de la bonne propagande pour "Mon Magazine": ils feront oeuvre utile. Ci-après, coupon d'abonnement et de renouvellement:

"MON MAGAZINE",
1725 Saint-Denis,
Montréal.

Vous trouverez ci-inclus \$2.00 en paiement d'un abonnement d'un an à la revue "Mon Magazine".

Nom
Adresse

Servez-vous de ce coupon en nous faisant parvenir le montant de votre renouvellement.

Le Peintre et l'Ami

(Suite de la page 36)

manquait pas de se répliquer à lui-même, dans un dialogue intérieur dont il avait tenu bien des fois les deux rôles, qu'il fallait faire la part de l'influence exercée par la mère de la jeune fille, par son tuteur, par l'assiduité d'un jeune homme conforme à l'idéal généralement admis en ces sortes de débats. Il laissait dans l'ombre les préoccupations d'intérêts pour mettre en relief la générosité, la lassitude. Car, en somme, si elle lui indiquait les incertitudes de l'avenir, de leur avenir en commun, c'était qu'elle se formait une image magnifique de leur amour et qu'elle ne voulait pas risquer de défigurer cette image au contact brutal de la réalité quotidienne; si elle cédait, c'était par résignation, si sa faiblesse même la rendait plus attachante, plus fragile, plus digne d'être protégée. Cette expression morale s'accordait pleinement avec sa grâce flexible et lui communiquait un charme à la fois plus noble et plus attachant. De cela il composait en son cœur une image précieuse, à la fois très écrite et très floue, avec des parties d'ombre et de lumière qui, sans être tranchées, s'enveloppaient dans une sorte d'atmosphère vaporeuse, d'où les contours surgissaient avec une précision énigmatique, aiguë. Son cerveau d'artiste, compliquant ses desirs d'homme, lui renouvelait sans cesse la fraîcheur, la subtilité de cette image qui l'obsédait d'autant plus que certains côtés demeuraient insuffisamment vérifiés par l'expérience, par suite mal assurés dans sa mémoire, et qu'il devait faire un effort considérable pour les créer.

C'était tout un roman : il avait connu Claire Withman, au mois d'août, sur les bords du lac de Genève. Elle habitait avec sa mère une villa où elle passait la moitié de l'année, consacrant l'autre moitié à Nice. Lui logeait dans une petite auberge du village. On avait vite fait de remarquer ce beau garçon, entêté au travail, qui campait son chevalet partout et, de préférence au bord de l'eau, où il se plaisait à peindre, en pleine clarté, en plein soleil, les ébats du yachting et de la baignade. On l'avait invité, il était devenu un familier de la maison Withman où il avait conquis tout le monde par sa bonhomie, son naturel, son humour, sa façon particulière de ne pas paraître discerner les petites complications mondaines et cependant de les dominer toujours par un certain tour d'esprit nuancé et enjoué. De sa solitude, de la curiosité qu'il excitait, du prestige de son art était né un sentiment obscur; la liberté d'allure et de costume admise à la campagne, la promiscuité du bain, des promenades sur l'eau, le soir, par les clairs de lune irréels du mois de septembre, l'intonation de la voix, détachant ses mots, un à un, comme un nocturne musical, avaient transformé ces premières affinités en une sympathie amoureuse.

Henri Gautier se rappelait avec délices quand Claire, par ses yeux baissés et la respiration haute, avait trahi pour la première fois son émotion; il se rappelait le léger frémissement de la main qui répond pour la première fois à un appel; il se rappelait cet effluve tiède du visage, quand leurs lèvres s'approchaient en tremblant et en remuant imperceptiblement. En vérité, loin de parcourir à bride abattue les premières étapes de l'amour, il en avait savouré les moindres relais, les plus faibles incidents, sachant bien que dans ces premiers contacts, dans cette initiation commune, dans cette venue quasi extatique de deux êtres l'un à l'autre, résidait le meilleur parce que le plus mystérieux et le plus secret de l'amour et qu'il y a plus de passion épanchée tout au long de la pastorale où Daphnis et Chloé, pour ainsi dire, se tâtent, se découvrent et se reconnaissent que dans bien d'autres livres où les amants rient leur sensualité sur les toits. Au lieu de brûler ces relais que le délire amoureux semble se fixer à lui-

même, par décence, il en avait ralenti, prolongé le cours, comme s'il craignait de dissiper un ensorcellement subtil, un charme analogue à celui des passes magnétiques, comme s'il redoutait l'instant de la découverte.

Il était venu, cet instant, plus vite qu'il ne l'espérait. Claire, dont la vie d'oisiveté, de nonchalance se partageait entre deux villégiatures, dont la réputation même était un ferment de plaisir, inclinait, par imagination plus que par tempérament, aux desirs sensuels et les accueillait avec plus de curiosité que de goût véritable. Au moment où elle donnait sa main, abandonnait ses lèvres, elle ne perdait pas la tête et savait où elle s'arrêterait.

Ainsi Henri Gautier fut conduit presque sans y réfléchir à des projets que, jusque-là, il avait soigneusement écartés de sa vie studieuse, comme pouvant nuire à la fragilité excessive de son budget, à la tranquillité d'un travail qu'il mettait au-dessus de tout. Le mariage lui apparut naturellement comme le terme d'une arabesque dont il avait entamé la courbe élégante, et aussi comme le moyen de satisfaire à une curiosité passionnée à laquelle il s'était livré tout entier, de saisir un but qui lui échappait sans cesse, de sentir la plénitude d'une affection qui promettait plus qu'elle ne donnait, de connaître enfin la figure qui, mystérieusement, se dérobait sans cesse à ses yeux avides.

Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que cette figure lui fût devenue désirable jusqu'à l'obsession et que peu à peu, dans son cerveau, il l'eût ébauchée, retouchée, complétée, parée, jusqu'à ce qu'elle atteignît à la perfection du grand style! Tout à l'heure, quand ce nigaud de mari lui demandait ce portrait, en termes suppliants et bêtement exaltés, il s'était tenu à quatre pour ne pas lui crier : "Tu désires son portrait, mais il existe, il existe, tout prêt. Où? Ne cherche pas sur les chevalets ni sur les murs de mon atelier. Tu ne le trouveras pas, tu ne peux le voir; il est là, dans mon cœur. Pour te le rendre sensible, palpable, je n'ai qu'à prendre mes pinceaux, une toile, des couleurs, ma palette, je vais lui donner une réalité foudroyante; tu m'accordes deux mois, imbécile! Je n'ai besoin que d'une semaine, d'un jour."

Oui, là, il avait l'occasion de prendre, sur la vie, une facile revanche. Mais en attendant, la vie lui avait fait payer cher son illusion de jeune homme, sa facilité à créer, avec de la réalité, de belles images, son penchant à l'idolâtrie. Elle s'était chargée, elle aussi, de lui peindre un merveilleux diptyque. Ah! le volet de gauche, exquis! Le jeune homme et la jeune fille, penchés l'un vers l'autre, sur une barque; l'eau d'un lac, le clair de lune, un Prud'hon, quoi! c'est tout dire.

Mais le volet de droite? Il n'y a plus de jeune fille, elle s'est évaporée, dissipée, subtilisée; seul, le jeune homme, le chapeau sur ses genoux, dans l'attitude ridicule d'un prétendant, se tient, gauche et emprunté, en face d'une dame mûre, en robe de soie, assise dans une bergère Louis XV, au coin de la cheminée d'un salon cosu. Certes, ils ne parlent pas; on ne parle pas, en peinture; comme on entend bien ce qu'ils disent, cependant!

Lui : "Je voudrais épouser Claire..." Elle, avec le ton dégagé, fausement aimable et adroitement insolent d'une femme qui a l'habitude de faire des visites : "Très touché, mon cher, de cette marque de sympathie. Vous êtes devenu pour nous un grand ami, nous aurions de la peine à nous séparer de vous; alors, pour vous éviter ce chagrin, il vaut mieux ne pas insister. J'ai fermé les yeux cet été sur votre flirt. Oui, votre flirt. Allons! ne prenez pas cet air scandalisé de jeune héros romantique. Je vois ce

que vous allez me répondre. Que vous n'aimez pas le mot *flirt*, et qu'on ne badine pas avec l'amour. Et puis après, quand vous aurez lâché ce grand mot, cela change-t-il la réalité des choses? Vous gagnez à peine de quoi broyer vos couleurs et un peu de noir, par-dessus le marché; elle a une dot qui, pour être assez importante, ne suffit pas à lui assurer son indépendance, car je n'entends pas, moi, me dessaisir de mon vivant. Elle a aussi des relations, des habitudes de luxe, de confort. Qu'en ce moment-ci elle s'illusionne, qu'elle vous aime, j'accorde; mais, mon pauvre ami, c'est un déjeuner de soleil, une saison d'amour! Elle vous voit avec l'été, dans la liberté du plein air; la modestie même de votre situation fait bien au milieu du paysage, parce que vous savez l'abriter provisoirement dans une jolie auberge aux balcons de bois, aux murs envahis par la glycine. Ça lui plaît, ça l'amuse. Etes-vous sûr que ça l'amusera toujours? Vous n'habiterez pas toute l'année dans une hôtellerie d'opéra-comique? Il faudra pour votre art que vous reveniez à Paris. Et là, comment ferez-vous pour remplacer le soleil, les balcons de bois, la glycine, l'eau du lac, le canot d'acajou, l'existence facile et aisée que l'on mène ici?"

Henri Gautier entendait encore ces mots, et bien d'autres; il avait encore dans l'oreille le bourdonnement de ces paroles; il éprouvait encore maintenant la sensation désagréable que cause à un homme surmené, tendu, le timbre élevé et net d'une voix féminine. Ce qui lui demeurait pénible, plus encore que la signification de ce qu'elle disait, c'était ce ton de persiflage, de détachement pour traiter un sujet auquel il attribuait, lui, tant de gravité. Fallait-il qu'il n'eût pas l'habitude du monde! A cela il comprenait qu'il ne l'acquerrait jamais. Au fond, pensait-il, nous autres artistes, nous ne devrions fréquenter que des artistes. Nous sommes à la fois trop farces et trop sérieux. Notre humour décontenance les bourgeois et ils ne comprennent pas que, si nous attachons tant d'importance à certains sentiments, c'est que notre imagination brode, brode. Ah! eux, ils ne brodent pas, ils cousent, ils reprisent...

Il ouvrit distraitemment la seconde lettre. Elle portait la date de 1911, soit une année après l'autre. Quelle année! Claire mariée à Nice, mariée à un ingénieur sorti de Polytechnique, comme dans un roman de Georges Ohnet. Bien entendu, il avait évité, lui, de la revoir, de revenir dans ce petit patelin de Savoie, où cependant il se sentait si bien en confiance, en humeur de travail, en santé morale et intellectuelle. Pour ne pas se trouver sur son chemin, il avait renoncé à ce pays où gisait un filon de son talent et pratiqué une coupure nette avec un passé qui occupait une telle place dans son cœur et son esprit. Il avait fui en déroute, en panique, devant les ombres de son bonheur. Il portait le deuil de son amour et de sa veine.

"Ainsi, mon ami, nous nous sommes rencontrés par la pensée et, sans nous réunir, sans nous donner le mot, nous avons fait la même chose. J'ai su que vous n'aviez pas séjourné, cet été, à Yvoire. Je n'ai pas voulu, de mon côté, me retrouver avec mon mari dans ce village où nous avons tant laissé de nous-mêmes. Il m'aurait semblé vous trahir, en même temps que je le trahissais... Car je suis heureuse. Cela vous fait de la peine que je l'avoue? Mais ne vous ai-je pas promis, l'an dernier, de vous écrire encore une fois pour vous dire mon bonheur ou mon malheur? Je suis heureuse, hélas! J'ajoute, hélas! car si je ne l'étais point, j'aurais une excuse aux yeux du monde et peut-être aussi de vous-même, car à votre insu vous portez

parfois des jugements à la manière de ce monde que vous méprisez tant.

"Quelle lâcheté est la nôtre! Je ne puis me défendre d'une grande tristesse, pour ce que nous n'osons pas juxtaposer deux sentiments d'une nature amoureuse, comme on trouve le moyen d'associer plusieurs amitiés. A cela vous m'objecterez qu'il y a des nuances dans l'amitié. L'amour n'en comporte-t-il point? Et n'existe-t-il pas autant de variétés d'amour que d'individus? Celui que j'éprouve pour mon mari comblerait toute autre femme que moi. Il me semble, à certains moments, que je suis absolument satisfaite. Et cependant, à d'autres, j'ai l'impression qu'il me manque quelque chose. Vous avez connu, je crois, Georges Lacroisade, durant vos études. Oh! c'est tout à fait par hasard que votre nom est venu dans la conversation. Rassurez-vous, il n'a été question de rien de personnel. Je ne me suis abandonnée à aucune confiance. Il ne vous est certainement pas sympathique aujourd'hui; mais je serais bien étonnée qu'il l'eût jamais été. Vous différez tellement! Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas?"

"Beau physique, bien portant, bon estomac, bon jarret, bon caractère, bonne intelligence; il était, paraît-il, toujours le premier au lycée; moi aussi, je lui donne le prix d'excellence. Mais vous savez bien que les tempéraments exceptionnels, les âmes fines, les esprits rares se dissimulent souvent, pendant la jeunesse, dans la gloire plus modeste des accessits. Il lui manque parfois cette nuance délicate, cette imperfection savoureuse qui fait le prix d'une existence comme d'une oeuvre d'art. Que de fois, devant les modulations de la vie, n'ai-je pas souhaité que son égalité d'humour, d'impressions fût bouleversée, chahutée! Ce n'est pas ma faute si, à ces moments-là, j'évoque cette espèce de frémissement délicieux où j'ai vécu en votre compagnie, pendant plus de deux mois. Tenez! il y a dans la langue de ce Racine que vous aimez tant un mot qui définit à merveille l'état de grâce où j'étais alors et que l'auteur prête à ses héroïnes quand elles sont troublées par l'apparition d'un beau seigneur : alarmer. J'étais alarmée. Avec mon mari, j'éprouve une trop grande sécurité. Je sens que je devrais tout lui dire, je n'en ai pas le courage, je sais bien que ce que je vais dire est impossible, tant pis! Je voudrais que cette lettre, je ne sais par quel hasard, lui tombât dans les mains, afin qu'il pût mieux connaître la femme qu'il aime et qui l'aime... Mais comprendrait-il, consentirait-il à comprendre les replis de cette âme que les conventions, sa tournure d'esprit, son éducation lui interdisent d'explorer jusqu'au bout? Car il y a des esprits qui ont peur de leur intelligence; ils n'osent appliquer aux enquêtes de leur vie personnelle la même logique, la même rigueur de méthode qui les entraîne dans un laboratoire vers des inconnus bien autrement subversifs que les pauvres petites découvertes d'une psychologie rudimentaire.

"Non, décidément, je n'ose pas lui en parler. Et comment lui avouer le reste? Cependant ces baisers, ces caresses dont le nom seul me brûle rien qu'à l'écrire sur le papier, j'en garde un souvenir qui me paraît tout simple, naturel, aisé et facile. Ils n'offrent à ma mémoire rien de pervers ni d'impudique, mais se présentent à mes yeux comme de beaux fruits dans de beaux paysages. Ne les ai-je pas cueillis chacun au détour des sentiers? Vous avez su les prendre, les accepter, les rendre, toujours après de jolies pensées, dans une clarté particulière, en un instant choisi, tant et si bien que je les associe toujours à une image rare et qu'ils s'enveloppent à mes yeux d'une auréole de grâce; non seulement je n'ai pas honte de mon abandon, de ma défaite à certains moments, mais j'en suis presque fière. Je respire encore, en écrivant ces

Le Peintre et l'Ami

noms, le parfum du petit roman. La meilleure preuve, tenez, que je n'y vois aucun mal, c'est ce qui accompagne ma lettre et que vous déplierez soigneusement quand vous serez seul.

«Devrais-je vous envoyer cette photographie de moi, à vous, maintenant, et celle-ci? Pourtant, au moment où elle fut prise, je n'ai pu me défendre de penser à vous; c'était un après-midi brûlant, je me reposais sur mon lit. Je songeais à certain après-midi pareil de l'été précédent. Mon mari entra dans la chambre et, d'instinct, comme si, en dérangeant l'ordre de mes pensées, il m'avait surprise, je me dressai sur mon séant et m'enveloppai le buste d'une écharpe de gaze que je trouvai à portée de la main; le geste fut si brusque, si spontané qu'il me dit en riant: «Comme tu t'effarouches, ma petite! Suis-je donc si terrible que cela?» Et, me considérant un instant interdite, il ajouta: «Ne bouge pas, ainsi tu as l'air d'une Diane surprise, je vais te photographier.»

«Je dus me plier bon gré mal gré à cette fantaisie et il en résulta l'épreuve que vous trouverez ci-jointe. Est-ce bien ou mal? je ne sais plus. Mais il m'a semblé que cette épreuve vous appartenait un peu. Vous la conserverez en souvenir de moi, comme j'ai gardé votre petit Racine de poche. Vous ne pourrez évidemment pas l'annoter comme j'ai souligné tous les vers dans le sens intime desquels votre esprit m'introduisit. Cependant conservez-la entre les feuillets de cette lettre. Quand j'étais pensionnaire au couvent, j'intercalais entre les pages de mon livre d'heures de petites gravures; aux yeux de mes camarades, des bonnes soeurs, cela signifiait les plus saints mystères; dans mon quant à moi, je prêtai à chacun de ces cartons coloriés un symbole secret des grands événements de mon avenir dont je me formais, par avance, une idée en effet enluminée. Prêtez-vous aussi, à cette image, un sens relatif à votre vie — entendons-nous — à cette partie de votre vie qui est le passé, car vous me fâchiez en la considérant comme une promesse. J'estime que là, plus que dans la franchise que je viens de vous témoigner, commencerait la trahison. Adieu, mon ami, je commence à comprendre pourquoi vous avez évité de me revoir. Adieu.»

Claire.

Henri Gautier, soigneusement, dépliâ la photographie enveloppée dans du papier de soie: c'était la même que celle qu'il avait choisie, tout à l'heure, devant Georges Lacroisade, avec une rapidité qui avait tant étonné celui-ci et failli le trahir:

—Pardieu! il n'y a pas à chercher plus longtemps. Ah! il veut un portrait d'elle, il l'aura, je monterai le visage, les promesses troublantes, ou les intentions du regard; ce que je mettrai dans ce regard sera pour moi, non pour lui. Il aura beau emporter la toile et le cadre avec elle; il ne pourra pas laisser ici la pensée qu'il contient, ni empêcher que mon secret, notre secret ne s'installe chez lui à domicile. Ainsi nous serons toujours de moitié. Avec son argent, il n'a pu tout acheter.


Mais le domestique entrant, portant sur un immense plateau les oeufs à la coque, le jambon fumé, dans un service de faïence pareille à de la terre de pipe. Cette vue paisible, ramenant chez Henri Gautier des pensées de peintre plus que d'amant, le rasséna quelque peu et il ne put s'empêcher de murmurer, comme s'il s'agissait, bonnement, d'un tableau de Chardin: «Voilà les aliments de la convalescence.»

Henri Gautier allait et venait dans son atelier. D'une main il redressait un cadre contre la paroi, chiffonnait en passant une chape qui retombait sur le paravent, déplaçait une chaise, se plantait devant la fenêtre grande ouverte comme pour mieux respirer; puis, lassé du ciel bleu, de l'arbre vert,

LE CANADA FRANÇAIS

HISTORIQUE

*Terre de Romance
et de Repos*



**LE luxe du 20ième siècle
au milieu d'une
atmosphère ancienne**

NOS vieilles coutumes dans un monde nouveau. Anciennes reliques. Peuple étrange. Cela et bien d'autres choses encore feront vos délices dans ce vieux Canada-Français où vos jours de vacances auront la douceur d'une romance.

Une foule de distractions vous attendent dans le Bas St-Laurent où la marée balayant la plage vient unir sa chanson à celle des grands pins qui s'élevèrent au sein d'immenses forêts vertes.

Le golf, la natation, le canotage, les promenades en machine. Randonnées à travers un pays pittoresque où les vestiges du vieux régime abonde, du temps des anciens pionniers, tout cela dans un cadre d'une glorieuse beauté.

Jouissez d'une réelle vacance, cette année, dans ce pays où l'accueil est cordial et franc. Voyez le Montreal cosmopolite et le vieux Québec historique, ces deux plus vieilles villes du Canada et ces deux plus intéressantes.

Pour plus de renseignements, adressez-vous à n'importe quel agent du Chemin de Fer Canadien National.

CANADIEN NATIONAL

Le Plus Grand Chemin de Fer de l'Amérique

trop vert, il faisait mine d'ouvrir un livre qu'il refermait presque aussitôt, bref offrait à qui aurait pu le considérer les signes indiscutables de l'impatience.

Était-il vraiment impatient? N'y avait-il pas plutôt en lui comme une secrète angoisse? Et ne cherchait-il pas à donner le change à son inquiétude? Il consulta sa montre, elle marquait onze heures cinq. Le rendez-vous était pour onze heures précises. Il regarda l'éphéméride, il indiquait le 15 juin; c'était bien le 15, à onze heures, que Georges Lacroisade avait promis de se trouver ici...

L'atelier présentait un aspect net, comme pour une réception de qualité bourgeoise. Tous les instruments de travail avaient disparu. Les toiles étaient reléguées sur les murs, en bon ordre, ainsi qu'une collection.

Seul au milieu de la pièce, un chevallet que recouvrait une soie japonaise, d'un bleu nocturne aux ramages d'argent, laissait soupçonner que c'était là, vraiment, la demeure d'un peintre.

Mais on introduisait Georges Lacroisade.

—Excuse-moi si je suis un peu en avance; mais tu comprends, j'étais si impatient...

—Je croyais au contraire que tu étais en retard. Je me demandais même si tu allais venir. Ma montre avance sans doute. Au reste, cela n'a aucune importance, puisque te voilà.

—Reconnais que j'ai tenu parole; je me suis tenu à l'écart, comme tu m'en avais prié, je ne t'ai pas assassiné de mes conseils, de mes avis, puisque aussi bien il paraît que mes avis t'auraient gêné dans ton travail. Je suis curieux de savoir comment tu as

pu te tirer d'affaire, ainsi livré à ta propre inspiration.

Henri Gautier regarda son ami d'un air étrange, distant et lointain...

—Tu vas en juger toi-même.

Georges Lacroisade désignant le chevallet au milieu de la pièce.

—C'est sans doute?...

Henri Gautier ne répondit que par un signe imperceptible de tête. Alors Georges Lacroisade s'installa confortablement dans un fauteuil placé à contre-jour, bien en face du chevallet, tandis que le peintre, lentement, avec des gestes précautionneux, repliait l'étoffe de soie qui se roulait devant le tableau comme un rideau de théâtre s'écarte sur la scène. Et vraiment il y avait dans l'attente de ces deux hommes, l'un devant une oeuvre qu'il

(Suite à la page 38)

Le Peintre et l'Ami

(Suite de la page 37)

ne connaissait pas encore, l'autre devant l'effet qu'elle produirait sur celui qui allait la voir pour la première fois, quelque chose de l'anxiété qui étreint les spectateurs quand l'obscurité se fait dans une salle de théâtre et que les feux de la rampe s'allument mystérieusement au bas d'une zone d'ombre.

L'oeuvre tenait la promesse de l'artisan. Elle atteignait vraiment au style de certaines figures de la Renaissance. Pour mieux parvenir à ce but, il avait changé la seule chose qui, dans la nature, aurait pu démentir l'anachronisme voulu de ce buste, enveloppé simplement d'une gaze; au lieu de représenter la chevelure, comme dans la réalité, barrant le front, il avait roulé les cheveux sur eux-mêmes, comme au petit fer, de manière à former un cadre de torsades accrochant la lumière par ses anneaux minutieux et serrés. Ainsi le front se trouvait dégagé et, au-dessous de ce large champ de clarté pure et mate, les traits paraissaient plus déliés et prenaient l'aspect de fragilité dont sont empreintes les figures de Clouet. L'ombre qu'ils profilaient sur le visage en était plus transparente et plus mince. On eût dit de la mine de plomb écrasée sur un fond d'ivoire à peine fouetté, par endroits, de rose. Les sourcils haut placés descendaient vers la naissance du nez, de manière à former avec lui comme le rejet de deux palmes hors d'un palmier. Dans les grands yeux fendus en amande, l'iris vert trouvait l'espace nécessaire au jeu et à l'étendue du regard; quelque chose à la fois de méprisant, de sensuel et d'effrayé s'inscrivait dans les narines et, sous ce trait d'ombre, les lèvres d'un rose fugace semblaient tout à la fois craindre et appeler le baiser. Une trouvaille, c'était aussi d'avoir tourné le visage vers la droite du tableau en maintenant le regard de face, ce qui donnait, par le simple jeu de l'effort musculaire, un regard oblique, inquiétant. Mais le miracle de subtilité se manifestait dans la façon dont le peintre avait enveloppé son modèle, nu jusqu'à la ceinture, d'une gaze qui, entourant le visage comme d'une guimpe, laissant déborder les cheveux annelés, crépelés d'une manière précieuse et mignarde, permettant d'entrevoir le lobe fin d'une oreille ravissante, descendait sur la gorge nue et tendait ses petits plis qui convergeaient en volutes, ramenés en un geste pudique par l'arabesque des bras charnus et des mains souples aux doigts effilés.

Le tout se détachait en lumière raffinée sur un fond sombre, au-dessus d'un cartouche de pierre où le pinceau avait tracé ce seul mot, en latin: CLARA. Claire en était l'image, limpide comme l'eau d'un lac et cependant trouble dans les profondeurs indistinctes de l'ombre. L'imitation voulue, systématique de certains partis pris de la Renaissance communiquait à l'oeuvre une noblesse empreinte de pureté, de froideur, tandis qu'au contraire, par l'artifice de la gaze, le nu semblait plus nu, plus frissonnant. On éprouvait en le voyant la sensation crissante du tissu vaporeux, un peu raide sur la peau. En même temps on respirait dans l'intérieur conventionnel où s'inscrivait le portrait une atmosphère de volupté: les yeux, les narines, la bouche palpaient étrangement et criaient un amour contenu comme le geste et l'attitude de cette Diane surprise au sommeil ou au bain...

Georges Lacroisade considérait fixement cette image tant désirée et qui était effectivement une image de désir. Il en recevait, chose étrange, deux catégories d'impressions. En même temps qu'il voyait se manifester, avec une plénitude et une puissance qu'il n'avait jamais osé espérer, cette évocation si ardemment souhaitée, il se demandait, avec terreur, comment elle avait pu être réalisée à ce point. Il était à la fois mu par des forces différentes et contradictoires; il avait en-

vie de serrer son ami contre lui, pour le remercier de lui restituer la vie physique de cette femme, et, la minute d'après, de le gifler, de le battre, parce qu'il s'était permis de pénétrer ainsi dans son intimité.

Quant à celui-ci, dès qu'il se rendit compte du premier choc que son ami recevait en voyant cette toile, il eut une illumination de bonheur: son oeuvre correspondait bien à la réalité passée. Il vécut alors une des plus belles minutes de sa vie d'artiste; mais il n'y avait pas une seconde que son esprit baignait en quelque sorte dans cette satisfaction intérieure que déjà il basculait du côté de l'épouvante et qu'il vivait aussi un des plus terribles moments de son existence d'homme, en lisant sur les traits de son ami la même progression qu'en lui-même. Il s'efforçait de rester impénétrable; en réalité il était submergé par la crise morale à laquelle il assistait: les secondes comptaient triple et battaient dans son coeur.

Enfin le silence, se prolongeant, lui pesa tellement et il se trouva si gêné par les regards de Georges Lacroisade, qui maintenant se posaient alternativement sur lui et sur son ouvrage, qu'il éprouva le besoin de parler au hasard. Il dut lui dire quelque chose comme: "Tu n'es pas content?" ou "Comment trouves-tu ça?" Et ces mots, que démentait son attitude, il dut les prononcer avec un accent si dépourvu de conviction que Georges Lacroisade se contenta de hausser imperceptiblement les épaules et de répondre avec un accent indéfinissable qui contenait à la fois de l'emphase et de la tristesse:

—Oh! très bien, très bien...

Puis, après un nouveau temps:

—Trop bien même.

—Qu'entends-tu par là?

—Ton oeuvre est magnifique, et moi, qui te suis depuis longtemps, je ne me souviens pas d'en avoir vu de plus belle de toi. Tu t'es surpassé. Mais il y a autre chose en elle que le talent, quelque chose que tu y a mis, qui m'appartient et qui devait rester à moi seul. La sensualité...

—Mais ne m'avais-tu pas demandé, toi-même...

—Peut-être, en effet, avec le désir de retrouver dans un portrait l'illusion de la vie, me suis-je laissé aller à te confier mes désirs les plus secrets. Mais je supposais, vraiment, qu'il était inutile de t'indiquer la limite de ce qui peut et de ce qui ne doit pas se dire. Je m'aperçois maintenant que j'ai eu tort de ne pas insister sur ce point. Je te priais de suggérer, non d'étaler. Or ton tableau crie véritablement des choses auxquelles il devait seulement me faire songer, sans les définir. Regarde, regarde donc ce regard, cette promesse de la bouche, cette pensée du front, cette atmosphère d'amour. Tiens! tu m'obliges à dire des mots dont le son même me froisse, me choque; il me semble, quand je les prononce, que je m'abandonne à je ne sais quelle complaisance et que je garde mal un secret promis. Ils font naître en moi des pensées, des soupçons dont je rougis presque...

—Des soupçons? explique-toi, je t'en prie?

—Oui, j'ai beau me répéter que je suis absolument sûr de ma femme, que je dois en être sûr, maintenant plus que jamais, puisqu'elle est morte et qu'elle n'est plus là pour me rassurer, pour dissiper, de ce sourire supérieur qu'elle avait, mes craintes, mes inquiétudes; il me vient à l'esprit, devant cette toile, des idées auxquelles depuis deux mois j'ai beaucoup songé...

—Depuis deux mois?

—Depuis notre dernière entrevue, comme tu le supposes, j'ai souvent réfléchi à notre conversation. J'ai tâché de m'en rappeler les moindres termes. Naturellement, comme il arrive

quand on est seul et livré à soi-même, j'ai rapproché certains détails, certains mots, certaines impatiences, certaines intonations. Ainsi par exemple, quand je t'ai dit, à propos de son regard: "Ah! tu ne peux savoir", tu as protesté si vivement que je n'ai pu me défendre d'un mouvement de surprise. Les scrupules que tu éprouvais lorsque moi, le mari, je te demandais à toi, le peintre, une image qui fût à la fois spirituelle et corporelle, ta pâleur quand je te faisais mes confidences, la décision avec laquelle tu as choisi, entre cent, la photographie qui pouvait t'être utile, ta facilité à accepter un travail, en somme, si délicat, si difficile, l'exception consentie par toi en ma faveur, contrairement à tes habitudes, la réserve de ton accueil, tout, mon ami, tout devenait pour moi une indication, et j'avais besoin de ma confiance, de mon respect, de mon amour pour résister aux suggestions du doute et me dire: "Non, non, cela n'est pas possible." Mais devant ce tableau, que veux-tu? je suis repris par mes hésitations, et ton oeuvre, telle que tu l'as exécutée donne un corps à mes soupçons, accuse, affirme ce que je m'efforce de laisser dans l'ombre. Ah! pourquoi nous payer de mots, pourquoi ne pas avouer puisque aussi bien je suis venu à toi comme à un médecin ou à un confesseur. Il me semble... il me semble, en considérant cette image... que seul un amant a pu en tracer une pareille...

—Tu oublies qu'en disant cela, tu injurais la mémoire de cette femme.

—Il ne s'agit pas de la mémoire de cette femme, mais de toi, de tes intentions. Pendant ces deux mois, comme mes soupçons me travaillaient, je me suis renseigné, j'ai voulu savoir. Je suis allé dans le petit village où tu as passé l'été précédant mon mariage.

—Et tu as questionné les domestiques!

—Sinon les domestiques, du moins les braves gens du pays. Je n'ai pu obtenir de précisions, mais ce qu'on m'a raconté n'a pas réussi à me dissuader de mes inquiétudes. Va, si, en connaissant Claire, tu ne lui avais pas dit certaines choses, tu n'aurais pas fait passer dans ses yeux l'expression qu'ensuite tu as pu mettre dans ton tableau.

Henri Gautier eut l'envie de répliquer que s'il avait dit certaines choses à Claire, c'est qu'elle aimait à les entendre, mais il se contint. Pour toute réponse, il se dirigea vers son secrétaire, fit jouer le délic qu'il n'avait pas touché depuis deux mois, et à nouveau il extraya du tiroir secret les lettres de Claire qu'il tendit à son mari...

—Tiens, lis.

Il y eut dans l'atelier quelques moments de silence effrayant. On eût dit qu'un poids énorme s'appesantissait sur ces deux hommes et les empêchait de redresser la taille pour respirer. Georges Lacroisade lisait, tandis que Henri Gautier debout, épiant et guettait les impressions de cette lecture. Il suivait le mouvement de ce visage au gré des lignes, de gauche à droite. A la fin Georges Lacroisade releva la tête avec lenteur et regarda par-dessus les feuillettes. Ce fut lui, cette fois, qui rompit le silence, mais il lui sembla que ses mots sortaient comme d'un autre:

—En venant chez toi, je la cherchais; tu me la rends, mais en même temps je la perds...

Henri Gautier hésita un instant avant de répondre, puis doucement, avec des précautions infinies, comme s'il craignait d'aviver la douleur de son ami:

—Et comment aurait-il pu en être autrement? Lorsque tu m'as demandé ce portrait, t'imaginais-tu que je parviendrais à le réussir en ne connaissant pas ta femme? Si je suis arrivé à le rendre aussi poignant, si tu as

éprouvé ce frisson en entrant dans mon atelier, c'est parce que j'ai ressenti moi-même des impressions analogues aux tiennes. Tu as manqué de psychologie, au début, en ne comprenant pas qu'à cette seule condition je rendrais sensible une chose que tu étais incapable de définir, parce que tu ne savais pas en réaliser la forme. C'est un dilemme terrible, cruel, mais inéluctable.

—Oui, mon malheur est la rançon de cette oeuvre.

—Chaque chose, mon ami, porte en elle-même sa contre-partie. Aucune satisfaction qui ne soit empoisonnée plus ou moins! Tu obtiens l'image que tu désirais; elle a versé en toi, pendant une minute, une sorte de ravissement inespéré et, presque en même temps, l'amertume d'une joie trop complète, trop absolue. En quoi, d'ailleurs, le cours des choses s'en trouve-t-il changé? Ce qui nous apparaît comme une catastrophe n'est souvent que le point où une suite d'événements douloureux devient perceptible à nos faibles sens. Un malheur n'est pas une génération spontanée. Avant ton arrivée, ces lettres étaient dans mon secrétaire...

—Alors, c'est que le bonheur consiste peut-être dans l'ignorance et que nous éprouvons le besoin de ne pas assister à certains spectacles. Or en peignant ce tableau, tu me contrains à regarder en face des émotions analogues à celles que j'ai moi-même éprouvées. Il ne s'agit plus dès lors de savoir si l'oeuvre d'art est belle ou non, mais si la personne qu'elle représente a été vue de la même façon par deux hommes.

—Au lieu de nous disputer, de nous regarder avec des yeux de haine, sans nous douter que notre jalousie elle-même est un blasphème contre la mémoire de cette femme, nous ferions mieux d'essayer de la comprendre et de nous élever. Elle est morte, n'est-ce pas? Et cela seul l'absoudrait, si elle avait besoin, vraiment, d'une absolue solution. T'a-t-elle menti? M'a-t-elle menti? Non, n'est-ce pas? Sa lettre respire la franchise. Elle a tort, peut-être, au regard de nos conventions habituelles. A-t-elle tort en essayant de délimiter avec bonne foi son passé et son présent? Elle s'exprime, et c'est là que commence son crime aux yeux du monde. A la bonne heure si elle baissait les yeux, enfermerait son secret en elle-même, ne lâchait aucune confiance; mais c'est alors même que commencerait pour elle l'hypocrisie. Loin de t'indigner, admire. Admire cette aisance, cette sûreté avec laquelle, en t'aimant toujours, elle n'ose me dire adieu tout à fait. Pourquoi considérer l'amour, qui est la forme actuelle de notre idéal, qui nous inspire nos plus belles résolutions, nos plus grands sacrifices, qui est capable, dans certains cas, de remplacer en nous, si elle n'y existe plus, la ferveur religieuse, pourquoi persister à le considérer comme une propriété entourée de murs, avec défense d'entrer ou de sortir? Il y a des amours qui sont au contraire comme des domaines sans clôture autre que de jolies haies vives, avec des brèches. Pourquoi les rétrécir? Ecoute le conseil que cette femme nous donne, qu'elle nous suggère plutôt, car elle apporte aux choses du sentiment la même délicatesse qu'à retenir entre ses doigts l'écharpe de gaze glissante. Relis cette phrase: "Je sens que je devrais tout lui dire, je n'en ai pas le courage, je sais bien que ce que je vais dire est impossible, tant pis! Je voudrais que cette lettre, je ne sais par quel hasard, lui tombât dans les mains, afin qu'il pût mieux connaître la femme qu'il aime et qui l'aime." Je ne sais par quel hasard... Mais le voilà, le hasard qui vient à ton aide. Tu l'as sollicité. Il t'obéit...

—Ah! ne te moque pas!

—Je n'en ai guère envie. Entre nous deux, veux-tu désigner celui qui a eu

(Suite à la page 39)

Une Nouveauté

Pour l'hôtesse qui recherche des mets distingués

CONFITURES
AUX
FRAISES
DES BOIS



CONFITURES AUX
FRAISES DES BOIS
"OLD CITY"

DISTRIBUTEURS EN GROS
OLD CITY MFG CO., LTD.
118 RUE ST. PIERRE MONTREAL.

RHUMATISME

Le Minard est l'ennemi de toutes les affections rhumatismales. Chauffé, on en frictionne la région douloureuse. Soulagement pressenti que immédiat assuré. 70¢

Liniment Blanc Recommandé

LINIMENT MINARD

TRIOMPHE DE LA DOULEUR

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS
a/s Vanderhoof & Co. R28F
BOITE 59 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Les Trésors du Géant

(Suite de la page 16)

—Comme il se déplace lentement, c'est lui qui lime les scies.

—Je ne vois pas le Polonais Polsuk.

—C'est la grosse caboche rouge qui, à ce moment, accroche son chapeau à un clou.

—J'ai hâte de lui contempler la binette! s'esclaffa Béland.

David, histoire de s'amuser, se mit ensuite à étudier la physionomie de ses nouveaux camarades afin d'essayer de deviner qui deviendraient ses amis et qui étaient susceptibles de lui être antipathiques. Sa tâche n'était pas facile car les traits des bûcherons étaient presque tous dissimulés sous une broussaille plus ou moins touffue: presque tous les forestiers se laissaient croître la barbe et les cheveux.

Tout à coup, les yeux de Béland vinrent en contact avec ceux de Polsuk. Un éclair jaillit des prunelles de ce dernier et, avec impertinence il se mit à toiser le nouveau venu.

Béland ne goûta pas cette manière de dévisager si effrontément les gens. Il soutint bravement le regard du Polonais, sans broncher et en souriant juste assez pour montrer qu'il n'avait pas peur. Durant une bonne minute, les deux géants, comme deux coqs qui vont engager un combat, se regardèrent dans les yeux et, soudain, comme mu par un ressort formidable, Polsuk se rua sur Béland en l'apostrophanant brutalement:

—Vers de terre, veux-tu mourir? —Ne t'excite pas, fils de Satan, prends ton vent! railla Béland.

—Dieu me damne, si je me laisse impunément braver de la sorte! vociféra le géant rouge.

—Si le coeur t'en dit, envoie fort, l'ami! cracha David.

—Tu l'aura voulu! rugit Polsuk en fondant sur son adversaire, avec un rictus démoniaque qui sema la terreur dans la hutte.

—"La dernière heure du Canadien est arrivée!" se disait-on avec un effroi indescriptible.

Ce ne fut pas long. D'un vigoureux saut de côté, Béland para le coup de massue destiné à sa mâchoire et, avant que Polsuk se fut remis d'aplomb, ce dernier recevait en pleine poitrine un coup de poing qui le coucha pantelant sur le plancher. Au comble de l'enthousiasme, le chauffeur se mit à compter les secondes à haute voix. Il allait accorder la victoire par "knock out" à Béland, quand Polsuk se dressa soudain sur son séant, sauta sur ses pieds, abattu mais non battu. Comme il se mettait en garde, Béland lui dit avec dédain:

—Je ne me bats pas contre les enfants!

Ces paroles eurent le don de fouetter l'orgueil du géant rouge et il se lança à l'attaque avec une féroce impétuosité.

—Le gros bébé a mérité d'aller en pénitence! articula David Béland.

On vit alors une chose inouïe. Prompt comme la foudre, Béland saisissait son antagoniste et l'immobilisait entre ses bras puissants:

—Paul, va ouvrir la porte! commanda-t-il ensuite.

Polsuk tentait vainement de se dégager: il était dans l'impossibilité de se mouvoir les pieds et les mains. Furieux, il mordait à belles dents mais Béland était insensible et poursuivait implacablement sa marche vers la porte. Enfin, il l'atteignit, en franchit le seuil, se rendit à l'endroit où le chauffeur débitait le bois de chauffage et laissa tomber son fardeau sur les copeaux pointus et les quartiers de bois.

—C'est la peine du talion! Le père Larisière est vengé! s'écria David, en se dirigeant vers la hutte des bûcherons. Polsuk, tout meurtri, en boitant, prit le même chemin.

Aussitôt que le Polonais fut rentré, Béland alla à sa rencontre et, d'une voix grave mais sans colère, lui demanda:

—En avez-vous assez, ou va-t-il falloir que nous nous rencontrions, de nouveau, au bout du poing?

—Vous avez gagné la première manche! Nous reprendrons un autre jour le combat! répondit Polsuk en tendant la main à David.

Notre géant canadien la serra généreusement et déclara:

—Nous recommencerons quand il vous plaira!

Un tonnerre d'applaudissements salua ces fières paroles.

A ce moment, Jean Larisière apparut et annonça que le souper était enfin servi. Les bûcherons affamés coururent prendre place devant l'abondante et appétissante nourriture et, à voix basse, les conversations s'engagèrent. Il n'y avait qu'à la table du contremaître que l'on parlât à haute voix et, tout en causant doucement, les occupants des autres tables prêtaient l'oreille à ce qui se disait autour de leur chef.

(Suite au prochain numéro)

LE PEINTRE ET L'AMI

(Suite de la page 38)

la part la plus belle? J'aimais, j'étais aimé. Mais parce que j'étais pauvre, parce que je n'avais pour tout bien que mon métier de peintre et ma sensibilité, valeurs qui n'ont pas cours à la Bourse, parce que tu étais riche et que ta prudence naturelle t'avais doté d'une profession monnayable, tu arrives, tu n'as qu'à venir pour me souffler, oui, me souffler la femme que j'aime. Elle te donne ses plus précieuses années, puis elle meurt. Comme consolation, tu as le souvenir d'une infinité d'heures délicieuses. A moi il ne reste que deux pauvres petites lettres. Et quand il te plaît de me demander son portrait, sans te douter une minute de la torture où tu me mets, je dois m'exécuter, sous peine d'éveiller tes soupçons, de discréditer cette femme. Ah! il est sans doute douloureux de pleurer un être cher avec lequel on vécut longtemps; mais il y a une chose plus terrible encore, c'est de suivre un cercueil derrière lequel on n'a pas le droit de pleurer.

Georges Lacroixade, sans parler, tendit la main à son ami qui la serra avec effusion et ajouta, en considérant son oeuvre comme une personne:

—Quelle leçon d'élévation elle nous donne, quelle émancipation de la pensée, quelle libération du coeur! le passé d'ailleurs ne nous appartient plus. Il est en dehors de nous et nous ne pouvons le vendre, le donner ni le supprimer. Ramassons les miettes du bonheur et tâchons de vivre dans le sens que Claire aurait souhaité. Ce sera la meilleure manière de la doter, après sa mort, d'une existence d'ombre, mais d'une existence tout de même.

Le portrait, sur le chevalet, souriait à ces deux hommes et leur versait des conseils de mansuétude; mais il sembla vraiment à Henri Gautier qu'en se montrant plus généreux, en ménageant ainsi le souvenir et le culte de cette femme, il savait mieux l'aimer que son mari, qu'en raison de cela sans doute, elle le regardait, lui, avec une sorte de prédilection sentimentale et que, s'il était le peintre, il restait malgré tout le véritable aimé.

FIN

GRATIS 5000

PRIMES

Bagues, montre, Camera, etc., à votre choix, demandez 100 paquets de graines pour vendre et le catalogue de primes.

ALLEN NOUVEAUTES,

St-Zacharie,



Qué.



HOTEL CHATEAU CHAMPLAIN

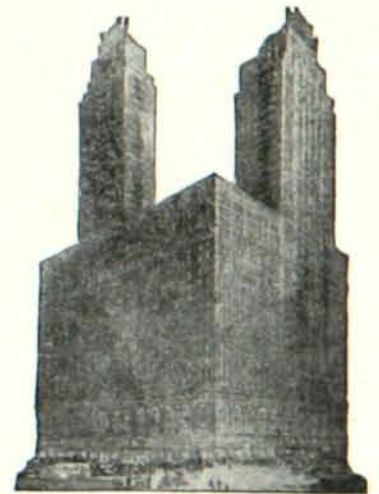
401 RUE ST-PAUL 401
QUEBEC

En face de la gare du PALAIS
Construite en 1928

Entièrement à l'épreuve du feu, 200
chambres avec bain, douches, eau
courante.

Terrain pour parquer 200
automobiles

TABLE D'HOTE ET A LA CARTE
Plan américain: \$4.50 et plus
Plan européen: \$2.00 et plus



LE NOUVEL HOTEL

Morrison DE CHICAGO

Angle Madison et Clark

Le plus haut du monde

Le plus près, en ville, des bureaux, théâtres, magasins et gares de chemins de fer

1,944 Chambres

\$2.50 et plus

toutes donnant sur l'extérieur, chacune avec bain, eau glacée courante, et Servidor, ce qui garantit une solitude absolue. Ménagère pour chaque palier. Service de garage pour tous les clients.

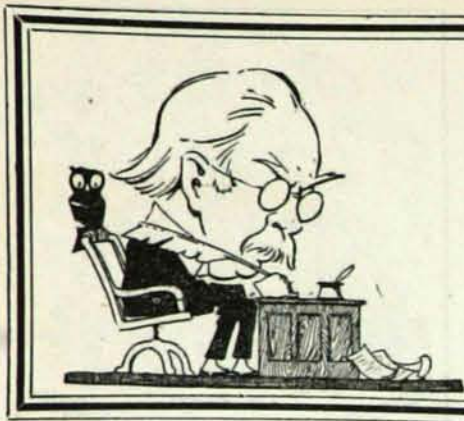
Réservé par lettre ou télégramme.

UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



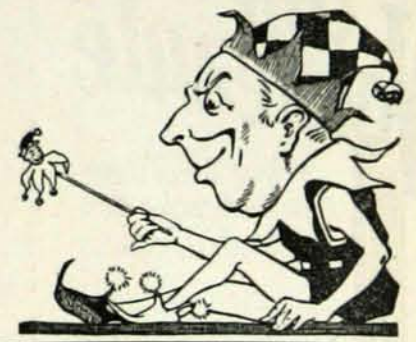
Le Modèle Trados No. 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 Jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez
Dépt. 2896 Binghamton, N.-Y.



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".

LE DERNIER MOT



Les ciseaux de la Vierge

Un jour, la Vierge Marie
Avait perdu ses ciseaux.
Dans l'aubépine fleurie.
Jasaient les petits oiseaux.

Au bord de l'eau, sur la berge,
L'hirondelle aux fins yeux noirs
Vit les ciseaux de la Vierge
Briller tels que des miroirs.

Pour attirer Notre-Dame,
Elle imita de son mieux
L'air qu'avec leur double lame
Chantent les ciseaux joyeux.

Et bientôt voilà Marie
Qui retrouve ses ciseaux.
Les anges par la prairie
Jasaient avec les oiseaux.

Depuis ce temps, l'hirondelle,
Dans le bleu du ciel profond.
Par ses cris légers rappelle
Le bruit que les ciseaux font.

Pour traverser l'étendue,
Pour effleurer les prés verts,
Sa queue agile est fendue
Comme des ciseaux ouverts.

Vole, esprit libre et fidèle,
Toi le plus prompt des oiseaux,
Et vous, comme l'hirondelle,
Allez, allez, mes ciseaux.

EMILE BLEMONT

LES CHEVEUX LAIQUES

A Paris, nous ne connaissons pas encore les cheveux laïques, avant d'apprendre, par Toulouse qu'il y a, en Gironde, des cheveux laïques et des coupes de cheveux laïques.

La chose se passe près de Pauillac, à Pouyallet. Un coiffeur a offert 50 coupes gratuites, non pas de champagne, mais de cheveux... aux enfants de l'école laïque!

Qui aurait jamais cru que le laïcisme se logerait dans les cheveux, comme les "totoc"? Il en est pourtant de la sorte.

—M'sieu, une coupe de cheveux, s'il vous plaît!

—Quelle école?

—Libre!

—Ma tondeuse ne travaille pas gratis sur des cheveux cléricaux! Demi-tour, moucheron!

Un moment après :

—M'sieu, une coupe de cheveux, s'il vous plaît!

—Quelle école?

—Laïque, M'sieu!

—Assieds-toi là, mon garçon, jeune espoir de notre vieille République laïque et anticléricale!

Ce coiffeur conscient est la contrepartie de feu Dalila. Celle-ci avait également pris en considération les opinions de Samson lorsqu'elle lui coupa les cheveux mais ce n'était pas pour lui être utile. C'est aux Phari-siens qu'elle voulait être agréable.

NAPOLÉON... ITALIEN

Un de nos spirituels confrères raconte qu'au cours d'une soirée à la Cour royale d'Italie, les jeunes princes

avaient organisé une séance de petits jeux de société.

Il s'agissait d'écrire la plus jolie lettre d'amour.

Le prince de Piémont en produisit une, si chaude, si littéraire, et dans un si bon français, qu'il remporta le prix à l'unanimité.

"Ce n'est pas moi qui y ai droit, avoua-t-il, c'est... Napoléon. Je l'ai copiée sur mon compatriote. Car Bonaparte était Italien", déclara fièrement le prince héritier.

FUNESTE TRANSPOSITION

"D'un mot mis à sa place, apprenez le pouvoir"; a dit Boileau.

Par contre, d'une phrase jetée hors de sa place, on peut apprécier la mal-faisance.

Jugez plutôt par des extraits d'un certain journal.

"Un grand mariage"

Deux mauvais garnements du nom de P... et L... s'amusaient hier après-midi à martyriser le chien de Monsieur M... le magistrat si estimé, dans l'oreille duquel ils avaient introduit un pétard. Une foule d'amis sont venus leur présenter leurs meilleurs vœux, auxquels nous sommes heureux de joindre les nôtres.

Puis suivait :

"Deux Garnements"

Hier, a été célébré en l'église St-Jacques, le mariage de M. P... le distingué gérant du service des lignes télégraphiques, avec la gracieuse Mlle Yvette G... la fille du protonotaire de la cour du village de X...

Ces deux imbéciles ont été conduits par un agent au poste, où procès verbal a été dressé contre eux. Souhaitons qu'une sérieuse condamnation leur donne le temps de réfléchir sur la stupidité de l'acte qu'ils viennent de commettre.

LA DEFINITION D'UN OEUF FRAIS

Tout consommateur connaît la nuance extraordinaire qu'il y a entre un "oeuf", un "oeuf frais" et un "oeuf strictement frais."

Mais dans la pratique, il est excessivement difficile de définir l'"oeuf frais" et l'"oeuf strictement frais", s'il est relativement aisé de définir l'"oeuf".

En Angleterre, afin de découvrir cette définition, on a réuni un congrès de fermiers.

Vous imaginez que les délibérations furent longues.

Seulement on en arriva tout de même à une conclusion, ce qui est admirable pour une assemblée.

Et il fut décrété que l'"oeuf" de plus de quatre jours ne méritait plus le nom d'"oeuf frais."

Il reste encore à préciser le sens d'"oeuf strictement frais."

Soyons modestes et satisfaits. Il est déjà beau que l'on connaisse bien l'"oeuf frais".

Et voilà des fermiers de plus de sens que certains conseillers privés de Sa Majesté britannique, lesquels se perdirent à définir le mot "côte".

LA MUSIQUE ADOUCIT LES MOEURS

Du moins le célèbre violoniste polonais Bronislaw Huberman veut que le proverbe ne demeure pas lettre morte.

Il combat dans la Vossische Zeitung en faveur des Etats-Unis d'Europe.

Il demande une Europe fédérative et attend tout des artistes et des intellectuels pour l'établissement et la conservation de la paix mondiale...

Puisse ce chant d'amour universel être entendu et que les rumeurs asiatiques ne le couvrent pas trop tôt!

POUPEES OR NOT POUPEES

Les Américains aiment bien les statistiques. C'est pourquoi les fabricants de jouets ont réuni leurs chiffres d'affaires et fait le total des jouets vendus pendant les fêtes de Noël de l'an dernier. Le résultat est éloquent. On a pas pu suffire, outre-Atlantique, à toutes les demandes de locomotives, avions, ballons, fusils... par contre, des stocks importants de poupées, de batteries de cuisine sont restés en magasin.

Les journaux américains et nos confrères français en conclurent que les petites filles de New-York veulent toutes des jouets de garçons et que cela promet pour plus tard. Mais, rassurons-nous, en ce qui concerne la France. D'une rapide enquête à laquelle nous venons de nous livrer il en résulte que le nombre des poupées vendues à Paris n'a pas été inférieur, il s'en faut, à celui de l'année dernière. La petite française aime toujours jouer à la poupée... La preuve en est, cette mère de plusieurs enfants qui voulait avoir l'adresse de Mme Suzanne Després, laquelle, lui avait-on dit, "dirigeait une excellente maison de poupées!"

Et dans la vieille province de Québec, on peut en dire autant.

CHAPEAUX EN ESPOIR

Les petits "bibis" dont se coiffaient nos compagnes ont, paraît-il, cessé de plaire. Pas à nous, naturellement; aux modistes. Il faut bien changer la mode, n'est-ce pas? même fût-elle charmante. L'intérêt du commerce, sinon celui de ceux qui paient les factures, est à ce prix... à ce prix fort. Nous avons vu les filles d'Eve auréolées de galurins auprès desquels ceux des forts de la Halle n'étaient que couvercles de boîtes à fromage; nous leur avons connu des toques Henri II, des canotiers avec ou sans ruban, des "petits bretons", des "mousquetaires" que nous ornions, pour pas très cher, des dépouilles d'oiseaux sauvages tués en mer. Ces panaches blancs et ces "suivez-moi donc, monsieur!" n'étaient pas d'une commodité inouïe dans le métro... On en vint au petit bonnet, puis à la cloche. Avant la guerre, nos jeunes femmes avaient une coiffure néo-grecque qui leur donnait le profil de la Minerve casquée. Voici qu'on nous annonce le chapeau Louis XI. Moi, je veux bien. Les femmes portant les cheveux coupés, à la façon des hommes au moyen âge, il est probable que la forme "Louis XI", qui, rassurez-vous, coûtera plus de onze louis, leur ira à ravir...

Nous avons du reste vu, à la fin du siècle dernier, le chapeau Louis XI

Jeunes espoirs

J'AI voulu bannir l'espérance
De mon coeur trop vite ulcéré,
J'ai, dès la première souffrance,
Précocement désespéré;

Et parce qu'un jour j'ai pleuré
Sur un amour, rêve d'enfance,
Naïf, j'ai cru que je mourrai
De cette triste expérience;

Et j'ai pensé comme beaucoup
Que blessé de ce premier coup
J'en garderai la cicatrice;

Bientôt j'ai senti la douceur
Et les soins de ta main de soeur
O Jeunesse consolatrice!

Henri de REGNIER.

porté par des hommes. Sans parler de notre ami Mérovack, l'homme des cathédrales, qui, lui, ne faisait qu'adapter sa coiffure au reste de son costume, plusieurs bohèmes et quelques élèves de l'Ecole des arts décoratifs avaient lancé cette mode du chapeau mou, étroit sur les côtés et se prolongeant en bec d'aigle sur le front qu'il recouvrait en casque... Les jeunes femmes d'alors, qui ne rêvaient pas exclusivement de petits hôtels et de grandes autos, s'avaient sensibles au caractère martial et approximativement gothique de ce couvre-chef.

Au tour des femmes à présent de lancer le chapeau Louis XI. Gageons qu'elles réussiront à l'imposer, grâce à des fantaisies anachroniques et à leurs charmes téméraires, tandis que les esthètes, quel que fût le style qu'ils prétendaient donner à leur tête, se coiffaient toujours, passez-moi l'expression, à la va te faire feutre.

ROBE GIGOGNE.

On se rappelle la joie des enfants aux spectacles qui montraient la mère Gigogne, dont la jupe, aussi vaste qu'évasée, se redressait soudain, laissant apercevoir sa nombreuse progéniture.

C'est un peu ce truc à rebours qu'ont adopté les dames d'Athènes.

Le temps n'est plus, on le sait, où les passages des belles Athéniennes sur l'Agora inspirait les statues. Le marbre était de Paros.

On n'en saurait dire autant de la police actuelle d'Athènes qui interdit aux femmes le port de la jupe courte. Mais allez donc empêcher les femmes, à quelque nation qu'elles appartiennent, de suivre la mode!

Les Athéniennes de 1928 se font fabriquer des jupes courtes à ressort. Par les rues des cités, elles vont, légères, jambes libres et charmantes. Et dès que l'hoplite, alias le gardien de la paix et de la vertu publique s'approche, crac!... on défait les boutons à pression et la jupe choisit, raide, austère, immarcescible, sur les chevilles résignées...

La Grèce reste le pays de la subtilité.

Sur les tables des premières familles de l'Amérique depuis



L'AMBASSADEUR
 (Fourchette à viande froide \$3.00)
 Autres patrons: GALION (Argosy)
 ANCESTRAL, ANNIVERSAIRE

Il n'y en a qu'une!

C'est la supériorité que possède l'argenterie 1847 ROGERS BROS. dans le champ de la véritable argenterie, dont plusieurs cherchent à briguer la place par des noms où la résonnance peut tromper. . . Mais satinette ne veut pas dire satin et ceux qui ne marchent pas sur un nom franc et pur, marchent rarement sur le chemin de la qualité et de la perfection.

La marque de commerce *complète* gravée dans chaque pièce d'argenterie: 1847 ROGERS BROS. vous donne une satisfaction complète et pour la vie, avec un service en argent. . . Il n'y a *qu'une* argenterie 1847 ROGERS BROS. Inaugurée depuis 80 ans, garantie sans limite est sa caractéristique.

Rien ne peut égaler le raffinement et la distinction qu'apporte dans une maison une coutellerie dont les pièces toutes d'un même patron sont gravées de la marque: 1847 ROGERS BROS. Les morceaux peuvent être fournis séparément, comme vous le désirez et d'après la générosité de votre bourse.

Les PIÈCES d'un set de 8 forment le commencement d'un service. Huit de chaque: couteaux, fourchettes, cuillers. . . . (Prix: \$51.35). Ensuite, les PIÈCES CHARMANTES du même patron, couteau à beurre, (8 pour \$9.65), fourchettes à salade, (8 pour \$11.35), cuillers à bouillon, (8 pour \$11.00), sont les pièces de second ordre pour une table bien apprêtée. Toutes ces pièces peuvent être achetées ensemble ou séparément. . . Puis, viendront le service à thé et le service à café qui ajouteront une dernière note à cette argenterie d'une inestimable beauté.

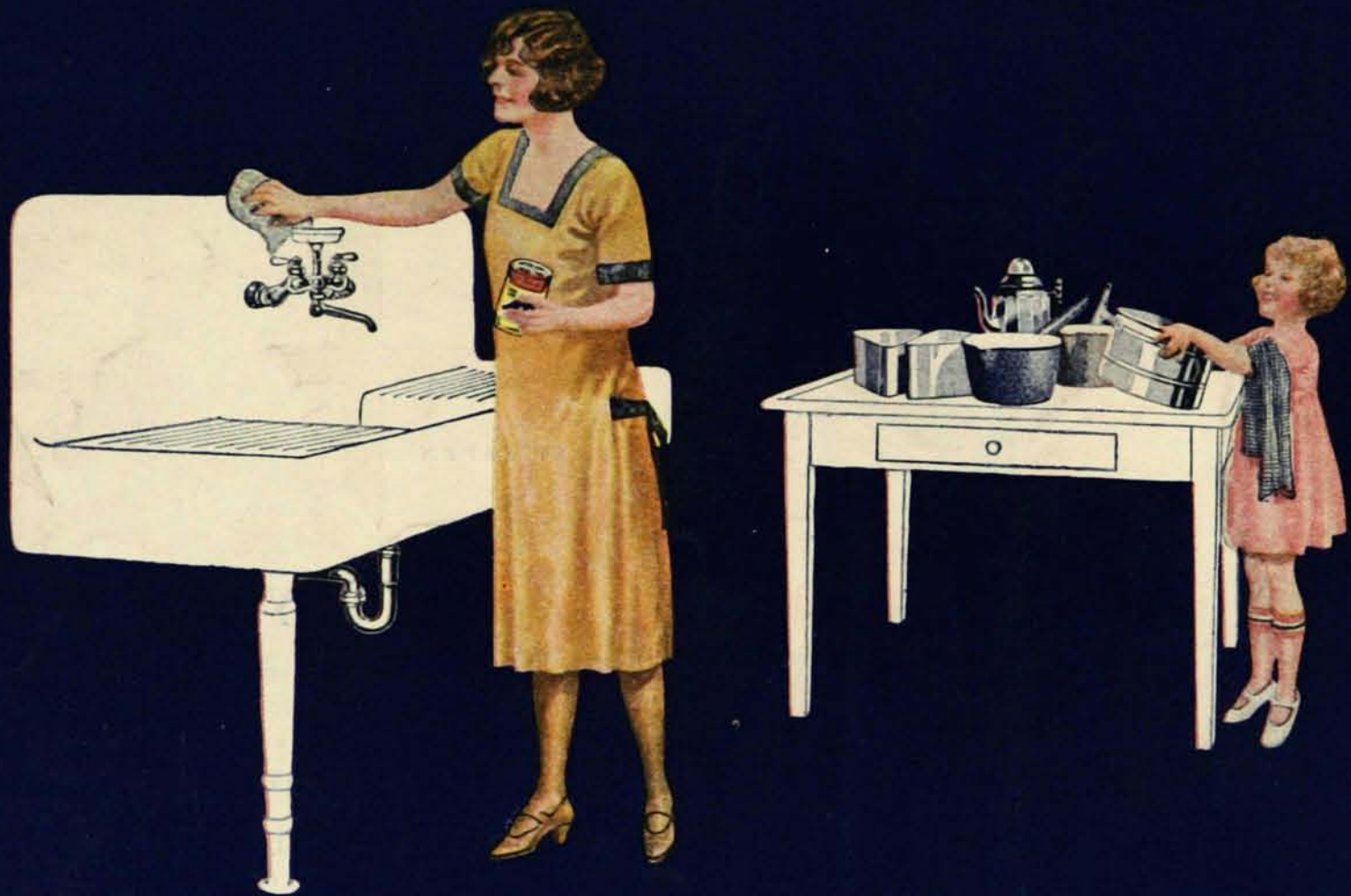
• 1847 ROGERS BROS. •

SILVER PLATE

INTERNATIONAL SILVER CO. OF CANADA LIMITED

POUVOIS-NOUS VOUS ENVOYER LA FASCINANTE BROCHURE "BUDGET BOOK"?

—Vous parlant des manières faciles pour posséder un de ces superbes services d'argenterie. . . sans trouble et rapidement. . . . Ecrivez pour cette brochure C-10 à International Silver Company of Canada Limited, Hamilton, Ontario.



La véritable voie pour la

Propreté Hygiénique

est le Old Dutch

Sureté pour la Porcelaine et les Ustensiles de Cuisine



Le nettoyeur Old Dutch est d'une aide précieuse dans la cuisine; il protège la santé de votre famille. Il conserve les pots, tables, évier, plats, etc., non pas seulement propres mais hygiéniques et sains.

Old Dutch est la voie assurée de la propreté hygiénique. Il n'enlève pas seulement la surface poussiéreuse mais aussi les impuretés invisibles qui menacent notre santé.

Sureté pour la porcelaine et l'émail. Old Dutch fait son travail sans égratigner. Ce caractère distinctif est dû à l'extrême finesse de cette poudre. Il n'y a rien comme elle.



Ce dessin illustrant une particule de Old Dutch grossi plusieurs fois, vous montre son oeuvre. Un nettoyage pur sans en détériorer la surface. Comme un millier de petites effaces elles enlèvent toutes malpropretés.

Laissez-là ces nettoyeurs durs, qui égratignent. Ce dessin vous montre comment ils détruisent la beauté de toutes surfaces qu'ils préparent, par des petites cavités, à recevoir des saletés qui y demeurent.



Utilisez Old Dutch et vous serez assuré d'un nettoyage sûr et d'une propreté Hygiénique.

Old Dutch chasse la poussière — Old Dutch protège la Maison



The Symbol of Healthful Cleanliness

Fait au Canada